


Ex libris
FRANCISCI CARAFÆ
DUCIS DE FORLI,
et
COMITIS POLICASTRI
Pl. Loc. N.
·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.a SALA
SCAFFALE B
PLUTEO 7
N.° CATENA 11



COLLECTION

DE

TRAGÉDIES ET COMÉDIES,

CHOISIES

DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS ANCIENS.

TOME ONZIEME.



A' LIVOURNE 1776.

Chez THOMAS MASI ET COMPAGNIE,
Éditeurs, & Imprimeurs-Libraires.
Avec Approbation.

BERENICE

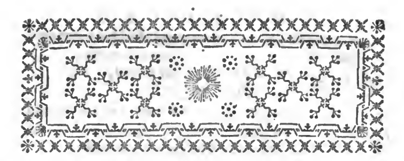
TRAGÉDIE.

Par Monſieur RACINE.

ACTEURS.

TITUS, *Empereur de Rome.*
BE'RENICE, *Reine de la Paleſtine.*
ANTIOCHUS, *Roi de Comagéne.*
PAULIN, *cönfident de Titus.*
ARSACE, *confident d'Antiochus.*
PHE'NICE, *confidente de Bérénice.*
RUTILE, *Romain.*
SUITE DE TITUS.

La Scene eſt à Rome, dans un cabinet qui eſt entre l'appartement de Titus & celui de Bérénice.



BERENICE
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARrêtons un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arſace, eſt nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet ſuperbe & ſolitaire,
Des ſecrets de Titus eſt le dépoſitaire.
C'eſt ici quelquefois qu'il ſe cache à ſa Cour,
Lorſqu'il vient à la Reine expliquer ſon amour,
De ſon appartement cette porte eſt prochaine,

Et cette autre conduit dans celui de la Reine.
Va chez-elle. Dis-lui qu'importun à regret,
J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE.

Vous, Seigneur, importun? Vous, cet ami fidele
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle?
Vous, cet Antiochus, son amant autrefois?
Vous, que l'Orient compte entre ses plus grands Rois?
Quoi! Déjà de Titus épouse en espérance,
Ce rang entr'elle & vous met-il tant de distance?

ANTIOCHUS.

Va, dis-je; & sans vouloir te charger d'autres soins,
Vois si je puis bientôt lui parler sans témoins.

SCENE II.

ANTIOCHUS *seul*.

HÉ bien, Antiochus, es-tu toûjours le même?
Pourrai-je, sans trembler, lui dire, je vous aime?
Mais quoi! Déjà je tremble, & mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance;
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tû cinq ans; & jusques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine,
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment,

Pour me venir encor déclarer ſon amant?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire?
Ah! puiſqu'il faut partir, partons ſans lui déplaire!
Retirons-nous, ſortons; & ſans nous découvrir,
Allons loin de ſes yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoi! ſouffrir toûjours un tourment qu'elle ignore?
Toûjours verſer des pleurs qu'il faut que je dévore?
Quoi! même en la perdant, redouter ſon courroux?
Belle Reine, & pourquoi vous offenſeriez-vous?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'Empire?
Que vous m'aimiez! Hélas! je ne viens que vous dire
Qu'après m'être long-tems flatté que mon rival
Trouveroit à ſes vœux quelque obſtacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue conſtance,
Après cinq ans d'amour & d'eſpoir ſuperflus,
Je pars, fidele encor quand je n'eſpére plus.
Au-lieu de s'offenſer, elle pourra me plaindre.
Quoiqu'il en ſoit, parlons, c'eſt aſſez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas! un amant ſans eſpoir,
Qui peut bien ſe réſoudre à ne la jamais voir!



SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARſace, entrerons-nous?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vu la Reine;
Mais pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
Les flots toûjours nouveaux d'un peuple adorateur,
Qu'attire ſur ſes pas ſa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite auſtere,
Ceſſe enfin de pleurer Veſpaſien ſon pere.
Cet amant ſe redonne aux ſoins de ſon amour,
Et ſi j'en crois, Seigneur, l'entretien de la Cour;
Peut-être, avant la nuit, l'heureuſe Bérénice
Change le nom de Reine au nom d'Impératrice.

ANTIOCHUS.

Hélas!

ARSACE.

Quoi! ce diſcours pourroit-il vous troubler?

ANTIOCHUS.

Ainſi donc, ſans témoins, je ne lui puis parler?

ARSACE.

Vous la verrez, Seigneur, Bérénice eſt inſtruite
Que vous voulez ici la voir ſeule, & ſans ſuite.
La Reine, d'un regard a daigné m'avertir
Qu'à votre empreſſement elle alloit conſentir.
Et ſans doute elle attend le moment favorable

Pour disparoître aux yeux d'une Cour qui l'accable.

ANTIOCHUS.

Il suffit. Cependant n'as tu rien négligé
Des ordres importans dont je t'avois chargé ?

ARSACE.

Seigneur, vous connoissez ma prompte obéissance ;
Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de momens en momens,
N'attendent, pour partir, que vos commandemens
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagéne ?

ANTIOCHUS.

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la Reine.

ARSACE.

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS.

Moi

ARSACE.

Vous ?

ANTIOCHUS.

En sortant du Palais,
Je sors de Rome, Arsace, & j'en sors pour jamais.

ARSACE.

Je suis surpris sans doute, & c'est avec justice.
Quoi ! depuis si long-temps la Reine Bérénice
Vous arrache, Seigneur, du sein de vos Etats,
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas ;
Et lorsque cette Reine, assurant sa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illustre fête,
Quand l'amoureux Titus, devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous...

ANTIOCHUS.
Arface, laiffe-la jouir de fa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.
ARSACE.
Je vous entends, Seigneur. Ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié fuccéde à l'amitié trahie.
ANTIOCHUS.
Non, Arface, jamais je ne l'ai moins haïe.
ARSACE.
Quoi donc! de fa grandeur déjà trop prévenu,
Le nouvel Empereur vous a-t-il méconnu?
Quelque preffentiment de fon indifférence,
Vous fait-il loin de Rome éviter fa préfence?
ANTIOCHUS.
Titus n'a point pour moi paru fe démentir,
J'aurois tort de me plaindre.
ARSACE.
Et pourquoi donc partir?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même?
Le Ciel met fur le Trône un Prince qui vous aime,
Un Prince, qui, jadis témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire & la mort fur fes pas;
Et de qui la valeur par vos foins fecondée,
Mit enfin fous le joug la rebelle Judée.
Il fe fouvient du jour illuftre & douloureux
Qui décida du fort d'un long fiege douteux.
Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles
Contemploient fans péril nos affauts inutiles.
Le bélier impuiffant les menaçoit envain.
Vous feul, Seigneur, vous feul, une échelle à la main,

Vous portates la mort jusques sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles ;
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le temps, Seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.
Si, pressé du desir de revoir vos Etats,
Vous vous lassez de vivre où vous ne regnez pas ;
Faut-il que sans honneur l'Euphrate vous revoie ?
Attendez pour partir que César vous renvoie
Triomphant & chargé des titres souverains
Qu'ajoute encore aux Rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, Seigneur, changer votre entreprise ?
Vous ne répondez point.

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je dise ?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, Seigneur ?

ANTIOCHUS.

Son sort décidera du mien.

ARSACE.

Comment ?

ANTHIOCUS.

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique ;
S'il est vrai qu'on l'éleve au Trône des Césars ;
Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE.

Mais, qui rend à vos yeux cet hymen si funeste ?

ANTIOCHUS.

Quand nous ſerons partis, je te dirai le reſte.

ARSACE.

Dans quel trouble, Seigneur, jettez-vous mon
eſprit !

ANTIOCHUS.

La Reine vient. Adieu. Fais tout ce que j'ai dit.

SCENE IV.

BERENICE, ANTIOCHUS, PHENICE.

BERENICE.

ENfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune.
Je fuis de leurs reſpects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir, ma juſte impatience
Vous accuſoit déjà de quelque négligence.
Quoi! cet Antiochus, diſois-je, dont les ſoins
Ont eu tout l'Orient & Rome pour témoins;
Lui que j'ai vu toûjours conſtant dans mes traverſes,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverſes;
Aujourd'hui que le Ciel ſemble me préſager
Un honneur qu'avec vous je prétends partager,
Ce même Antiochus, ſe cachant à ma vue,
Me laiſſe à la merci d'une foule inconnue.

ANTIOCHUS.

Il eſt donc vrai, Madame? Et ſelon ce diſcours,

L'hymen va succéder à vos longues amours?

BERENICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes.
Ce long deuil que Titus imposoit à sa Cour,
Avoit, même en secret, suspendu son amour.
Il n'avoit plus pour moi cette ardeur assidue,
Lorsqu'il passoit les jours attaché sur ma vue.
Muet, chargé de soins, & les larmes aux yeux,
Il ne me laissoit plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moi, dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même:
Moi, qui loin des grandeurs, dont il est revêtu,
Aurois choisi son cœur, & cherché sa vertu.

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous sa tendresse premiere.

BERENICE.

Vous futes spectateur de cette nuit derniere,
Lorsque, pour seconder ses soins religieux,
Le Sénat a placé son pere entre les Dieux.
De ce juste devoir sa piété contente
A fait place, Seigneur, aux soins de son amante;
Et même en ce moment sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le Sénat par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontiere,
Il y joint l'Arabie & la Syrie entiere;
Et si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses sermens redoublés mille fois,
Il va sur tant d'Etats couronner Bérénice,
Pour joindre à plus de noms celui d'impératrice.

Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

ANTHIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BERENICE.

Que dites-vous? ah, Ciel! quel adieu! quel langage!

Prince, vous vous troublez & changez de visage?

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BERENICE.

Quoi! ne puis-je sçavoir

Quel sujet...

ANTIOCHUS, *à part.*

Il falloit partir sans la revoir.

BERENICE.

Que craignez-vous? Parlez; c'est trop long-temps se taire.

Seigneur, de ce départ quel est donc le mystere?

ANTHIOCHUS.

Au moins souvenez-vous que je céde à vos loix,
Et que vous m'écoutez pour la derniere fois.
Si dans ce haut degré de gloire & de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prites naissance,
Madame; il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimai, j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frere.
Il vous parla pour moi. Peut-être, sans colere,
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut;
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, & vous plut.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme

Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt de mon malheur interprete sévere,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai long temps, je fis parler mes yeux.
Mes pleurs & mes soupirs vous suivoient en tous lieux.
Enfin, votre rigueur emporta la balance;
Vous sçutes m'imposer l'exil ou le silence;
Il fallut le promettre, & même le jurer.
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisoit serment de vous aimer sans cesse.

BERENICE.

Ah! que me dites-vous?

ANTIOCHUS.

Je me suis tû cinq ans,
Madame, & vais encor me taire plus long-temps.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes.
J'espérois de verser mon sang apres mes larmes;
Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourroit parler, au défaut de ma voix.
Le Ciel sembla promettre une fin à ma peine:
Vous pleurates ma mort, hélas! trop peu certaine.
Inutiles périls! quelle étoit mon erreur!
La valeur des Titus surpassoit ma fureur.
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
Quoiqu'attendu, Madame, à l'Empire du monde,
Chéri de l'Univers, enfin aimé de vous,
Il sembloit à lui seul appeller tous les coups;

Tandis que ſans eſpoir, haï, laſſé de vivre,
Son malheureux rival ne ſembloit que le ſuivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en ſecret;
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret;
Et que trop attentive à ce récit funeſte,
En faveur de Titus vous pardonnez le reſte.
Enfin, après un ſiege auſſi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reſte pâle & ſanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs inteſtines;
Et laiſſa leurs remparts cachés ſous leurs ruines.
Rome vous vit, Madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient déſert quel devint ſon ennui!
Je demeurai long-temps errant dans Céſarée,
Lieux charmans où mon cœur vous avoit adorée.
Je vous redemandois à vos triſtes Etats;
Je cherchois en pleurant, les traces de vos pas.
Mais enfin, ſuccombant à ma mélancolie,
Mon déſeſpoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le ſort m'y réſervoit le dernier de ſes coups.
Titus en m'embraſſant m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un & l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toûjours quelque eſpoir flattoit mes déplai-
ſirs:
Rome, Veſpaſien, traverſoient vos ſoupirs.
Après tant de combats Titus cédoit peut-être.
Veſpaſien eſt mort, & Titus eſt le maître.
Que ne fuyois-je alors! J'ai voulu quelques jours,
De ſon nouvel empire examiner le cours.
Mon ſort eſt accompli. Votre gloire s'apprête.
Aſſez d'autres, ſans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux tranſports viendront joindre les
leurs:

Pour moi, qui ne pourrois y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop conſtante victime,
Heureux dans mes malheurs, d'en avoir pu ſans crime,
Conter toute l'hiſtoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BERENICE.

Seignenr, je n'ai pas cru que dans une journée,
Qui doit avec Céſar unir ma deſtinée,
Il fut quelque mortel qui put impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon ſilence eſt un gage.
J'oublie en ſa faveur, un diſcours qui m'outrage;
Je n'en ai pas troublé le cours injurieux.
Je fais plus. A regret je reçois vos adieux.
Le Ciel ſçait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendois que vous pour témoin de ma joie.
Avec tout l'Univers j'honorois vos vertus;
Titus vous chériſſoit, vous admiriez Titus.
Cent fois je me ſuis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS.

Et c'eſt ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus. Je fuis ce nom qui m'inquiéte,
Ce nom qu'à tous momens votre bouche répéte.
Que vous dirai-je enfin? je fuis des yeux diſtraits,
Qui, me voyant toûjours, ne me voyoient jamais.
Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.

Sur-tout, ne craignez point qu'une aveugle douleur
Rempliſſe l'Univers du bruit de mon malheur :
Madame, le ſeul bruit d'une mort que j'implore,
Vous fera ſouvenir que je vivois encore.
Adieu.

SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

PHENICE.

QUe je le plains! tant de fidélité,
Madame, méritoit plus de proſpérité.
Ne le plaignez-vous pas ?

BERENICE.

Cette prompte retraite
Me laiſſe, je l'avoue, une douleur ſecrete.

PHENICE.

Je l'aurois retenu.

BERENICE.

Qui, moi, le retenir ?
J'en dois perdre plutôt juſques au ſouvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur inſenſée ?

PHENICE.

Titus n'a point encore expliqué ſa penſée.
Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux;
La rigueur de ſes Loix m'épouvante pour vous.

L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine :
Rome hait tous les Rois, & Bérénice eſt Reine.

BERENICE.

Le temps n'eſt plus, Phénice, où je pouvois trembler.
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.
Il verra le Sénat m'apporter ſes hommages,
Et le peuple, de fleurs couronner nos images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la ſplendeur?
Tes yeux ne ſont-ils pas tous pleins de ſa grandeur?
Ces flambeaux, ce bucher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faiſceaux, ce peuple, cette Armée,
Cette foule de Rois, ces Conſuls, ce Sénat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat;
Cette pourpre, cet or, que réhauſſoit ſa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de ſa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts,
Confondre ſeul ſur lui leurs avides regards;
Ce port majeſtueux, cette douce préſence:
Ciel! avec quel reſpect, & quelle complaiſance,
Tous les cœurs en ſecret l'aſſuroient de leur foi?
Parle. Peut-on le voir ſans penſer comme moi?
Qu'en quelque obſcurité que le ſort l'eut fait naître,
Le monde, en le voyant, eut reconnu ſon maître?
Mais, Phénice, où m'emporte un ſouvenir charmant?
Cependant Rome entiere, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus; & par des ſacrifices,
De ſon regne naiſſant conſacre les prémices.
Que tardons-nous? Allons, pour ſon Empire heureux,

Au Ciel qui le protége, offrir auſſi nos vœux.
Auſſi-tôt, ſans l'attendre, & ſans être attendue,
Je reviens le chercher; & dans cette entrevue,
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contens,
Inſpirent des tranſports retenus ſi long-temps.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITUS, PAULIN, *Suite.*

TITUS.

A-T-on vu de ma part le Roi de Comagéne?
Sçait-il que je l'attends?

PAULIN.

J'ai couru chez la Reine:
Dans ſon appartement ce Prince avoit paru;
Il en étoit ſorti, lorſque j'y ſuis couru.
De vos ordres, Seigneur, j'ai dit qu'on l'avertiſſe.

TITUS.

Il ſuffit. Et que fait la Reine Bérénice?

PAULIN.

La Reine, en ce moment, ſenſible à vos bontés,
Charge le Ciel de vœux pour vos proſpérités.
Elle ſortoit, Seigneur.

TITUS.

Trop aimable Princeſſe!
Hélas!

PAULIN.

En sa faveur d'où naît cette tristesse?
L'Orient presque entier va fléchir sous sa Loi;
Vous la plaignez?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

SCENE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

Hé bien, de mes desseins Rome encore incertaine,
Attend que deviendra le destin de la Reine,
Paulin; & les secrets de son cœur & du mien
Sont de tout l'Univers devenus l'entretien.
Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique.
De la Reine & de moi que dit la voix publique?
Parlez. Qu'entendez-vous?

PAULIN.

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, Seigneur, & ses beautés.

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle?
Quel succès attend-on d'un amour si fidele?

PAULIN.

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'être amoureux,
La Cour sera toûjours du parti de vos vœux.

TITUS.

Et je l'ai vue auſſi cette Cour peu ſincere,
A ſes maîtres toûjours trop ſoigneuſe de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs:
Je l'ai vue à genoux conſacrer ſes fureurs.
Je ne prends point pour juge une Cour idolâtre,
Paulin. Je me propoſe un plus noble théâtre;
Et ſans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le reſpect & la crainte
Ferment autour de moi le paſſage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, & pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.
J'ai mis même à ce prix mon amitié ſecrete:
J'ai voulu que des cœurs vous fuſſiez l'interprete;
Qu'au travers des flatteurs, votre ſincérité
Fit toûjours juſqu'à moi paſſer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice eſpére?
Rome lui ſera-t-elle indulgente, ou ſévere?
Dois-je croire qu'aſſiſe au trône des Céſars,
Une ſi belle Reine offenſât ſes regards?

PAULIN.

N'en doutez point, Seigneur. Soit raiſon, ſoit caprice,
Rome ne l'attend point pour ſon Impératrice.
On ſçait qu'elle eſt charmante; Et de ſi belles mains
Semblent vous demander l'Empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine.
Elle a mille vertus. Mais, Seigneur, elle eſt Reine,
Rome, par une loi qui ne ſe peut changer,
N'admet avec ſon ſang aucun ſang étranger;

Et ne reconnoît point les fruits illégitimes
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le sçavez, en bannissant ses Rois,
Rome à ce nom si noble, & si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante;
Et quoiqu'à ses Césars, fidele, obéissante,
Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les loix, dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopatre; & sans se déclarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine, qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire & sa patrie;
Sans oser toutefois se nommer son époux.
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux;
Et ne désarma point sa fureur vengeresse,
Qu'elle n'eut accablé l'amant & la maîtresse.
Depuis ce temps, Seigneur, Caligula, Néron,
Monstres, dont à regret je cite ici le nom,
Et qui ne conservant que la figure d'homme,
Foulerent à leurs pieds toutes les loix de Rome,
Ont craint cette loi seule, & n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincere.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frere,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux Reines, Seigneur, devenir le mari;
Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux Reines étoient du sang de Bérénice;
Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,

Faire entrer une Reine au lit de nos Césars!
Tandis que l'Orient, dans le lit de ses Reines,
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes?
C'est ce que les Romains pensent de votre amour:
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le Sénat, chargé des vœux de tout l'Empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire;
Et que Rome, avec lui, tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle & de vous.
Vous pouvez préparer, Seigneur, votre réponse.

TITUS.

Hélas! à quel amour on veut que je renonce!

PAULIN.

Cet amour est ardent, il le faut confesser.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus. Je n'ai rien de secret à tes yeux.
J'ai pour elle, cent fois, rendu graces aux Dieux
D'avoir choisi mon pere au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous lui l'Orient & l'armée;
Et soulevant encor le reste des humains,
Remis Rome sanglante en ses paisibles mains.
J'ai même souhaité la place de mon pere;
Moi, Paulin, qui, cent fois, si le sort moins févere
Eut voulu de sa vie étendre les liens,
Aurois donné mes jours pour prolonger les siens:
Tout cela, (qu'un amant sçait mal ce qu'il desire!
Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'Empire;
De reconnoître un jour son amour & sa foi,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.

Malgré tout mon amour, Paulin, & tous ses charmes,
Après mille sermens appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attrais,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais;
Lors qu'un heureux hymen, joignant nos destinées,
Peut payer en un jour, les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin... O Ciel! puis-je le déclarer?

PAULIN.

Quoi, Seigneur?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en séparer.
Mon cœur, en ce moment, ne vient pas de se rendre.
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
Je voulois que ton zele achevat en secret
De confondre un amour qui se tait à regret.
Bérénice a long-temps balancé la victoire;
Et si je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur saignera plus d'un jour.
J'aimois, je soupirois dans une paix profonde.
Un autre étoit chargé de l'Empire du monde.
Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,
Je ne rendois qu'à moi compte de mes desirs.
Mais à peine le Ciel eut rappellé mon pere;
Dès que ma triste main eut fermé sa paupiere,
De mon aimable erreur je fus désabusé:
Je sentis le fardeau qui m'étoit imposé.
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,

Il falloit, cher Paulin, renoncer à moi-même;
Et que le choix des Dieux, contraire à mes amours,
Livroit à l'Univers le reste de mes jours.
Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi! quel présage pour elle
Si, dès le premier pas, renversant tous ses droits,
Je fondois mon bonheur sur le débris des Loix!
Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
J'y voulus préparer la triste Bérénice.
Mais, par où commencer? Vingt fois, depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours;
Et, dès le premier mot, ma langue embarrassée,
Dans ma bouche, vingt fois a demeuré glacée:
J'espérois que, du moins, mon trouble & ma douleur
Lui feroient préssentir notre commun malheur.
Mais sans me soupçonner, sensible à mes alarmes,
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes;
Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
Enfin, j'ai ce matin rappellé ma constance.
Il faut la voir, Paulin, & rompre le silence.
J'attends Antiochus, pour lui recommander
Ce dépôt précieux que je ne puis garder.
Jusques dans l'Orient je veux qu'il la remene.
Demain, Rome, avec lui, verra partir la Reine.
Elle en sera bientôt instruite par ma voix;
Et je vais lui parler pour la derniere fois.

PAULIN.

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire,
Qui par-tout, après vous, attacha la victoire.

La Judée asservie, & ses remparts fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,
Me répondoient assez que votre grand courage
Ne voudroit pas, Seigneur, détruire son ouvrage;
Et qu'un héros, vainqueur de tant de nations,
Sçauroit bien, tôt ou tard, vaincre ses passions.

TITUS.

Ah! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle!
Combien mes tristes yeux la trouveroient plus belle,
S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas!
Que dis-je? Cette ardeur que j'ai pour ses appas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas, toûjours la renommée,
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom.
Ma jeunesse nourrie à la Cour de Néron,
S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abusée;
Et suivoit du plaisir la pente trop aisée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner son vainqueur!
Je prodiguai mon sang. Tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant. Mais le sang & les larmes
Ne me suffisoient pas pour mériter ses vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre;
Heureux, & plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvois paroître à ses yeux satisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle!

Tout ce que je lui dois, va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire, & de tant de vertus,
Je lui dirai: Partez, & ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, Seigneur, hé quoi? Cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance;
Tant d'honneurs, dont l'excès a surpris le Sénat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Foibles amusemens d'une douleur si grande!
Je connois Bérénice, & ne sçais que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai, je lui plûs. Depuis cette journée,
Dois-je dire funeste, hélas, ou fortunée!
Sans avoir, en aimant, d'objet que son amour,
Etrangere dans Rome, inconnue à la Cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, & le reste à m'attendre.
Encor, si quelquefois, un peu moins assidu,
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée;
Ma main à les sécher est long-temps occupée.
Enfin, tout ce qu'amour a de nœuds plus puissans,
Doux reproches, transports, sans cesse renaissans;
Soin de plaire sans art, crainte toûjours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toûjours la voir pour la premiere fois.
N'y songeons plus. Allons, cher paulin, plus j'y pense,

Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
Quelle nouvelle! ô Ciel! je lui vais annoncer!
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Je connois mon devoir, c'est à moi de le suivre.
Je n'examine point si j'y pourrai survivre.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

Bérénice, Seigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah, Paulin!

PAULIN.

Quoi, déjà vous semblez reculer?
De vos nobles projets, Seigneur, qu'il vous souvienne.
Voici le temps.

TITUS.

Hé bien, voyons-là. Qu'elle vienne.

SCENE IV.

BERENICE, TITUS, PAULIN, PHENICE.

BERENICE.

Ne vous offensez pas si mon zele indiscret,
De votre solitude interrompt le secret.

Tandis qu'autour de moi votre Cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, Seigneur, que seule, en ce moment,
Je demeure sans voix, & sans ressentiment?
Mais, Seigneur, (car je sçais que cet ami sincere,
Du secret de nos cœurs connoît tout le mystere.)
Votre deuil est fini, rien n'arrête vos pas.
Vous êtes seul enfin, & ne me cherchez pas.
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadême,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas! plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat!
Votre amour ne peut-il paroître qu'au Sénat?
Ah, Titus! (car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect & la crainte.)
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner?
N'a-t-il que des Etats qu'il me puisse donner?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambiton d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus souvent, & ne me donnez rien.
Tous vos momens sont-ils dévoués à l'Empire?
Ce cœur, après huit jours, n'a-t il rien à me dire?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits!
Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai surpris?
Dans vos secrets discours étois-je intéressée,
Seigneur? Etois-je, au moins, présente à la pensée?

TITUS.

N'en doutez point, Madame, & j'atteste les Dieux
Que toûjours Bérénice est présente à mes yeux.
L'absence, ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BERENICE.

Hé quoi, vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur!
Pourquoi même du Ciel attester la puissance?
Faut-il par des sermens vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, Seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

TITUS.

Madame...

BERENICE.

Hé bien, Seigneur? Mais quoi! sans me répondre,
Vous détournez les yeux, & semblez vous confondre?
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit?
Toûjours la mort d'un Pere occupe votre esprit?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore?

TITUS.

Plut aux Dieux que mon Pere, hélas, vécut encore!
Que je vivrois heureux!

BERENICE.

Seigneur, tous ces regrets,
De votre piété sont de justes effets.
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire.
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvoit vous consoler.
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs, pour vous persécutée,
Vous ai-je pour un mot sacrifié mes pleurs?
Vous regrettez un Pere. Hélas, foibles douleurs!

Et moi (ce souvenir me fait frémir encore,)
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore,
Moi, dont vous connoissez le trouble & le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment:
Moi, qui mourrois le jour qu'on voudroit m'interdire
De vous...

TITUS.

Madame, hélas! que me venez-vous dire?
Quel temps choisissez-vous? Ah! de grace, arrêtez.
C'est trop, pour un ingrat, prodiguer vos bontés.

BERENICE.

Pour un ingrat, Seigneur! & le pouvez-vous être?
Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être?

TITUS.

Non, Madame. Jamais, puisqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.
Mais...

BERENICE.

Achevez.

TITUS.

Hélas!

BERENICE.

Parlez.

TITUS.

Rome... L'Empire.

BERENICE.

Hé bien?

TITUS.

Sortons, Paulin, je ne lui puis rien dire,

SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

Quoi, me quitter si-tôt, & ne me dire rien!
Chere Phénice, hélas, quel funeste entretien!
Qu'ai-je fait? Que veut il? Et que dit ce silence?

PHENICE.

Comme vous je me perds d'autant plus que j'y pense.
Mais ne s'offre-t-il rien à votre souvenir,
Qui contre vous, Madame, ait pu le prévenir?
Voyez, examinez.

BERENICE.

Hélas! tu peux m'en croire,
Plus je veux du passé rappeller la mémoire,
Du jour que je le vis, jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais, tu nous entendois. Il ne faut rien me taire;
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire?
Que sçais-je? J'ai peut-être, avec trop de chaleur,
Rabaissé ses présens, ou blamé sa douleur.
N'est-ce point que de Rome il redoute la haine?
Il craint peut-être, il craint d'épouser une Reine.
Hélas! s'il étoit vrai... Mais non, il a cent fois
Rassuré mon amour contre leurs dures loix.

Cent fois... Ah! qu'il m'explique un ſilence ſi rude.
Je ne reſpire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrois, Phénice, & je pourrois penſer
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenſer?
Retournons ſur ſes pas. Mais, quand je m'examine,
Je crois de ce déſordre entrevoir l'origine,
Phénice, il aura ſçu tout ce qui s'eſt paſſé:
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offenſé.
Il attend, m'a-t-on dit, le Roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le ſujet de ma peine.
Sans doute, ce chagrin qui vient de m'alarmer,
N'eſt qu'un léger ſoupçon facile à déſarmer.
Je ne te vante point cette foible victoire,
Titus. Ah! plut au Ciel que ſans bleſſer ta gloire;
Un rival plus puiſſant voulut tenter ma foi,
Et put mettre à mes pieds plus d'Empire que toi!
Que de ſceptres ſans nombre il put payer ma flamme!
Que ton amour n'eut rien à donner que ton ame!
C'eſt alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrois de quel prix ton cœur eſt à mes yeux.
Allons, Phénice, un mot pourra le ſatisfaire.
Raſſurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire.
Je me comptois trop-tôt au rang des malheureux:
Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

Quoi, Prince, vous partiez? quelle raiſon ſubite
Preſſe votre départ, ou plutôt votre fuite?
Vouliez-vous me cacher juſques à vos adieux?
Eſt-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
Que diront avec moi, la Cour, Rome, l'Empire?
Mais, comme votre ami que ne puis-je vous dire?
De quoi m'accuſez-vous? Vous avois-je, ſans choix,
Confondu juſqu'ici dans la foule des Rois?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon pere.
C'étoit le ſeul préſent que je pouvois vous faire;
Et lorſqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher!
Penſez-vous qu'oubliant ma fortune paſſée,
Sur ma ſeule grandeur j'arrête ma penſée?
Et que tous mes amis s'y préſentent de loin
Comme autant d'inconnus, dont je n'ai plus beſoin!

Vous-même, à mes regards qui vouliez vous souftraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes néceſſaire.

ANTIOCHUS.

Moi, Seigneur?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Hélas! d'un Prince malheureux,
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que des vœux!

TITUS.

Je n'ai pas oublié, Prince, que ma victoire
Devoit à vos exploits la moitié de ſa gloire;
Que Rome vit paſſer au nombre des vaincus,
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus;
Que dans le Capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.
Je n'attends pas de vous de ces ſanglans exploits;
Et je veux ſeulement emprunter votre voix.
Je ſçais que Bérénice, à vos ſoins redevable,
Croit poſſéder en vous un ami véritable.
Elle ne voit dans Rome, & n'écoute que vous.
Vous ne faites qu'un cœur, & qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié ſi conſtante & ſi belle,
Employez le pouvoir que vous avez ſur elle.
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS.

Moi, paroître à ſes yeux!
La Reine, pour jamais a reçu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah! parlez-lui, Seigneur, la Reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même en ce moment,
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant?
Elle l'attend, Seigneur, avec impatience.
Je réponds, en partant, de son obéissance;
Et même elle m'a dit que prêt à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS.

Ah! qu'un aveu si doux auroit lieu de me plaire!
Que je serois heureux, si j'avois à le faire!
Mes transports aujourd hui s'attendoient d'éclater,
Cependant aujourd hui, Prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter! vous, Seigneur?

TITUS.

Telle est ma destinée.
Pour elle & pour Titus, il n'est plus d'hyménée.
D'un espoir si charmant je me flattois envain.
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entends-je! ô Ciel!

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune.
Maître de l'Univers je régle sa fortune.
Je puis faire les Rois; je puis les déposer.
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Rome contre les Rois de tous temps soulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée.
L'éclat du diadême, & cent Rois pour ayeux
Déshonorent ma flamme, & blessent tous les yeux.
Mon cœur, libre d'ailleurs, sans craindre les murmures,

Peut brûler à ſon choix dans des flammes obſcures;
Et Rome, avec plaiſir recevroit de ma main
La moins digne beauté qu'elle cache en ſon ſein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la Reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander ſon départ à ſes yeux.
Sauvons de cet affront mon nom, & ſa mémoire;
Et puiſqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche & mes regards, muets depuis huit
jours,
L'auront pu préparer à ce triſte diſcours.
Et même en ce moment, inquiéte, empreſſée,
Elle veut qu'à ſes yeux j'explique ma penſée.
D'un amant interdit ſoulagez le tourment.
Epargnez à mon cœur cet éclairciſſement.
Allez, expliquez-lui mon trouble & mon ſilence;
Sur-tout, qu'elle me laiſſe éviter ſa préſence.
Soyez le ſeul témoin de ſes pleurs & des miens.
Portez-lui mes adieux, & recevez les ſiens.
Fuyons tous deux, fuyons un ſpectacle funeſte,
Qui de notre conſtance accableroit le reſte.
Si l'eſpoir de regner, & de vivre en mon cœur,
Peut de ſon infortune adoucir la rigueur;
Ah, Prince! jurez-lui que, toûjours trop fidele,
Gémiſſant dans ma Cour, & plus exilé qu'elle,
Portant juſqu'au tombeau le nom de ſon amant,
Mon regne ne ſera qu'un long banniſſement;
Si le Ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié ſeule attache ſur ſes pas,
Prince, dans ſon malheur ne l'abandonnez pas.

Que l'Orient vous voie arriver à sa suite ;
Que ce soit un triomphe, & non pas une fuite ;
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens ;
Que mon nom soit toûjours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos Etats plus voisins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera son Empire & le vôtre.
Je sçais que le Sénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagéne.
Adieu. Ne quittez point ma Princesse, ma Reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique desir,
Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ainsi le Ciel s'apprête à vous rendre justice.
Vous partirez, Seigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-moi le temps de respirer.
Ce changement est grand, ma surprise est extrême.
Titus, entre mes mains remet tout ce qu'il aime !
Dois-je croire, grands Dieux ! ce que je viens d'ouir !
Et quand je le croirois, dois-je m'en réjouir ?

ARSACE.

Mais, moi-même, Seigneur, que faut-il que je croie ?
Quel obſtacle nouveau s'oppoſe à votre joie ?
Me trompiez-vous tantôt au ſortir de ces lieux,
Lorſqu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir oſé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me comptoit ſon audace nouvelle ?
Vous fuyiez un hymen qui vous faiſoit trembler.
Cet hymen eſt rompu. Quel ſoin peut vous troubler ?
Suivez les doux tranſports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arſace, je me vois chargé de ſa conduite.
Je jouirai long-temps de ſes chers entretiens :
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens;
Et peut-être ſon cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma perſévérance.
Titus m'accable ici du poids de ſa grandeur :
Tout diſparoît dans Rome auprès de ſa ſplendeur;
Mais quoique l'Orient ſoit plein de ſa mémoire ;
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, Seigneur, tout ſuccéde à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah ! que nous nous plaiſons à nous tromper tous deux !

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS.

Quoi, je lui pourrois plaire ?

Bérénice à mes vœux ne feroit plus contraire?
Bérénice, d'un mot flatteroit mes douleurs?
Penses-tu feulement que, parmi fes malheurs,
Quand l'Univers entier négligeroit fes charmes,
L'ingrate me permit de lui donner des larmes?
Ou qu'elle s'abaissât jufques à recevoir
Des foins qu'à mon amour elle croiroit devoir?

ARSACE.

Et qui peut mieux que vous confoler fa difgrace?
Sa fortune, Seigneur, va prendre une autre face.
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par fes pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir, je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le trifte emploi
De recueillir des pleurs qui ne font pas pour moi.

ARSACE.

Quoi! Ne vous plairez-vous qu'à vous gêner fans cesse?
Jamais dans un grand cœur, vit-on plus de foiblesse!
Ouvrez les yeux, Seigneur, & fongeons, entre nous,
Par combien de raifons Bérénice eft à vous.
Puifqu'aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient néceffaire.

ANTIOCHUS.

Néceffaire?

ARSACE.

A fes pleurs accordez quelques jours;

De ses premiers sanglots laissez passer le cours.
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le temps, votre présence,
Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir,
Vos deux Etats voisins, qui cherchent à s'unir.
L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Ah! je respire, Arsace, & tu me rends la vie.
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que tardons-nous? Faisons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice; & puisqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que faisois-je? Est-ce à moi,
Arsace, à me charger de ce cruel emploi?
Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendroit de ma bouche
Qu'on l'abandonne! Ah, Reine! Et qui l'auroit pensé,
Que ce mot dût jamais vous être prononcé!

ARSACE.

La haine sur Titus tombera toute entiere.
Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa priere..

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point. Respectons sa douleur.
Assez d'autres viendront lui conter son malheur.,
Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée
Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival?

Encor un coup, fuyons. Et par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE.

Ah! la voici, Seigneur, prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

O Ciel!

SCENE III.

BERENICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHENICE.

BERENICE.

HE quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'étoit César que cherchoit votre vue.
Mais n'accufez que lui, fi, malgré mes adieux,
De ma préfence encor j'importune vos yeux.
Peut-être, en ce moment, je ferois dans Oftie,
S'il ne m'eut de fa Cour défendu la fortie.

BERENICE.

Il vous cherche vous feul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BERENICE.

De moi, Prince?

ANTIOCHUS.

Oui, Madame.

BERENICE.

Et qu'a-t-il pu vous dire?

ANTIOCHUS.

Mille autres, mieux que moi, pourront vous en inſtruire.

BERENICE.

Quoi, Seigneur...

ANTIOCHUS.

Suſpendez votre reſſentiment.
D'autres, loin de ſe taire en ce même moment,
Triompheroient peut-être ; & pleins de confiance,
Céderoient avec joie à votre impatience.
Mais moi, toûjours tremblant, moi, vous le ſçavez bien,
A qui votre repos eſt plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colere.
Avant la fin du jour vous me juſtifierez.
Adieu, Madame.

BERENICE.

O Ciel! quel diſcours! Demeurez.
Prince, c'eſt trop cacher mon trouble à votre vue.
Vous voyez devant vous une Reine éperdue,
Qui, la mort dans le ſein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colere, ma haine.

Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
Si moi-même jamais je fus chere à vos yeux,
Eclaircissez le trouble où vous voyez mon ame.
Que vous a dit Titus?

ANTIOCHUS.

Au nom des Dieux, Madame...

BERENICE.

Quoi, vous craignez si peu de me désobéir?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BERENICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux, quelle violence!
Madame, encore un coup, vous louerez mon silence.

BERENICE.

Prince, dès ce moment contentez mes souhaits,
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

Madame, après cela je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire.
Mais ne vous flattez point. Je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs où vous n'osez penser.
Je connois votre cœur. Vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé...

BERENICE.

Quoi?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il vous faut séparer.

BERENICE.

Nous séparer ? Qui ? Moi ? Titus de Bérénice ?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je lui rende justice.
Tout ce que dans un cœur sensible & généreux,
L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore.
Mais enfin, que lui sert de vous aimer encore !
Une Reine est suspecte à l'Empire Romain.
Il faut vous séparer ; & vous, partez demain.

BERENICE.

Nous séparer ! Hélas, Phénice !

PHENICE.

Hé bien, Madame ?
Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.
Ce coup, sans doute, est rude, il doit vous étonner.

BERENICE.

Après tant de sermens, Titus m'abandonner !
Titus qui me juroit ... Non, je ne le puis croire :
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
Contre son innocence on me veut prévenir.
Ce piege n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime. Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir. Je veux lui parler tout à l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi, vous pourriez ici me regarder ! ..

BERENICE.

Vous le souhaitez trop pour me persuader.
Non, je ne vous crois point. Mais, quoi qu'il en puisse être,

Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paroître.
[*à Phénice.*]
Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis.
Hélas! pour me tromper je fais ce que je puis.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Ne me trompai-je point? L'ai-je bien entendue?
Que je me garde, moi, de paroître à sa vue!
Je m'en garderai bien. Et ne partois-je pas
Si Titus, malgré moi n'eut arrêté mes pas?
Sans doute, il faut partir. Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger. Sa haine me fait grace.
Tu me voyois tantôt inquiet, égaré;
Je partois amoureux, jaloux, désespéré;
Et maintenant, Arsace, après cette défense,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE.

Moins que jamais, Seigneur, il vous faut éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi, je demeurerai pour me voir dédaigner!
Des froideurs de Titus je serai responsable!
Je me verrai puni, parce qu'il est coupable!
Avec quelle injustice, & quelle indignité
Elle doute, à mes yeux, de ma sincérité!
Titus l'aime, dit-elle, & moi je l'ai trahie.

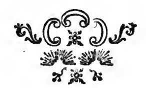
L'ingrate ! m'accuser de cette perfidie !
Et dans quel temps encor ! Dans le moment fatal
Que j'étale à ses yeux les pleurs de mon rival ;
Que pour la consoler, je le faisois paroître
Amoureux & constant, plus qu'il ne l'est peut-être.

ARSACE.

Et de quel soin, Seigneur, vous allez-vous troubler ?
Laissez à ce torrent le temps de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe.
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arsace.
Je sens qu'à sa douleur je pourrois compatir :
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons ; & de si loin évitons la cruelle,
Que de long-temps, Arsace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reste encore assez de jour.
Je vais dans mon Palais attendre ton retour.
Va voir si sa douleur ne l'a point trop saisie.
Cours ; Et partons du moins assurés de sa vie.



ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BERENICE *seule.*

PHénice ne vient point! Momens trop rigoureux,
Que vous paroissez lents à mes rapides vœux!
Je m'agite, je cours, languissante, abattue;
La force m'abandonne, & le repos me tue.
Phénice ne vient point! Ah! que cette longueur,
D'un présage funeste épouvante mon cœur!
Phénice n'aura point de réponse à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre;
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

SCENE II.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

CHere Phénice! hé bien, as-tu vu l'Empereur?
Qu'a-t-il dit? Viendra-t-il?

PHENICE

Oui; je l'ai vu, Madame,
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre ame,
J'ai vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir.

BERENICE.

Vient-il?

PHENICE.

N'en doutez point, Madame, il va venir.
Mais, voulez-vous paroître en ce désordre extrême?
Remettez-vous, Madame, & rentrez en vous-même.
Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BERENICE.

Laisse, laisse, Phénice, il verra son ouvrage.
Et que m'importe, hélas! de ces vains ornemens?
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissemens;
Mais, que dis-je, mes pleurs? Si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramene?
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce foible éclat qui ne le touche plus?

PHENICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche?
J'entends du bruit, Madame, & l'Empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule; & rentrons promptement.
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.



SCENE III.

TITUS, PAULIN, *Suite.*

TITUS.

De la Reine, Paulin, flattez l'inquiétude.
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude.
Que l'on me laisse.

PAULIN, *à part.*

O Ciel! que je crains ce combat.
Grands Dieux! sauvez sa gloire, & l'honneur de l'Etat!
Voyons la Reine.

SCENE IV.

TITUS *seul.*

Hé bien, Titus, que viens-tu faire?
Bérénice t'attend. Où viens-tu, téméraire?
Tes adieux sont-ils prêts? T'es-tu bien consulté?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté?
Car enfin, au combat qui pour toi se prépare,
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux, dont la douce langueur
Sçait si bien découvrir les chemins de mon cœur?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,

Attachés ſur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me ſouviendrai-je alors de mon triſte devoir ?
Pourrai-je dire, enfin, je ne veux plus vous voir ?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même.
Car enfin, Rome a-t-elle expliqué ſes ſouhaits ?
L'entendons-nous crier autour de ce Palais ?
Vois-je l'Etat penchant au bord du précipice ?
Ne le puis-je ſauver que par ce ſacrifice ?
Tout ſe tait, & moi ſeul, trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui ſçait ſi, ſenſible aux vertus de la Reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine ?
Rome peut par ſon choix juſtifier le mien.
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
Que Rome, avec ſes Loix, mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de perſévérance :
Rome ſera pour nous. Titus ouvre les yeux.
Quel air reſpires-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des Rois, avec le lait ſucée,
Par crainte, ou par amour, ne peut être effacée ?
Rome jugea ta Reine en condamnant ſes Rois.
N'as-tu pas, en naiſſant, entendu cette voix ?
Et n'as-tu pas encore oui la Renommée
T'annoncer ton devoir juſques dans ton Armée ?
Et lorſque Bérénice arriva ſur tes pas,
Ce que Rome en jugeoit ne l'entendis-tu pas ?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
Ah, lâche ! fais l'amour & renonce à l'Empire.
Au bout de l'Univers, va, cours te confiner,

Et fais place à des cœurs plus dignes de regner.
Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma mémoire ?
Depuis huit jours je regne; Et jusques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur ? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre?
Où sont ces heureux jours que je faisois attendre ?
Quels pleurs ai-je séchés ? Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits ?
L'Univers a-t-il vu changer ses destinées ?
Sçais-je combien le Ciel m'a compté de journées ?
Et de ce peu de jours, si long-temps attendus,
Ah, malheureux ! combien j'en ai déjà perdus !
Ne tardons plus. Faisons ce que l'honneur exige.
Rompons le seul lien...

SCENE V.

BERENICE, TITUS.

BERENICE, *en entrant.*

Non, laissez-moi, vous dis-je;
Envain tous vos conseils me retiennent ici.
Il faut que je le voie. Ah, Seigneur! vous voici!
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne !
Il faut nous séparer; & c'est lui qui l'ordonne.

TITUS.

N'accablez point, Madame, un Prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble aſſez cruel m'agite & me dévore,
Sans que des pleurs ſi chers me déchirent encore.
Rappellez bien plutôt ce cœur, qui, tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnoître la voix.
Il en eſt temps. Forcez votre amour à ſe taire ;
Et d'un œil que la gloire & la raiſon éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute ſa rigueur.
Vous même contre vous fortifiez mon cœur.
Aidez-moi, s'il ſe peut, à vaincre ſa foibleſſe ;
A retenir des pleurs qui m'échappent ſans ceſſe.
Ou, ſi nous ne pouvons commander à nos pleurs ;
Que la gloire du moins, ſoutienne nos douleurs ;
Et que tout l'Univers reconnoiſſe ſans peine,
Les pleurs d'un Empereur, & les pleurs d'une Reine.
Car enfin, ma Princeſſe, il faut nous ſéparer.

BERENICE.

Ah, cruel ! Eſt-il temps de me le déclarer ?
Qu'avez-vous fait ? Hélas ! je me ſuis crue aimée.
Au plaiſir de vous voir mon ame accoutumée
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos Loix,
Quand je vous l'avouai pour la premiere fois ?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée ?
Que ne me diſiez-vous ; Princeſſe infortunée,
Où vas-tu t'engager, & quel eſt ton eſpoir ?
Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir.
Ne l'avez-vous reçu, cruel ! que pour le rendre,

Quand de vos seules mains ce cœur voudroit dépendre ?
Tout l'Empire a ving fois conspiré contre nous.
Il étoit temps encor. Que ne me quittiez-vous?
Mille raisons alors consoloient ma misere.
Je pouvois de ma mort accuser votre Pere,
Le peuple, le Sénat, tout l'Empire Romain,
Tout l'Univers, plutôt qu'une si chere main.
Leur haine dès long-temps, contre moi déclarée,
M'avoit à mon malheur, dès long-temps préparée.
Je n'aurois pas, Seigneur, reçu ce coup cruel,
Dans le temps que j'espére un bonheur immortel;
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il desire;
Lorsque Rome se tait, quand votre Pere expire;
Lorsque tout l'Univers fléchit à vos genoux;
Enfin, quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'est moi seul aussi qui pouvois me détruire.
Je pouvois vivre alors, & me laisser séduire.
Mon cœur se gardoit bien d'aller dans l'avenir,
Chercher ce qui pouvoit un jour nous désunir;
Je voulois qu'à mes vœux rien ne fut invincible;
Je n'examinois rien, j'espérois l'impossible.
Que sçais-je? J'espérois de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles sembloient renouveller ma flamme.
Tout l'Empire parloit. Mais ma gloire, Madame,
Ne s'étoit point encor fait entendre à mon cœur,
Du ton dont elle parle au cœur d'un Empereur.
Je sçais tous les tourmens où ce dessein me livre,

Je ſens bien que ſans vous, je ne ſçaurois plus vivre ;
Que mon cœur de moi-même eſt prêt à s'éloigner :
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut regner.

BERENICE.

Hé bien, regnez, cruel, contentez votre gloire.
Je ne diſpute plus. J'attendois pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille ſermens
D'un amour qui devoit unir tous nos momens,
Cette bouche, à mes yeux, s'avouant infidelle,
M'ordonnat elle-même une abſence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu ;
Je n'écoute plus rien, & pour jamais, adieu.
Pour jamais ! ah ! Seigneur, ſongez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel eſt affreux quand on aime !
Dans un mois, dans un an, comment ſouffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me ſéparent de vous ?
Que le jour recommence, & que le jour finiſſe,
Sans que jamais Titus puiſſe voir Bérénice ?
Sans que, de tout le jour je puiſſe voir Titus ?
Mais quelle eſt mon erreur, & que de ſoins perdus!
L'ingrat, de mon départ conſolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon abſence ?
Ces jours ſi longs pour moi, lui ſembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurois pas, Madame, à compter tant de jours.
J'eſpére que bientôt la triſte Renommée
Vous fera confeſſer que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu, ſans expirer...

BERENICE.

Ah! Seigneur, s'il eſt vrai, pourquoi nous ſéparer?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée:
Rome à ne plus vous voir m'a-t-elle condamnée?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous reſpirez?

TITUS.

Hélas! vous pouvez tout, Madame; demeurez,
Je n'y réſiſte point. Mais je ſens ma foibleſſe,
Il faudra vous combattre, & vous vaincre ſans ceſſe;
Et ſans ceſſe veiller à retenir mes pas
Que vers vous, à toute heure, entraînent vos appas.
Que dis-je? En ce moment, mon cœur hors de lui-même
S'oublie, & ſe ſouvient ſeulement qu'il vous aime.

BERENICE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver?
Voyez-vous les Romains prêts à ſe ſoulever?

TITUS.

Et qui ſçait de quel œil ils prendront cette injure?
S'ils parlent, ſi les cris ſuccédent au murmure,
Faudra-t-il par le ſang, juſtifier mon choix?
S'il ſe taiſent, Madame, & me vendent leurs Loix,
A quoi m'expoſez-vous? Par quelle complaiſance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience?
Que n'oſeront-ils point alors me demander?
Maintiendrai-je des Loix que je ne puis garder?

BERENICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice!

TITUS.

Je les compte pour rien! Ah, Ciel! quelle injuſtice!

BERENICE.

Quoi, pour d'injuſtes Loix que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger!
Rome a ſes droits, Seigneur, n'avez vous pas les vôtres?
Ses intérêts ſont-ils plus ſacrés que les nôtres?
Dites, parlez.

TITUS.

Hélas! que vous me déchirez!

BERENICE.

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez?

TITUS.

Oui, Madame, il eſt vrai, je pleure, & je ſoupire,
Je frémis: mais enfin, quand j'acceptai l'Empire,
Rome me fit jurer de maintenir ſes droits.
Il les faut maintenir. Déjà, plus d'une fois,
Rome a de mes pareils exercé la conſtance.
Ah! ſi vous remontiez juſques à ſa naiſſance,
Vous les verriez toûjours à ſes ordres ſoumis.
L'un, jaloux de ſa foi, va chez les ennemis
Chercher avec la mort, la peine toute prête.
D'un fils victorieux l'autre proſcrit la tête.
L'autre avec des yeux ſecs, & preſque indifférens,
Voit mourir ſes deux fils, par ſon ordre expirans.
Malheureux! Mais toûjours la Patrie & la gloire
Ont parmi les Romains, remporté la victoire.
Je ſçais qu'en vous quittant, le malheureux Titus
Paſſe l'auſtérité de toutes leurs vertus;
Qu'elle n'approche point de cet effort inſigne.

Mais, Madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser une exemple à la postérité,
Qui, sans de grands efforts, ne puisse être imité?

BERENICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher la vie;
De tous vos sentimens mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui, moi? J'aurois voulu, honteuse & méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée?
J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus.
C'en est fait; & bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures;
Que j'atteste le Ciel ennemi des parjures.
Non, si le Ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie, en mourant, d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice,
Si, devant que mourir, la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur;
Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.
Je sçais que tant d'amour n'en peut être effacée;
Que ma douleur présente, & ma bonté passée,
Mon sang, qu'en ce Palais je veux même verser;
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser.
Et sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

❁ ❁ ❁

SCENE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

DAns quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur? Est-elle enfin disposée à partir?

TITUS.

Paulin, je suis perdu, je n'y pourrai survivre.
La Reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

PAULIN.

Hé quoi! n'avez-vous pas
Ordonné, dès tantôt, qu'on observe ses pas?
Ses femmes, à toute heure, autour d'elle empressées,
Sçauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur; continuez, la victoire est à vous.
Je sçais que sans pitié, vous n'avez pu l'entendre:
Moi-même en la voyant, je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin. Songez, en ce malheur,
Quelle gloire va suivre un moment de douleur,
Quels applaudissemens l'Univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS.

Non, je suis un barbare;

Moi-même je me hais. Néron, tant déteſté,
N'a point à cet excès pouſſé ſa cruauté.
Je ne ſouffrirai point que Bérénice expire.
Allons; Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi, Seigneur!

TITUS.

Je ne ſçais, Paulin, ce que je dis.
L'excès de ma douleur accable mes eſprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée,
Seigneur. De vos adieux la nouvelle eſt ſemée.
Rome qui gémiſſoit, triomphe avec raiſon.
Tous les temples ouverts fument en votre nom;
Et le peuple, élevant vos vertus juſqu'aux nues,
Va par-tout de lauriers couronner vos ſtatues.

TITUS.

Ah, Rome! Ah, Bérénice! Ah, Prince malheureux!
Pourquoi ſuis-je Empereur! Pourquoi ſuis-je
amoureux!

SCENE VII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Qu'avez-vous fait, Seigneur? L'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
Elle n'entend ni pleurs, ni conſeil, ni raiſon.

Elle implore à grands cris le fer & le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie.
On vous nomme, & ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux, toûjours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis résister, ce spectacle me tue.
Allez, Seigneur, allez vous montrer à sa vue.
Sauvez tant de vertus, de graces, de beauté,
Ou renoncez, Seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS.

Hélas! quel mot puis-je lui dire?
Moi-même, en ce moment, sçais-je si je respire?

SCENE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

Seigneur, tous les Tribuns, les Consuls, le Sénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'Etat.
Un grand peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS.

Je vous entends, grands Dieux! vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN.

Venez, Seigneur, paſſons dans la chambre prochaine ;
Allons voir le Sénat.

ANTIOCHUS.

Ah! courez chez la Reine.

PAULIN.

Quoi, vous pourriez, Seigneur, par cette indignité,
De l'Empire à vos pieds fouler la majeſté ?
Rome...

TITUS.

Il ſuffit, Paulin, nous allons les entendre.
(à Antiochus.)
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la Reine. Allez, j'eſpére à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSACE.

OU' pourrai-je trouver ce Prince trop fidele ?
Ciel! conduiſez mes pas, & ſecondez mon zele.
Faites qu'en ce moment je lui puiſſe annoncer
Un bonheur, où peut-être il n'oſe plus penſer.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AH! quel heureux deſtin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur ?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arſace, rends-en grace à mon ſeul déſeſpoir.

ARSACE.

La Reine part, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part?

ARSACE.

Dès ce ſoir.
Ses ordres ſont donnés. Elle s'eſt offenſée
Que Titus à ſes pleurs l'ait ſi long-temps laiſſée.
Un généreux dépit ſuccéde à ſa fureur.
Bérénice renonce à Rome, à l'Empereur;
Et même veut partir, avant que Rome inſtruite
Puiſſe voir ſon déſordre, & jouir de ſa fuite.
Elle écrit à Céſar.

ANTIOCHUS.

O Ciel! qui l'auroit cru!
Et Titus?

ARSACE.

A ſes yeux Titus n'a point paru.

Le peuple, avec transport, l'arrête, l'environne,
Applaudissant aux noms que le Sénat lui donne;
Et ces noms, ces respects, ces applaudissemens,
Deviennent pour Titus autant d'engagemens,
Qui le liant, Seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ses soupirs, & les pleurs de la Reine,
Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.
C'en est fait : Et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de sujets d'espoir, Arsace, je l'avoue!
Mais d'un soin si cruel la fortune me joue;
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute, en tremblant, tout ce que tu me dis;
Et mon cœur prévenu d'une crainte importune,
Croit, même en espérant, irriter la fortune.
Mais, que vois-je? Titus porte vers nous ses pas.
Que veut-il?

SCENE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS, *à sa suite.*

Demeurez, qu'on ne me suive pas.
Enfin, Prince, je viens dégager ma promesse.
Bérénice m'occupe, & m'afflige sans cesse.
Je viens, le cœur percé de vos pleurs & des siens,
Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.
Venez, Prince, venez, je veux bien que vous-même,
Pour la derniere fois vous voyiez si je l'aime.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

HÉ bien, voilà l'espoir que tu m'avois rendu !
Et tu vois le triomphe où j'étois attendu.
Bérénice paroit justement irritée.
Pour ne la plus revoir Titus l'avoit quittée.
Qu'ai-je donc fait, grands Dieux ! Quel cours infortuné
A ma funeste vie aviez-vous destiné !
Tous ces momens ne sont qu'un éternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.
Et je respire encor ? Bérénice ! Titus !
Dieux cruels ! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCENE V.

TITUS, BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

NOn, je n'écoute rien. Me voilà résolue.
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue ?
Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir ?
N'êtes vous pas content ? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais, de grace, écoutez.

BERENICE.

Il n'eſt plus temps.

TITUS.

Madame,

Un mot.

BERENICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame!
Ma Princeſſe, d'où vient ce changement ſoudain?

BERENICE.

C'en eſt fait. Vous voulez que je parte demain;
Et moi, j'ai réſolu de partir tout à l'heure:
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BERENICE.

Ingrat, que je demeure!
Et pourquoi? Pour entendre un peuple injurieux
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi ſeule je me noie?
Quel crime, quelle offenſe a pu les animer?
Hélas! Et qu'ai-je fait que de vous trop aimer?

TITUS.

Ecoutez-vous, Madame, une foule inſenſée?

BERENICE.

Je ne vois rien ici dont je ne ſois bleſſée.
Tout cet appartement préparé pas vos ſoins,
Ces lieux, de mon amour ſi long-temps les témoins,

Qui fembloient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces feftons, où nôs noms enlaffés l'un dans l'autre,
A mes triftes regards viennent par-tout s'offrir,
Sont autant d'impofteurs que je ne puis fouffrir.
Allons, Phénice.

TITUS.

O Ciel! que vous êtes injufte!

BERENICE.

Retournez, retournez vers ce Sénat augufte
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien, avec plaifir l'avez-vous écouté?
Etes-vous pleinement content de votre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?
Mais ce n'eft pas affez expier vos amours.
Avez-vous bien promis de me haïr toûjours?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïffe!
Que je puiffe jamais oublier Bérénice!
Ah, Dieux! Dans quel moment fon injufte rigueur,
De ce cruel foupçon vient affliger mon cœur!
Connoiffez-moi, Madame, & depuis cinq années,
Comptez tous les momens, & toutes les journées,
Où par plus de tranfports, & par plus de foupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les defirs;
Ce jour furpaffe tout. Jamais, je le confeffe,
Vous ne futes aimée avec tant de tendreffe;
Et jamais...

BERENICE.

Vous m'aimez, vous me le foutenez;
Et cependant je pars, & vous me l'ordonnez?
Quoi! Dans mon défefpoir trouvez-vous tant de
charmes?

Craignez-vous que mes yeux verſent trop peu de larmes ?
Que me ſert de ce cœur l'inutile retour ?
Ah, cruel ! Par pitié, montrez-moi moins d'amour!
Ne me rappellez point une trop chere idée ;
Et laiſſez-moi du moins, partir perſuadée
Que déjà de votre ame exilée en ſecret,
J'abandonne un ingrat qui me perd ſans regret.
(*Titus lit une lettre.*)
Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de votre amour tout ce que je deſire.
Liſez, ingrat, liſez & me laiſſez ſortir.

TITUS.

Vous ne ſortirez point, je n'y puis conſentir.
Quoi, ce départ n'eſt donc qu'un cruel ſtratageme?
Vous cherchez à mourir ! Et de tout ce que j'aime,
Il ne reſtera plus qu'un triſte ſouvenir !
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le faſſe venir.
(*Bérénice ſe laiſſe tomber ſur un ſiege*)

SCENE VI.

TITUS, BERENICE.

TITUS.

Madame, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorſque j'enviſageai le moment redoutable,
Où, preſſé par les Loix d'un auſtere devoir,
Il falloit pour jamais renoncer à vous voir ;

Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je m'attendis, Madame, à toutes les douleurs
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs.
Mais, quoique je craignisse, il faut que je le die,
Je n'en avois prévu que la moindre partie.
Je croyois ma vertu moins prête à succomber;
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entiere assemblée,
Le Sénat m'a parlé; Mais mon ame accablée
Ecoutoit sans entendre, & ne leur a laissé,
Pour prix de leurs transports, qu'un silence glacé.
Rome, de votre sort est encore incertaine.
Moi-même, à tous momens, je me souviens à peine
Si je suis Empereur, ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous, sans sçavoir mon dessein.
Mon amour m'entraînoit, & je venois peut-être
Pour me chercher moi-même, & pour me reconnoître.
Qu'ai-je trouvé! Je vois la mort peinte en vos yeux.
Je vois, pour la chercher, que vous quittez ces lieux;
C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
A son dernier excès est enfin parvenue.
Je ressens tous les maux que je puis ressentir;
Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit.
Sans cesse elle présente à mon ame étonnée

L'Empire incompatible avec vôtre hyménée ;
Me dit qu'après l'éclat & les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
Oui, Madame. Et je dois moins encore vous dire
Que je suis prêt, pour vous, d'abandonner l'Empire,
De vous suivre; & d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'Univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.
Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un indigne Empereur sans Empire, sans Cour,
Vil spectacle aux humains des foiblesses d'amour.
Pour sortir des tourmens, dont mon ame est la proie,
Il est, vous le sçavez, une plus noble voie.
Je me suis vu, Madame, enseigner ce chemin,
Et par plus d'un Héros, & par plus d'un Romain.
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette persévérance,
Dont le sort s'attachoit à les persécuter,
Comme un ordre secret de n'y plus résister.
Si vos pleurs, plus long-temps viennent frapper ma vue,
Si toûjours à mourir je vous vois résolue,
S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame; à d'autres pleurs vous devez vous attendre.
En l'état où je suis, je puis tout entreprendre;
Et je ne réponds pas que ma main, à vos yeux,
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

BERENICE.

Hélas!

TITUS.

Non, il n'eſt rien dont je ne ſois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant reſponſable.
Songez y bien, Madame: Et ſi je vous ſuis cher...

SCENE VII. & Derniere.

TITUS, BERENICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

Venez, Prince, venez, je vous ai fait chercher.
Soyez ici témoin de toute ma foibleſſe.
Voyez ſi c'eſt aimer avec peu de tendreſſe.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout. Je connois votre amour.
Mais, vous, connoiſſez-moi, Seigneur, à votre tour.
Vous m'avez honoré, Seigneur, de votre eſtime;
Et moi, je puis ici vous le jurer ſans crime,
A vos plus chers amis j'ai diſputé ce rang.
Je l'ai diſputé même aux dépens de mon ſang.
Vous m'avez, malgre moi, confié l'un & l'autre,
La Reine, ſon amour; & vous, Seigneur, le vôtre.
La Reine qui m'entend peut me déſavouer:
Elle m'a vu toûjours ardent à vous louer,

Répondre par mes soins à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnoissance.
Mais, croiriez-vous, Seigneur, en ce moment fatal,
Qu'un ami si fidele étoit votre rival ?

TITUS.

Mon rival ?

ANTIOCHUS.

Il est temps que je vous éclaircisse.
Oui, Seigneur, j'ai toûjours adoré Bérénice;
Pour ne la plus aimer, j'ai cent fois combattu.
Je n'ai pu l'oublier, au moins, je me suis tû.
De votre changement la flatteuse apparence
M'avoit rendu tantôt quelque foible espérance.
Les larmes de la Reine ont éteint cet espoir.
Ses yeux, baignés de pleurs, demandoient à vous voir.
Je suis venu, Seigneur, vous appeller moi-même,
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime;
Vous vous êtes rendu, je n'en ai point douté.
Pour la derniere fois je me suis consulté.
J'ai fait de mon courage une épreuve derniere.
Je viens de rappeller ma raison toute entiere.
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds.
Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire.
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire.
Oui, Madame, vers vous j'ai rappellé ses pas.
Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.
Puisse le Ciel verser sur toutes vos années
Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées;
Ou, s'il vous garde encore un reste de courroux,

Je conjure les Dieux d'épuiser tous les coups,
Qui pourroient menacer une si belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BERENICE, *se levant.*

Arrêtez, arrêtez, Prince trop généreux !
En quelle extrêmité me jettez-vous tous deux !
Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
Par-tout du désespoir je rencontre l'image :
Je ne vois que des pleurs ; & je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.

[*à Titus*]

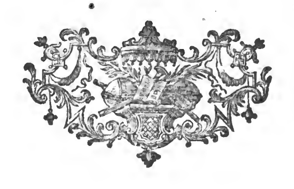
Mon cœur vous est connu, Seigneur, & je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'Empire.
La grandeur des Romanis, la pourpre des Césars,
N'a point, vous le sçavez, attiré mes regards.
J'aimois, Seigneur, j'aimois, je voulois être aimée.
Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée.
J'ai cru que votre amour alloit finir son cours.
Je connois mon erreur, & vous m'aimez toûjours :
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes.
Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'alarmes ;
Ni que par votre amour l'Univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.
Je crois depuis cinq ans, jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout; je veux en ce moment funeste,
Par un dernier effort, couronner tout le reste.
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.

Adieu, Seigneur, regnez; je ne vous verrai plus.
(*à Antiochus*)
Prince, après cet adieu vous jugez bien vous-même,
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, & faites-vous un effort généreux.
Sur Titus, & sur moi, réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos soupirs & vos fers.
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'Univers,
De l'amour la plus tendre & la plus malheureuse
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas. (*à Titus.*)
Pour la derniere fois, adieu, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Hélas!

FIN.





LA MORT
DE POMPÉE
TRAGÉDIE.

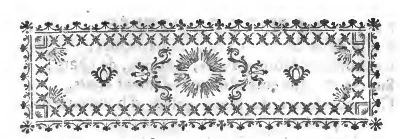
Par Monfieur P. CORNEILLE.



ACTEURS.

JULES CE'SAR.
MARC ANTOINE.
LE'PIDE.
CORNE'LIE, *Femme de Pompée,*
PTOLOME'E, *Roi d'Egypte.*
CLE'OPATRE, *Sœur de Ptolomée.*
PHOTIN, *Chef du Conseil d'Egypte.*
ACHILLAS, *Lieutenant-Général des Armées du Roi d'Egypte.*
SEPTIME, *Tribun Romain, à la solde du Roi d'Egypte.*
CHARMION, *Dame d'honneur de Cléopatre.*
ACHORE'E, *Ecuyer de Cléopatre.*
PHILIPPE, *affranchi de Pompée.*
TROUPE DE ROMAINS.
TROUPE D'EGYPTIENS.

La Scene est à Aléxandrie, dans le Palais de Ptolomée.



LA MORT DE POMPÉE
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMÉE.

Le destin se déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-pere & du gendre.
Quand les Dieux étonnés sembloient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger.
Ses fleuves teints de sang, & rendus plus rapides

Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empestés confusément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
Dequoi faire la guerre au reste des vivans,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée
Justifiant César a condamné Pompée.
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, & laisse à la mémoire
Des changemens du sort une éclatante histoire.
Il fuit, lui qui toûjours triomphant & vainqueur
Vit ses prospérités égaler son grand cœur;
Il fuit, & dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes;
Et contre son beau-pere ayant besoin d'asyles,
Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux
Où contre les Titans en trouverent les Dieux.
Il croit que ce climat en dépit de la guerre,
Ayant sauvé le Ciel, sauvera bien la terre,
Et dans son désespoir à la fin se mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.
Oui, Pompée avec lui porte le sort du monde,
Et veut que notre Egypte en miracles féconde,
Serve à sa liberté de sépulcre ou d'appui,
Et releve sa chute ou trébuche sous lui.
C'est dequoi, mes amis, nous avons à résoudre,
Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre,

S'il

S'il couronna le pere, il hazarde le fils,
Et nous l'ayant donnée il expose Memphis.
Il faut le recevoir ou hâter son supplice,
Le suivre ou le pousser dedans le précipice;
L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux,
Et je crains d'être injuste & d'être malheureux:
Quoi que je fasse enfin, la fortune ennemie
M'offre bien des périls ou beaucoup d'infamie.
C'est à moi de choisir, c'est à vous d'aviser
A quel choix vos conseils me doivent disposer:
Il s'agit de Pompée, & nous aurons la gloire
D'achever de César ou troubler la victoire;
Et je puis dire enfin que jamais Potentat
N'eut à délibérer d'un si grand coup d'Etat.

PHOTIN.

Seigneur, quand par le fer les choses sont vuidées,
La justice & le droit sont de vaines idées;
Et qui veut être juste en de telles saisons
Balance le pouvoir & non pas les raisons.
Voyez donc votre force, & regardez Pompée,
Sa fortune abattue & sa valeur trompée.
César n'est pas le seul qu'il fuye en cet état,
Il fuit & le reproche & les yeux du Sénat
Dont plus de la moitié piteusement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharsale;
Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains
A qui par sa défaite il met les fers aux mains;
Il fuit le désespoir des peuples & des Princes
Qui vengeroient sur lui le sang de leurs provinces,
Leurs Etats & d'argent & d'hommes épuisés,
Leurs trônes mis en cendre & leurs sceptres brisés;
Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,

Et fuit le monde entier écrasé sous sa chûte.
Le défendrez vous seul contre tant d'ennemis ?
L'espo r de son salut en lui seul étoit mis,
Lui seul pou. oit pour soi, cédez alors qu'il tombe,
Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé,
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé?
Quand on veut soutenir ceux que le sort accable,
A force d'être juste on est souvent coupable;
Et la fidélité qu'on garde imprudemment,
Après un peu d'éclat, traîne un long châtiment,
Trouve un noble revers dont les coups invincibles
Pour être glorieux ne sont pas moins sensibles.
Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux,
Rangez-vous du parti des destins & des Dieux,
Et sans les accuser d'injustice ou d'outrage,
Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage,
Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéir, perdez le malheureux.
Pressé de toutes parts des coleres célestes,
Il en vient dessus vous faire fondre les restes;
Et sa tête qu'à peine il a pu dérober,
Toute prête de choir cherche avec qui tomber.
Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime,
Elle marque sa haine & non pas son estime,
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port,
Et vous pouvez douter s'il est digne de mort?
Il devoit mieux remplir nos vœux & notre attente,
Faire voir sur ses nefs la victoire flottante;
Il n'eut ici trouvé que joie & que festins;

Mais puiſqu'il eſt vaincu, qu'il s'en prenne aux deſtins.
J'en veux à ſa diſgrace & non à ſa perſonne,
J'exécute à regret ce que le Ciel ordonne;
Et du même poignard pour Céſar deſtiné,
Je perce en ſoupirant ſon cœur infortuné.
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de ſa tête,
Mettre à l'abri la vôtre & parer la tempête.
Laiſſez nommer ſa mort un injuſte attentat,
La juſtice n'eſt pas une vertu d'Etat,
Le choix des actions ou mauvaiſes ou bonnes,
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes,
Le droit des Rois conſiſte à ne rien épargner,
La timide équité détruit l'art de regner,
Quand on craint d'être injuſte on a toûjours à craindre,
Et qui veut tout pouvoir doit oſer tout enfreindre,
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
Et voler ſans ſcrupule au crime qui le ſert.
C'eſt là mon ſentiment; Achillas & Septime
S'attacheront peut être à quelque autre maxime,
Chacun a ſon avis; mais quel que ſoit le leur,
Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Seigneur, Photin dit vrai; mais quoique de Pompée
Je vois & la fortune & la valeur trompée,
Je regarde ſon ſang comme un ſang precieux
Qu'au milieu de Pharſale ont reſpecté les Dieux.
Non qu'en un coup d'Etat je n'approuve le crime,
Mais s'il n'eſt néceſſaire il n'eſt point légitime.
Et quel beſoin ici d'une extrême rigueur?
Qui n'eſt point au vaincu ne craint point le vainqueur,

Neutre jusqu'à présent vous pouvez l'être encore,
Vous pouvez adorer César, si l'on l'adore;
Mais quoique vos encens le traitent d'immortel,
Cette grande victime est trop pour son autel;
Et sa tête immolée au Dieu de la victoire,
Imprime à votre nom une tache trop noire;
Ne le pas secourir suffit sans l'opprimer.
En usant de la sorte on ne vous peut blâmer.
Vous lui devez beaucoup, par lui Rome animée
A fait rendre le sceptre au feu Roi Ptolomée;
Mais la reconnoissance & l'hospitalité
Sur les ames des Rois n'ont qu'un droit limité.
Quoi que doive un Monarque, & dût-il sa Couronne,
Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne;
Et cesse de devoir, quand la dette est d'un rang
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.
S'il est juste d'ailleurs que tout se considére,
Que hazardoit Pompée en servant votre pere?
Il se voulut par-là faire voir tout-puissant;
Et vit croître sa gloire en le rétablissant.
Il le servit enfin; Mais ce fut de la langue,
La bourse de César fit plus que sa harangue;
Sans ses mille talens, Pompée & ses discours,

. . . .

Qu'il ne vante donc plus ses mérites frivoles,
Les effets de César valent bien ses paroles;
Et si c'est un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,
Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.
Ainsi vous le pouvez & devez reconnoître,
Le recevoir chez vous c'est recevoir un maître
Qui tout vaincu qu'il est, bravant le nom de Roi,

Dans vos propres Etats vous donneroit la loi.
Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez sa tête.
S'il le faut toutefois, ma main est toute prête,
J'obéis avec joie, & je serois jaloux
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME.

Seigneur, je suis Romain, je connois l'un & l'autre:
Pompée a besoin d'aide, il vient chercher la vôtre,
Vous pouvez, comme maître absolu de son sort,
Le servir, le chasser, le livrer vif ou mort:
Des quatre, le premier vous seroit trop funeste,
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.
Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemi,
Sans obliger par-là le vainqueur qu'à demi,
Puisque c'est lui laisser & sur mer & sur terre
La suite d'une longue & difficile guerre,
Dont peut-être tous deux également lassés
Se vengeroient sur vous de tous les maux passés.
Le livrer à César n'est que la même chose;
Il lui pardonnera s'il faut qu'il en dispose:
Et s'armant à regret de générosité,
D'une fausse clémence il fera vanité;
Heureux de l'asservir en lui donnant la vie;
Et de plaire par-là même à Rome asservie,
Cependant que forcé d'épargner son rival,
Aussi bien que Pompée il vous voudra du mal.
Il faut le délivrer du péril & du crime,
Assurer sa puissance & sauver son estime,
Et du parti contraire en ce grand chef détruit,
Prendre sur vous la honte & lui laisser le fruit.
C'est-là mon sentiment, ce doit être le vôtre,

Par-là vous gagnez l'un & ne craignez plus l'autre;
Mais ſuivant d'Achillas le conſeil haſardeux,
Vous n'en gagnez aucun & les perdez tous deux.

PTOLOMÉE.

N'examinons donc plus la juſtice des cauſes,
Et cédons au torrent qui roule toutes choſes.
Je paſſe au plus de voix, & de mon ſentiment
Je veux bien avoir part à ce grand changement.
Aſſez & trop long-temps l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'étoit être plus qu'homme,
Abattons ſa ſuperbe avec ſa liberté,
Dans le ſang de Pompée éteignons ſa fierté,
Tranchons l'unique eſpoir où tant d'orgueil ſe fonde,
Et donnons un tyran à ces tyrans du monde;
Secondons le deſtin qui le veut mettre aux fers,
Et prêtons-lui la main pour venger l'univers.
Rome, tu ſerviras, & ces Rois que tu braves
Et que ton inſolence oſe traiter d'eſclaves,
Adoreront Céſar avec moins de douleur,
Puiſqu'il ſera ton maître auſſi bien que le leur.
Allez donc, Achillas, allez avec Septime
Nous immortaliſer par cet illuſtre crime;
Qu'il plaiſe au Ciel ou non, laiſſez m'en le ſouci,
Je crois qu'il veut ſa mort puiſqu'il l'amene ici.

ACHILLAS.

Seigneur, je crois tout juſte alors qu'un Roi l'ordonne.

PTOLOMEE.

Allez & hâtez-vous d'aſſurer ma Couronne,
Et vous reſſouvenez que je mets en vos mains
Le deſtin de l'Egypte & celui des Romains.

SCENE II.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Photin, ou je me trompe, ou ma ſœur eſt déçue,
De l'abord de Pompée elle eſpére autre iſſue:
Sçachant que de mon Pere il a le teſtament,
Elle ne doute point de ſon couronnement,
Elle ſe croit déjà ſouveraine maîtreſſe
D'un ſceptre partagé que ſa bonté lui laiſſe;
Et ſe promettant tout de leur vieille amitié,
De mon trône en ſon ame elle prend la moitié,
Où de ſon vain orgueil les cendres rallumées
Pouſſent déjà dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Seigneur, c'eſt un motif que je ne diſois pas,
Qui devoit de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugeroit de la ſœur & du frere
Suivant le teſtament du feu Roi votre pere,
Son hôte & ſon ami qui l'en daigna ſaiſir;
Jugez après cela de votre déplaiſir.
Ce n'eſt pas que je veuille en vous parlant contre elle,
Rompre les ſacrés nœuds d'une amour fraternelle,
Du Trône & non du cœur je la veux éloigner;
Car c'eſt ne regner pas qu'être deux à regner.

Un Roi qui s'y résout est mauvais politique;
Il détruit son pouvoir quand il le communique;
Et les raisons d'Etat... Mais, Seigneur, la voici.

SCENE III.

PTOLOMÉE, CLEOPATRE, PHOTIN.

CLEOPATRE.

SEigneur, Pompée arrive, & vous êtes ici?

PTOLOMÉE.

J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas & Septime.

CLEOPATRE.

Quoi! Septime à Pompée! A Pompée Achillas!

PTOLOMÉE

Si ce n'est assez d'eux, allez, suivez leurs pas.

CLEOPATRE.

Donc pour le recevoir, c'est trop que de vous-même?

PTOLOMÉE.

Ma sœur, je dois garder l'honneur du diadême.

CLEOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en souvenez
Que pour baiser la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand homme.

PTOLOMÉE.

Au sortir de Pharsale est-ce ainsi qu'on le nomme?

CLEOPATRE.

Fût-il dans son malheur de tous abandonné,
Il est toûjours Pompée & vous a couronné.

PTOLOME'E.

Il n'en est plus que l'ombre, & couronna mon pere
Dont l'ombre, & non pas moi, lui doit ce qu'il espére.
Il peut aller, s'il veut, dessus son monument
Recevoir ses devoirs & son remerciment.

CLEOPATRE.

Après un tel bienfait c'est ainsi qu'on le traite!

PTOLOME'E.

Je m'en souviens, ma sœur, & je vois sa défaite.

CLEOPATRE.

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de méptis.

PTOLOME'E.

Le temps de chaque chose ordonne & fait le prix;
Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage;
Mais songez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLEOPATRE.

Il peut faire naufrage & même dans le port!
Quoi, vous auriez osé lui préparer la mort?

PTOLOME'E.

J'ai fait ce que les Dieux m'ont inspiré de faire;
Et que pour mon état j'ai jugé nécessaire.

CLEOPATRE.

Je ne le vois que trop, Photin & ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils;
Ces ames que le Ciel ne forma que de boue ...

PHOTIN.

Ce ſont de nos conſeils, oui, Madame, & j'avoue...

CLEOPATRE.

Photin, je parle au Roi, vous répondrez pour tous
Quand je m'abaiſſerai juſqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE, *à Photin.*

Il faut un peu ſouffrir de cette humeur hautaine,
Je ſçais votre innocence, & je connois ſa haine;
Après tout, c'eſt ma ſœur, oyez ſans répartir.

CLEOPATRE.

Ah! s'il eſt encor temps de vous en repentir,
Affranchiſſez-vous d'eux & de leur tyrannie,
Rappellez la vertu par leurs conſeils bannie,
Cette haute vertu dont le Ciel & le ſang
Enflent toûjours les cœurs de ceux de notre rang.

PTOLOMÉE.

Quoi! D'un frivole eſpoir déjà préoccupée,
Vous me parlez en Reine en parlant de Pompée?
Et d'un faux zele ainſi votre orgueil revêtu
Fait agir l'intérêt ſous le nom de vertu?
Confeſſez-le, ma ſœur, vous ſçauriez vous en taire,
N'étoit le teſtament du feu Roi notre pere,
Vous ſçavez qu'il le garde.

CLEOPATRE.

Et vous ſçaurez auſſi
Que la ſeule vertu me fait parler ainſi;
Et que ſi l'intérêt m'avoit préoccupée,
J'agirois pour Céſar & non pas pour Pompée.
Apprenez un ſecret que je voulois cacher,
Et ceſſez déſormais de me rien reprocher.

Quand ce peuple insolent qu'enferme Aléxandrie,
Fit quitter au feu Roi son Trône & sa patrie,
Et que jusques dans Rome il alla au Sénat
Implorer la pitié contre un tel attentat,
Il nous mena tous deux pour toucher son courage,
Vous, assez jeune encor, moi, déjà dans un âge
Où ce peu de beauté que m'ont donné les Cieux,
D'un assez vif éclat faisoit briller mes yeux.
César en fut épris, & du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire;
Mais voyant contre lui le Sénat irrité,
Il fit agir Pompée & son autorité.
Ce dernier nous servit à sa seule priere,
Qui de leur amitié fut la preuve derniere;
Vous en sçavez l'effet & vous en jouissez,
Mais pour un tel amant ce ne fut pas assez.
Après avoir pour nous employé ce grand homme
Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut seconder les efforts,
Et nous ouvrant son cœur, nous ouvrit ses trésors.
Nous eumes de ses feux, encore en leur naissance,
Et les nerfs de la guerre & ceux de la puissance;
Et les mille talens qui lui sont encor dûs,
Remirent en nos mains tous nos Etats perdus.
Le Roi qui s'en souvint à son heure fatale,
Me laissa comme à vous la dignité Royale;
Et par son testament il vous fit cette loi,
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.
C'est ainsi qu'ignorant d'où vint ce bon office,
Vous appellez faveur ce qui n'est que justice,
Et l'osez accuser d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMÉE.

Certes, ma sœur, le conte est fait avec adresse.

CLEOPATRE.

César viendra bien-tôt, & j'en ai lettre expresse;
Et peut-être aujourd'hui vos yeux seront témoins
De ce que votre esprit s'imagine le moins.
Ce n'est pas sans sujet que je parlois en Reine;
Je n'ai reçu de vous que mépris & que haine,
Et de ma part du sceptre indigne ravisseur,
Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en sœur;
Même pour eviter des effets plus sinistres,
Il m'a fallu flatter vos insolens ministres
Dont j'ai craint jusqu'ici le fer ou le poison;
Mais Pompée ou César m'en va faire raison;
Et quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma Couronne:
Cependant mon orgueil vous laisse à démêler
Quel étoit l'intérêt qui me faisoit parler.

SCENE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Que dites-vous, ami, de cette ame orgueilleuse?

PHOTIN.

Seigneur, cette surprise est pour moi merveilleuse,
Je n'en sçais que penser, & mon cœur étonné
D'un secret que jamais il n'auroit soupçonné,

Inconſtant & confus dans ſon incertitude,
Ne ſe réſout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOME'E.

Sauverons-nous Pompée ?

PHOTIN.

Il faudroit faire effort,
Si nous l'avions ſauvé, pour conclure ſa mort;
Cléopatre vous hait, elle eſt fiere, elle eſt belle,
Et ſi l'heureux Céſar a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée eſt l'unique préſent
Qui vous faſſe contre elle un rempart ſuffiſant.

PTOLOME'E.

Ce dangereux eſprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice eſt peu contre un ſi grand ſervice.

PTOLOME'E.

Mais ſi tout grand qu'il eſt, il céde à ſes appas?

PHOTIN.

Il la faudra flatter, mais ne m'en croyez pas,
Et pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,
Conſultez-en encore Achillas & Septime.

PTOLOME'E.

Allons donc les voir faire, & montons à la Tour,
Et nous en réſoudrons enſemble à leur retour.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE, CHARMION.

CLEOPATRE.

JE l'aime, mais l'éclat d'une ſi belle flamme,
Quelque brillant qu'il ſoit, n'éblouit point mon ame,
Et toûjours ma vertu retrace dans mon cœur
Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.
Auſſi qui l'oſe aimer porte une ame trop haute
Pour ſouffrir ſeulement le ſoupçon d'une faute;
Et je le traiterois avec indignité,
Si j'aſpirois à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi! Vous aimez Céſar; & ſi vous étiez crue,
L'Egypte pour Pompée armeroit à ſa vue:
En prendroit la défenſe, & par un prompt ſecours
Du deſtin de Pharſale arrêteroit le cours.
L'amour certes ſur vous a bien peu de puiſſance.

CLEOPATRE.

Les Princes ont cela de leur haute naiſſance:
Leur ame dans leur ſang prend des impreſſions
Qui deſſous leur vertu rangent leurs paſſions,
Leur générosité ſoumet tout à leur gloire,

Tout eſt illuſtre en eux quand ils daignent ſe
croire;
Et ſi le peuple y voit quelques déréglemens,
C'eſt quand l'avis d'autrui corrompt leurs ſentimens.
Ce malheur de Pompée acheve la ruine;
Le Roi l'eut ſecouru, mais Photin l'aſſaſſine:
Il croit cette ame baſſe & ſe montre ſans foi,
Mais s'il croyoit la ſienne il agiroit en Roi.

CHARMION.

Ainſi donc de Céſar l'amant & l'ennemie...

CLEOPATRE.

Je lui garde une flamme exempte d'infamie,
Un cœur digne de lui.

CHARMION.

Vous poſſédez le ſien?

CLEOPATRE.

Je crois le poſſéder.

CHARMION.

Mais le ſçavez-vous bien?

CLEOPATRE.

Apprens qu'une Princeſſe aimant ſa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, eſt ſûre d'être aimée,
Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit
épris,
N'oſeroient l'expoſer aux hontes du mépris.
Notre ſéjour à Rome enflamma ſon courage;
Là j'eus de ſon amour le premier témoignage,
Et depuis, juſqu'ici, chaque jour ſes courriers
M'apportent en tribut ſes vœux & ſes lauriers.
Par-tout, en Italie, aux Gaules, en Eſpagne,
La fortune le ſuit & l'amour l'accompagne;

Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux;
Et de la même main dont il quitte l'épée
Fumante encor du ſang des amis de Pompée,
Il trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit mon captif.
Oui, tout victorieux il m'écrit de Pharſalé,
Et ſi ſa diligence à ſes feux eſt égale,
Ou plutôt ſi la mer ne s'oppoſe à ſes feux,
L'Egypte le va voir me préſenter ſes vœux.
Il vient, ma Charmion, juſques dans nos murailles
Chercher auprès de moi le prix de ſes batailles,
M'offrir toute ſa gloire, & ſoumettre à mes loix
Ce cœur & cette main qui commandent aux Rois;
Et ma rigueur mêlée aux fureurs de la guerre,
Feroit un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

J'oſerois bien juger que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas,
Et que le grand Céſar n'a rien qui l'importune,
Si vos ſeules rigueurs ont droit ſur ſa fortune.
Mais quelle eſt votre attente, & que prétendez-vous,
Puiſque d'une autre femme il eſt déjà l'époux?
Et qu'avec Calphurnie un paiſible hyménée,
Par des liens ſacrés tient ſon ame enchainée?

CLEOPATRE.

Le divorce aujourd'hui ſi commun aux Romains,
Peut rendre en ma faveur tous ces obſtacles vains;
Céſar en ſçait l'uſage & la céremonie,
Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION.

CHARMION.

Par cette même voie il pourra vous quitter.

CLEOPATRE.

Peut-être mon bonheur sçaura mieux l'arrêter,
Peut-être mon amour aura quelque avantage
Qui sçaura mieux que moi ménager son courage.
Mais laissons au hazard ce qui peut arriver,
Achevons cet hymen s'il se peut achever,
Ne dura-t-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde
D'être du moins un jour la maîtresse du monde.
J'ai de l'ambition, & soit vice ou vertu,
Mon cœur sous son fardeau veut bien être abattu,
J'en aime la chaleur, & la nomme sans cesse
La seule passion digne d'une Princesse.
Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,
Qu'elle mene sans honte au faîte des grandeurs;
Et déjà désavoue, alors que sa manie
Nous présente le trône avec ignominie.
Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encor Pompée & suivre mon devoir.
Ne pouvant rien de plus pour sa vertu séduite,
Dans mon ame en secret je l'exhorte à la fuite,
Et voudrois qu'un orage écartant ses vaisseaux,
Malgré lui l'enlevat aux mains de ses bourreaux.
Mais voici de retour le fidele Achorée
Par qui j'en apprendrai la nouvelle assurée.



SCENE II.

CLEOPATRE, ACHORE'E, CHARMION.

CLEOPATRE.

EN est-ce déjà fait, & nos bords malheureux
Sont-ils déjà souillés d'un sang si généreux?

ACHORE'E.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage,
J'ai vu la trahison, j'ai vu toute sa rage,
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort,
J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort;
Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Ecoutez, admirez, & plaignez son trépas.
Ses trois vaisseaux en rade avoient mis voiles bas,
Et voyant dans le port préparer nos galeres,
Il croyoit que le Roi touché de ses miseres,
Par un beau sentiment d'honneur & de devoir,
Avec toute sa Cour le venoit recevoir;
Mais voyant que ce Prince ingrat à ses mérites,
N'envoyoit qu'un esquif rempli de Satellites,
Il soupçonne aussi-tôt son manquement de foi,
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi.
Enfin voyant nos bords & notre flotte en armes,
Il condamne en son cœur ces indignes alarmes,
Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui
A ne hazarder pas Cornélie avec lui.

N'exposons lui dit-il, *que cette seule tête*
A la réception que l'Egypte m'apprête ;
Et tandis que moi seul j'en courrai le danger,
Songe à prendre la fuite afin de me venger.
Le Roi Juba nous garde une foi plus sincere,
Chez lui tu trouveras & mes fils & ton pere ;
Mais quand tu les verrois descendre chez Pluton,
Ne désespére point du vivant de Caton.
Tandis que leur amour en cet adieu conteste,
Achillas à son bord joint son esquif funeste,
Septime se présente, & lui tendant la main,
Le salue Empereur en langage Romain ;
Et comme député de ce jeune Monarque,
Passez, Seigneur, dit-il, *passez dans cette barque,*
Les sables & les bancs cachés dessous les eaux,
Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux.
Ce héros voit la fourbe & s'en moque dans l'ame,
Il reçoit les adieux des siens & de sa femme,
Leur défend de le suivre, & s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnoit les Etats.
La même majesté sur son visage empreinte,
Entre ces assassins montre un esprit sans crainte ;
Sa vertu toute entiere à la mort le conduit ;
Son affranchi Philippe est le seul qui le suit,
C'est de lui que j'ai sçu ce que je viens de dire,
Mes yeux ont vu le reste & mon cœur en soupire,
Et croit que César même, à de si grands malheurs
Ne pourra refuser des soupirs & des pleurs.

CLEOPATRE.

N'épargnez point les miens, achevez, Achorée,
L'histoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

ACHORÉE.

On l'amene, & du port nous le voyons venir
Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre ;
Si-tôt qu'on a pris terre on l'invite à descendre,
Il se leve, & soudain pour signal, Achillas
Derriere ce héros tirant son coutelas,
Septime & trois des siens, lâches enfans de Rome,
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme ;
Tandis qu'Achillas même épouvanté d'horreur,
De ces quatre enragés admire la fureur.

CLEOPATRE.

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles,
Si vous vengez sa mort, Dieux! épargnez nos villes,
N'imputez rien aux lieux, reconnoissez les mains,
Le crime de l'Egypte est fait par des Romains.
Mais, que fait & que dit ce généreux courage ?

ACHORÉE.

D'un des pans de sa robe il couvre son visage.
A son mauvais destin en aveugle obéit,
Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit,
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.
Aucun gémissement à son cœur échappé,
Ne le montre en mourant digne d'être frappé.
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau sa vie & ce qu'on dira d'elle,
Et tient la trahison que le Roi leur prescrit,
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.

Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre;
Et son dernier soupir est un soupir illustre
Qui de cette grande ame achevant les destins,
Etale tout Pompée aux yeux des assassins.
Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée,
Par le traître Septime indignement tranchée,
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats.
On descend, & pour comble à sa noire aventure,
On donne à ce héros la mer pour sépulture;
Et le tronc sous les flots roule dorénavant
Au gré de la fortune, & de l'onde, & du vent.
La triste Cornélie à cet affreux spectacle,
Par de long cris aigus tâche d'y mettre obstacle,
Défend ce cher époux de la voix & des yeux,
Puis, n'espérant plus rien, leve les mains aux Cieux;
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans sa galere évanouie ou morte.
Les siens en ce désastre, à force de ramer
L'éloignent de la rive & regagnent la mer;
Mais sa fuite est mal sûre, & l'infame Septime
Qui se voit dérober la moitié de son crime,
Afin de l'achever prend six vaisseaux au port,
Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.
Cependant Achillas porte au Roi sa conquête,
Tout le peuple tremblant en détourne la tête,
Un effroi général offre à l'un sous ses pas,
Des abymes ouverts pour venger ce trépas,
L'autre entend le tonnerre, & chacun se figure
Un désordre soudain de toute la nature;
Tant l'excès du forfait troublant leurs jugemens
Présente à leurs terreurs l'excès des châtimens.

Philippe d'autre part, montrant ſur le rivage
Dans une ame ſervile un généreux courage,
Examine d'un œil & d'un ſoin curieux
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit
rendre,
Dans quelque urne chétive en ramaſſer la cendre,
Et d'un peu de pouſſiere élever un tombeau
A celui qui du monde eut le ſort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on pourſuit Cornélie,
On voit d'ailleurs Céſar venir de Theſſalie,
Une flotte paroît qu'on a peine à compter...

CLEOPATRE.

C'eſt lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchans, voici venir la
foudre,
Cléopatre a de quoi vous mettre tous en poudre;
Céſar vient, elle eſt Reine, & Pompée eſt vengé,
La tyrannie eſt bas, & le ſort eſt changé;
Admirons cependant le deſtin des grands hommes,
Plaignons-les, & par eux jugeons ce que nous
ſommes.

Ce Prince d'un Sénat maître de l'univers,
Dont le bonheur ſembloit au-deſſus du revers,
Lui que ſa Rome a vu plus craint que le tonnerre,
Triompher en trois fois des trois parts de la terre,
Et qui voyoit encore en ces derniers hazards
L'un & l'autre conſul ſuivre les étendards,
Si-tôt que d'un malheur ſa fortune eſt ſuivie,
Les monſtres de l'Egypte ordonnent de ſa vie:
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,
Arbitres ſouverains d'un ſi noble deſtin;

Un Roi qui de ses mains a reçu la Couronne,
A ces pestes de Cour lâchement l'abandonne:
Ainsi finit Pompée, & peut-être qu'un jour
César éprouvera même sort à son tour.
Rendez l'augure faux, Dieux qui voyez mes larmes!
Et secondez par-tout & mes vœux & ses armes.

CHARMION.

Madame, le Roi vient qui pourra vous ouir.

SCENE III.

PTOLOMÉE, CLEOPATRE, CHARMION.

PTOLOMÉE.

SÇavez-vous le bonheur dont nous allons jouir,
Ma sœur?

CLEOPATRE.

Oui, je le sçais, le grand César arrive;
Sous les loix de Photin je ne suis plus captive.

PTOLOMÉ'E.

Vous haïssez toûjours ce fidele sujet.

CLEOPATRE.

Non, mais en liberté je ris de son projet.

PTOLOMÉ'E.

Quel projet faisoit-il dont vous pussiez vous plaindre?

CLEOPATRE.

J'en ai souffert beaucoup, & j'avois plus à craindre.
Un si grand politique est capable de tout,
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

PTOLOMÉE.

Si je suis ses conseils, j'en connois la prudence.

CLEOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLOME'E.

Pour le bien de l'Etat tout est juste en un Roi.

CLEOPATRE.

Ce genre de justice est à craindre pour moi,
Après ma part du sceptre ; à ce titre usurpée,
Il en coûte la vie & la tête à Pompée.

PTOLOME'E.

Jamais un coup d'Etat ne fut mieux entrepris,
Le voulant secourir César nous eut surpris,
Vous voyez sa vîtesse, & l'Egypte troublée
Avant qu'être en défense en seroit accablée.
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur,
Offrir en sûreté, mon Trône & votre cœur.

CLEOPATRE.

Je ferai mes présens, n'ayez soin que des vôtres,
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLOME'E.

Les vôtres sont les miens, étant de même sang.

CLEOPATRE.

Vous pouvez dire encore étant de même rang,
Etant Rois l'un & l'autre; & toutefois je pense
Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLOME'E.

Oui, ma sœur; car l'Etat dont mon cœur est content,
Sur quelques bords du Nil à grand peine s'étend;
Mais César à vos loix soumettant son courage,
Vous va faire regner sur le Gange & le Tage.

CLEOPATRE.

J'ai de l'ambition, mais je la ſçais régler,
Elle peut m'éblouir & non pas m'aveugler.
Ne parlons point ici du Tage ni du Gange,
Je connois ma portée & ne prens point le change.

PTOLOME'E.

L'occaſion vous rit & vous en uſerez.

CLEOPATRE.

Si je n'en uſe bien, vous m'en accuſerez.

PTOLOME'E.

J'en eſpére beaucoup, vu l'amour qui l'engage.

CLEOPATRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage.
Mais quelque occaſion qui me rie aujourd'hui,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui,
Je ne garde pour vous ni haine ni colere,
Et je ſuis bonne ſœur, ſi vous n'êtes bon frere.

PTOLOME'E.

Vous montrez cependant un peu bien du mé-
pris.

CLEOPATRE.

Le temps de chaque choſe ordonne & fait le prix.

PTOLOME'E.

Votre façon d'agir le fait aſſez connoître.

CLEOPATRE.

Le grand Céſar arrive, & vous avez un maître.

PTOLOMÉE.

Il l'eſt de tout le monde, & je l'ai fait le mien.

CLEOPATRE.

Allez lui rendre hommage, & j'attendrai le ſien;
Allez, ce n'eſt pas trop pour lui que de vous-
même,

Je garderai pour vous l'honneur du diadême.
Photin vous vient aider à le bien recevoir,
Consultez avec lui quel est votre devoir.

SCENE IV.

PTOLOME'E, PHOTIN.

PTOLOME'E.

J'Ai suivi tes conseils, mais plus je l'ai flattée,
Et plus dans l'insolence elle s'est emportée,
Si bien qu'enfin outré de tant d'indignités,
Je m'allois emporter dans les extrêmités;
Mon bras dont ses mépris forçoient la retenue,
N'eut plus consideré César ni sa venue,
Et l'eut mise en état, malgré tout son appui,
De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.
L'arrogante! A l'ouir, elle est déja ma Reine;
Et si César en croit son orgueil & sa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle est son cher objet,
De son frere & son Roi je deviens son sujet.
Non, non, prévenons-la, c'est foiblesse d'attendre
Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre,
Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner,
Otons-lui les moyens de plaire & de régner;
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades,
Mon sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

PHOTIN.

Seigneur, ne donnez point de prétexte à César

Pour attacher l'Egypte aux pompes de son char.
Ce cœur ambitieux qui par toute la terre
Ne cherche qu'à porter l'esclavage & la guerre,
Enflé de sa victoire & des ressentimens
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amans,
Quoique vous ne rendiez que justice à vous-même,
Prendroit l'occasion de venger ce qu'il aime,
Et pour s'assujettir & vos Etats & vous,
Imputeroit à crime un si juste courroux.

PTOLOME'E.

Si Cléopatre vit, s'il la voit, elle est Reine.

PHOTIN.

Si Cléopatre meurt, votre perte est certaine.

PTOLOME'E.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me sauver.

PHOTIN.

Pour la perdre avec joie il faut vous conserver.

PTOLOME'E.

Quoi, pour voir sur sa tête éclater ma couronne?
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
Passe, passe plutôt en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur.
Quelques feux que d'abord il lui fasse paroître,
Il partira bien-tôt, & vous serez le maître.
L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur
Qui ne céde aisément aux soins de leur grandeur,
Il voit encor l'Afrique & l'Espagne occupées
Par Juba, Scipion, & les jeunes Pompées;
Et le monde à ses loix n'est point assujetti,
Tant qu'il verra durer ces restes du parti.
Au sortir de Pharsale un si grand Capitaine

Sçauroit mal son métier, s'il laissoit prendre haleine,
Et s'il donnoit loisir à des cœurs si hardis
De relever du coup dont ils sont étourdis.
S'il les vainc, s'il parvient où son desir aspire,
Il faut qu'il aille à Rome établir son Empire,
Jouir de sa fortune & de son attentat,
Et changer à son gré la forme de l'Etat :
Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.
Seigneur, voyez César, forcez-vous à lui plaire,
En lui déférant tout, veuillez vous souvenir
Que les événemens régleront l'avenir.
Remettez en ses mains, trône, sceptre, couronne,
Et sans en murmurer souffrez qu'il en ordonne ;
Il en croira sans doute ordonner justement
En suivant du feu Roi l'ordre & le testament ;
L'importance d'ailleurs de ce dernier service,
Ne permet pas d'en craindre une entiere injustice :
Quoi qu'il en fasse enfin, feignez d'y consentir,
Louez son jugement, & laissez-le partir.
Après, quand nous verrons le temps propre aux vengeances,
Nous aurons & la force & les intelligences :
Jusques-là réprimez ces transports violens
Qu'excitent d'une sœur les mépris insolens :
Les bravades enfin sont des discours frivoles,
Et qui songe aux effets néglige les paroles.

PTOLOMÉE.

Ah ! tu me rends la vie & le sceptre à la fois ;
Un sage Conseiller est le bonheur des Rois.
Cher appui de mon trône, allons sans plus attendre
Offrir tout à César afin de tout reprendre,
Avec toute ma flotte allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs séduire son pouvoir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHARMION, ACHORE'E.

CHARMION.

Oui, tandis que le Roi va lui-même en personne
Jufqu'aux pieds de Céfar profterner fa couronne,
Cléopatre s'enferme en fon appartement,
Et fans s'en émouvoir attend fon compliment.
Comment nommerez-vous une humeur fi hautaine?

ACHORE'E.

Un orgueil noble & jufte, & digne d'une Reine,
Qui foutient avec cœur & magnanimité
L'honneur de fa naiffance & de fa dignité.
Lui pourrai-je parler?

CHARMION.

Non, mais elle m'envoie
Sçavoir à cet abord ce qu'on a vu de joie,
Ce qu'à ce beau préfent Céfar a témoigné,
S'il a paru content, où s'il l'a dédaigné,
S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire;
Ce qu'à nos affaffins enfin il a pu dire.

ACHORE'E.

La tête de Pompée a produit des effets
Dont ils n'ont pas fujet d'être fort fatisfaits.

Je ne ſçais ſi Céſar prendroit plaiſir à feindre,
Mais pour eux juſqu'ici je trouve lieu de craindre,
S'ils aimoient Ptolomée, ils l'ont fort mal ſervi.
Vous l'avez vu partir, & moi je l'ai ſuivi.
Ses vaiſſeaux en bon ordre ont éloigné la ville,
Et pour joindre Céſar n'ont avancé qu'un mille.
Il vint à pleine voile, & ſi dans les hazards
Il éprouva toûjours pleine faveur de Mars,
Sa flotte qu'à l'envi favoriſoit Neptune,
Avoit le vent en poupe ainſi que ſa fortune.
Dès le premier abord notre Prince étonné
Ne s'eſt plus ſouvenu de ſon front couronné;
Sa frayeur a paru ſous ſa fauſſe allégreſſe,
Toutes ſes actions ont ſenti la baſſeſſe,
J'en ai rougi moi-même, & me ſuis plaint à moi
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de Roi,
Et Céſar qui liſoit ſa peur ſur ſon viſage,
Le flattoit par pitié pour lui donner courage.
Lui, d'une voix tombante offrant ce don fatal,
Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, *de rival*;
Ce que n'ont pu les Dieux dans votre Theſſalie,
Je vais mettre en vos mains Pompée & Cornélie,
En voici déjà l'un, & pour l'autre elle fuit,
Mais avec ſix vaiſſeaux un des miens la pourſuit.
A ces mots Achillas découvre cette tête,
Il ſemble qu'à parler encore elle s'apprête,
Qu'à ce nouvel affront un reſte de chaleur
En ſanglots mal formés exhale ſa douleur.
Sa bouche encore ouverte & ſa vue égarée
Rappellent ſa grande ame à peine ſéparée;
Et ſon courroux mourant fait un dernier effort
Pour reprocher aux Dieux ſa défaite & ſa mort.

César à cet aspect comme frappé du foudre,
Et comme ne sçachant que croire ou que résoudre,
Immobile, & les yeux sur l'objet attachés,
Nous tient assez long-temps ses sentimens cachés;
Et je dirai, si j'ose en faire conjecture,
Que par un mouvement commun à la nature,
Quelque maligne joie en son cœur s'élevoit,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvoit.
L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise,
Chatouilloit malgré lui son ame avec surprise;
Et de cette douceur son esprit combattu,
Avec un peu d'effort rassuroit sa vertu.
S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie.
Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,
Examine en secret sa joie & ses douleurs,
Les balance, choisit, laisse couler des pleurs;
Et forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,
Se montre généreux par un trait de foiblesse.
Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux,
Leve les mains ensemble & les regards aux Cieux,
Lâche deux ou trois mots contre cette insolence,
Puis, tout triste & pensif il s'obstine au silence,
Et même à ses Romains ne daigne répartir
Que d un regard farouche & d un profond soupir.
Enfin ayant pris terre avec trente cohortes,
Il se saisit du port, il se saisit des portes,
Met des gardes par-tout & des ordres secrets,
Fait voir sa défiance ainsi que ses regrets,
Parle d'Egypte en maître & de son adversaire,
Non plus comme ennemi, mais comme son beau-
pere.
Voilà ce que j'ai vu.

CHARMION.

Voilà ce qu'attendoit,
Ce qu'au juste Osiris la reine demandoit.
Je vais bien la ravir avec cette nouvelle,
Vous, continuez-lui ce service fidele.

ACHORE'E.

Qu'elle n'en doute point. Mais César vient, allez,
Peignez-lui bien nos gens pâles & désolés,
Et moi, soit que l'issue en soit douce ou funeste,
J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reste.

SCENE II.

CESAR, PTOLOME'E, LEPIDE, PHOTIN, ACHORE'E, Soldats Romains, Soldats Egyptiens.

PTOLOME'E.

Seigneur, montez au Trône & commandez ici.

CESAR.

Connoissez vous César de lui parler ainsi?
Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le Trône égal à l'infamie?
Certes, Rome à ce coup pourroit bien se vanter
D'avoir eu juste lieu de me persécuter,
Elle qui d'un même œil les donne & les dédaigne,
Qui ne voit rien aux Roix qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verse en nos cœurs avec l'ame & le sang,
Et la haine du nom, & le mépris du rang.

C'est

C'eſt ce que de Pompée il vous falloit apprendre,
S'il en eut aimé l'offre, il eut ſçu s'en défendre,
Et le Trône & le Roi ſe feroient ennoblis
A ſoutenir la main qui les a rétablis.
Vous euſſiez pu tomber, mais tout couvert de gloire,
Votre chûte eut valu la plus haute victoire;
Et ſi votre deſtin n'eut pu vous en ſauver,
Céſar eut pris plaiſir à vous en relever.
Vous n'avez pu former une ſi noble envie;
Mais quel droit aviez-vous ſur cette illuſtre vie?
Que vous devoit ſon ſang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez reſpect au moindre des Romains?
Ai-je vaincu pour vous dans les camps de Pharſale?
Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je acquis ſur eux en ce dernier effort,
La puiſſance abſolue & de vie & de mort?
Moi qui n'ai jamais pu la ſouffrir à Pompée,
La ſouffrirai-je en vous ſur lui-même uſurpée?
Et que de mon bonheur vous ayez abuſé
Juſqu'à plus attenter que je n'aurois oſé?
De quel nom après tout penſez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du Souverain de Rome?
Et qui ſur un ſeul chef lui fait bien plus d'affront,
Que ſur tant de milliers ne fit le Roi de Pont?
Penſez-vous que j'ignore, ou que je diſſimule
Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de ſcrupule,
Et que s'il m'eut vaincu, votre eſprit complaiſant
Lui faiſoit de ma tête un ſemblable préſent?
Graces à ma victoire on me rend des hommages

Où ma fuite eut reçu toutes ſortes d'outrages;
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur,
Si Céſar en jouit, ce n'eſt que par bonheur.
Amitié dangereuſe & redoutable zele,
Que régle la fortune & qui tourne avec elle!
Mais parlez, c'eſt trop être interdit & confus.

PTOLOMÉE.

Je le ſuis, il eſt vrai, ſi jamais je le fus;
Et vous même avouerez que j'ai ſujet de l'être.
Etant né Souverain, je vois ici mon maître,
Ici, dis je, où ma Cour tremble en me regardant,
Où je n'ai point encore agi qu'en commandant,
Je vois une autre Cour ſous une autre puiſſance,
Et ne puis plus agir qu'avec obéiſſance.
De votre ſeul aſpect je me ſuis vu ſurpris,
Jugez ſi vos diſcours raſſurent mes eſprits,
Jugez par quels moyens je puis ſortir d'un trouble
Que forme le reſpect, que la crainte redouble,
Et ce que vous peut dire un Prince épouvanté
De voir tant de colere & tant de Majeſté.
Dans ces étonnemens dont mon ame eſt frappée
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me ſouvient pourtant que s'il fut notre appui,
Nous vous dûmes dès-lors autant & plus qu'à lui.
Votre faveur pour nous éclata la premiere,
Tout ce qu'il fit après fut à votre priere:
Il émut le Senat pour des Rois outragés,
Que ſans cette priere il auroit négligés.
Mais de ce grand Sénat les ſaintes ordonnances
Euſſent peu fait pour nous, Seigneur, ſans vos finances;

Par-là de nos mutins le feu Roi vint à bout,
Et pour en bien parler, nous vous devons le tout.
Nous avons honoré votre ami, votre gendre,
Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre;
Mais voyant son pouvoir de vos succès jaloux,
Passer en tyrannie & s'armer contre vous...

CESAR.

Tout beau, que votre haine en son sang assouvie
N'aille point à sa gloire, il suffit de sa vie.
N'avancez rien ici que Rome ose nier,
Et justifiez-vous sans le calomnier.

PTOLOME'E.

Je laisse donc aux Dieux à juger ses pensées,
Et dirai seulement qu'en vos guerres passées
Où vous futes forcé par tant d'indignités,
Tout nos vœux ont été pour vos prospérités:
Que comme il vous traitoit en mortel adversaire,
J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire,
Et que sa haine injuste augmentant tous les jours,
Jusques dans les enfers chercheroit du secours;
Ou qu'enfin, s'il tomboit dessous votre puissance,
Il nous falloit pour vous craindre votre clémence,
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
Usant mal de vos droits vous rendit malheureux.
J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême
Nous vous devions, Seigneur, servir malgré vous-même;
Et sans attendre d'ordre en cette occasion,
Mon zele ardent l'a prise à ma confusion.
Vous m'en désavouez, vous l'imputez à crime;
Mais pour servir César rien n'est illégitime,
J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver,

Vous pouvez en jouir & le désapprouver ;
Et plus j'ai fait pour vous, plus l'action est noire,
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire,
Et que ce sacrifice offert par mon devoir,
Vous assure le vôtre avec votre pouvoir.

CESAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruses,
De mauvaises couleurs & de froides excuses.
Votre zele étoit faux, si seul il redoutoit
Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitoit,
Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles
Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,
Où l'honneur seul m'engage, & que pour terminer,
Je ne veux que celui de vaincre & pardonner ;
Où mes plus dangereux & plus grands adversaires,
Si-tôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes freres ;
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre & m'embrasser.
O combien d'allégresse une si triste guerre
Auroit-elle laissé dessus toute la terre,
Si Rome avoit pu voir marcher en même char,
Vainqueurs de leur discorde & Pompée & César!
Voilà ces grands malheurs que craignoit votre zele,
O crainte ridicule autant que criminelle!
Vous craigniez ma clémence? Ah! n'ayez plus ce soin.
Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.
Si je n'avois égard qu'aux loix de la justice,
Je m'appaiserois Rome avec votre supplice,
Sans que ni vos respects, ni votre repentir,

Ni votre dignité vous puſſent garantir;
Votre trône lui-même en ſeroit le Théâtre:
Mais voulant épargner le ſang de Cléopatre,
J'impute à vos flatteurs toute la trahiſon,
Et je veux voir comment vous en ferez raiſon;
Suivant les ſentimens dont vous ſerez capable,
Je ſçaurai vous tenir innocent où coupable.
Cependant à Pompée élevez des autels,
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels.
Par un prompt ſacrifice expiez tous vos crimes,
Et ſur tout penſez bien au choix de vos victimes.
Allez y donner ordre, & me laiſſez ici
Entretenir les miens ſur quelqu'autre ſouci.

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, LEPIDE.

CESAR.

Antoine, avez-vous vu cette Reine adorable?

ANTOINE.

Oui, Seigneur, je l'ai vue, elle eſt incomparable;
Le Ciel n'a point encor par de ſi doux accords,
Uni tant de vertus aux graces d'un beau corps;
Une Majeſté douce épand ſur ſon viſage
De quoi s'aſſujettir le plus noble courage,
Ses yeux ſçavent ravir, ſon diſcours ſçait charmer,
Et ſi j'étois Céſar je la voudrois aimer.

CESAR.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme?

ANTOINE.

Comme n'osant la croire & la croyant dans l'ame,
Par un refus modeſte & fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, & la croit mériter.

CESAR.

En pourrai-je être aimé?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime;
Elle qui de vous ſeul attend ſon diadême,
Qui n'eſpére qu'en vous! douter de ſes ardeurs,
Vous qui pouvez la mettre au faîte des grandeurs!
Que votre amour ſans crainte à ſon amour prétende,
Au vainqueur de Pompée il faut que tout ſe rende,
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des Rois,
Et ſur-tout elle craint l'amour de Calphurnie,
Mais l'une & l'autre crainte à votre aſpect bannie,
Vous ferez ſuccéder un eſpoir aſſez doux,
Lorſque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CESAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
Lui montrer de mon cœur les ſenſibles atteintes;
Allons, ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir,
Sçachez que Cornélie eſt en votre pouvoir,
Septime vous l'amene, orgueilleux de ſon crime,
Et penſe auprès de vous ſe mettre en haute eſtime.
Dès qu'ils ont abordé, vos chefs par vous inſtruits,

Sans leur rien témoigner les ont ici conduits.

CESAR.

Qu'elle entre. Ah, l'importune & fâcheuse nouvelle!
Qu'á mon impatience elle semble cruelle!
O Ciel! & ne pourrai-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reste du jour?

SCENE IV.

CESAR, ANTOINE, LEPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

SEigneur...

CESAR.

Allez, Septime, allez vers votre maître,
César ne peut souffrir la présence d'un traître,
D'un Romain lâche assez pour servir sous un Roi,
Après avoir servi sous Pompée & sous moi.

SCENE V.

CORNELIE, CESAR, ANTOINE, LEPIDE.

CORNELIE.

CEsar, car le destin que dans tes fers je brave,
Me fait ta prisonniere, & non pas ton esclave,
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur

Jusqu'à te rendre hommage & te nommer Seigneur.
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse, & veuve de Pompée,
Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encor au-dessus;
Et de tous les assauts que sa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vu mourir Pompée & ne l'ai pas suivi,
Et bien que le moyen m'en ait été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes;
M'ait ôté le secours & du fer & des ondes,
Je dois rougir pourtant après un tel malheur
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.
Ma mort étoit ma gloire, & le destin m'en prive
Pour croître mes malheurs & me voir ta captive.
Je dois bien toutefois rendre graces aux Dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que César y commande, & non pas Ptolomée.
Hélas! & sous quel astre, ô Ciel! m'as-tu formée;
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un Prince
Qui doit à mon époux son trône & sa province!
César, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit;
Je l'ai porté pour dot chez Pompée & chez Crasse,
Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrace,
Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti
A chassé tous les Dieux du plus juste parti.
Heureuse en mes malheurs, si ce triste hyménée
Pour le bonheur de Rome à César m'eut donnée,

Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison,
D'un astre envenimé l'invincible poison.
Car enfin n'attens pas que j'abaisse ma haine,
Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine;
Et quoique ta captive, un cœur comme le mien
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

CESAR.

O d'un illustre époux noble & digne moitié
Dont le courage étonne & le sort fait pitié!
Certes vos sentimens font assez reconnoître
Qui vous donna la main, & qui vous donna l'être;
Et l'on juge aisément au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, & de qui vous sortez.
L'ame du jeune Crasse & celle de Pompée,
L'une & l'autre vertu par le malheur trompée;
Le sang des Scipions protecteurs de nos Dieux,
Parlent par votre bouche & brillent dans vos yeux:
Et Rome dans ses murs ne voit point de famille
Qui soit plus honorée ou de femme ou de fille.
Plut au grand Jupiter, plut à ces mêmes Dieux;
Qu'Annibal eut bravé jadis sans vos ayeux,
Que ce Héros si cher dont le Ciel vous sépare,
N'eut pas si mal connu la Cour d'un Roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi
Que la vieille amitié qu'il eut trouvée en moi,
Qu'il eut voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
Eut vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes;
Et qu'enfin m'attendant, sans plus se défier,

Il m'eut donné moyen de me justifier.
Alors foulant aux pieds la discorde & l'envie,
Je l'eusse conjuré de se donner la vie,
D'oublier ma victoire, & d'aimer un rival
Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal.
J'eusse alors regagné son ame satisfaite,
Jusqu'à lui faire aux Dieux pardonner sa défaite;
Il eut fait à son tour, en me rendant son cœur,
Que Rome eut pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puisque par sa perte à jamais sans seconde,
Le sort a dérobé cette allégresse au monde;
César s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudroit rendre à cet illustre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entiere,
Seulement pour deux jours soyez ma prisonniere,
Afin d'être témoin comme après nos débats
Je chéris sa mémoire & venge son trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie,
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.
Je vous laisse à vous-même, & vous quitte un moment
Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement;
Et qu'on l'honore ici, mais en Dame Romaine,
C'est-à-dire, un peu plus qu'on honore la Reine.
Commandez, & chacun aura soin d'obéir.

CORNELIE.

O Ciel! que de vertus vous me faites haïr!

***
**
*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Quoi ! de la même main & de la même épée
Dont il vient immoler le malheureux Pompée,
Séptime par César indignement chassé,
Dans un tel désespoir à nos yeux a passé ?

ACHILLAS.

Oui, Seigneur, & sa mort a de quoi vous apprendre
La honte qu'il prévient & qu'il vous faut attendre.
Jugez quel est César à ce courroux si lent.
Un moment pousse & rompt un transport violent,
Mais l'indignation qu'on prend avec étude,
Augmente avec le temps & porte un coup plus rude.
Ainsi n'espérez pas de le voir modéré,
Par adresse il se fâche après s'être assuré,
Sa Puissance établie, il a soin de sa gloire,
Il poursuivoit Pompée & chérit sa mémoire,
Et veut tirer à soi par un courroux accort,
L'honneur de sa vengeance & le fruit de sa mort.

PTOLOMÉE.

Ah! si je t'avois cru, je n'aurois pas de maître ;
Je serois dans le Trône où le Ciel m'a fait naître ;
Mais c'est une imprudence assez commune aux Rois,
D'écouter trop d'avis & se tromper au choix.
Le destin les aveugle au bord du précipice,
Ou si quelque lumiere en leur ame se glisse,
Cette fausse clarté dont il les éblouit,
Les plonge dans un gouffre & puis s'évanouit.

PHOTIN.

J'ai mal connu César ; mais puisqu'en son estime
Un si rare service est un énorme crime,
Il porte dans son flanc de quoi nous en laver,
C'est-là qu'est notre grace, il nous l'y faut trouver.
Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure ;
D'attendre son départ pour venger cette injure,
Je sçais mieux conformer les remedes au mal.
Justifions sur lui la mort de son rival,
Et notre main alors également trompée
Et du sang de César & du sang de Pompée,
Rome, sans leur donner des titres différens,
Se croira par vous seul libre de deux tyrans.

PTOLOMÉE.

Oui, par-là seulement ma perte est évitable,
C'est trop craindre un tyran que j'ai fait redoutable,
Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains,
Deux fois en même jour disposons des Romains,
Faisons leur liberté comme leur esclavage.
César, que tes exploits n'enflent plus ton courage,
Considére les miens, tes yeux en sont témoins,

Pompée étoit mortel, & tu ne l'es pas moins,
Il pouvoit plus que toi, tu lui portois envie,
Tu n'as non plus que lui qu'une ame & qu'une vie;
Et son sort que tu plains te doit faire penser
Que ton cœur est sensible & qu'on peut le percer.
Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta justice,
C'est à moi d'appaiser Rome par ton supplice,
C'est à moi de punir ta cruelle douceur
Qui n'épargne en un Roi que le sang de sa sœur,
Je n'abandonne plus ma vie & ma puissance
Au hazard de sa haine ou de ton inconstance;
Ne crois pas que jamais tu puisses à ce prix
Récompenser sa flamme ou punir ses mépris.
J'emploierai contre toi de plus nobles maximes;
Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes,
De bien penser au choix, j'obéis, & je vois
Que je n'en puis choisir de plus digne que toi,
Ni dont le sang offert, la fumée, & la cendre,
Puissent mieux satisfaire aux manes de ton gendre.
Mais ce n'est pas assez, amis, de s'irriter,
Il faut voir quels moyens on a d'exécuter,
Toute cette chaleur est peut-être inutile,
Les soldats du tyran sont maîtres de la ville,
Que pouvons-nous contr'eux? & pour le prévenir,
Quel temps devons-nous prendre, & quel ordre tenir?

ACHILLAS.

Nous pouvons tout, Seigneur, en l'état où nous sommes.
A deux mille d'ici vous avez six mille hommes
Que depuis quelques jours craignant des remuemens,

Je faisois tenir prêts à tous événemens.
Quelques soins qu'ait César, sa prudence est déçue.
Cette ville a sous terre une secrete issue,
Par où fort aisément on les peut cette nuit,
Jusques dans le Palais introduire sans bruit:
Car contre sa fortune aller à force ouverte,
Ce seroit trop courir vous-même à votre perte;
Il nous le faut surprendre au milieu du festin,
Enivré des douceurs de l'amour & du vin.
Tout le peuple est pour nous; tantôt à son entrée
J'ai remarqué l'horreur que ce peuple a montrée;
Lors qu'avec tant de faste il a vu ses faisceaux
Marcher arrogamment & braver nos drapeaux.
Au spectacle insolent de ce pompeux outrage,
Ses farouches regards étinceloient de rage,
Je voyois sa fureur à peine se dompter;
Et pour peu qu'on le pousse, il est prêt d'éclater.
Mais sur-tout les Romains que commandoit Septime,
Pressés de leur terreur que sa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux
Le mépris qu'en leur chef ce superbe a fait d'eux.

PTOLOMÉE.

Mais qui pourra de nous approcher sa personne,
Si durant le festin sa garde l'environne?

PHOTIN.

Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains
Ont déjà reconnu des freres, des germains
Dont l'âpre déplaisir leur a laissé paroître
Une soif d'immoler leur tyran à leur maître.
Ils ont donné parole, & peuvent mieux que nous,
Dans les flancs de César porter les premiers coups.

Son faux art de clémence ou plutôt sa folie
Qui pense gagner Rome en flattant Cornélie,
Leur donnera sans doute un assez libre accès,
Pour de ce grand dessein assurer le succès.
Mais voici Cléopatre, agissez avec feinte,
Seigneur, & ne montrez que foiblesse & que crainte,
Nous allons vous quitter, comme objets odieux
Dont l'aspect importun offenseroit ses yeux.

PTOLOME'E.

Allez, je vous rejoins.

SCENE II.

PTOLOME'E, CLEOPATRE, ACHORE'E, CHARMION.

CLEOPATRE.

J'Ai vu César, mon frere,
Et de tout mon pouvoir combattu sa colere.

PTOLOME'E.

Vous êtes généreuse, & j'avois attendu
Cet office de sœur que vous m'avez rendu.
Mais cet illustre amant vous a bientôt quittée.

CLEOPATRE.

Sur quelque brouillerie en la ville excitée,
Il a voulu lui-même appaiser les débats
Qu'avec nos citoyens ont eu quelques soldats;
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous ni votre Empire,

Et que le grand César blâme votre action
Avec moins de courroux que de compassion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques
Qui n'inspirent aux Rois que des mœurs tyranniques;
Ainsi que la naissance ils ont les esprits bas,
Envain on les éleve à régir des Etats,
Un cœur né pour servir sçait mal comme on commande,
Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande,
Et sa main que le crime envain fait redouter,
Laisse choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMÉE.

Vous dites vrai, ma sœur, & ces effets sinistres
Me font bien voir ma faute au choix de mes Ministres,
Si j'avois écouté de plus nobles conseils,
Je vivrois dans la gloire où vivent mes pareils,
Je mériterois mieux cette amitié si pure
Que pour un frere ingrat vous donne la nature,
César embrasseroit Pompée en ce Palais,
Notre Egypte à la terre auroit rendu la paix,
Et verroit son Monarque encore à juste titre
Ami de tous les deux & peut-être l'arbitre.
Mais puisque le passé ne peut se révoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.

Je vous ai maltraitée, & vous êtes si bonne
Que vous me conservez la vie & la couronne,
Vainquez vous tout-à-fait, & par un digne effort
Arrachez Achillas & Photin à la mort.
Elle leur est bien dû, ils vous ont offensée;

Mais

Mais ma gloire en leur perte eſt trop intéreſſée.
Si Céſar les punit des crimes de leur Roi,
Toute l'ignominie en rejaillit ſur moi,
Il me punit en eux, leur ſupplice eſt ma peine.
Forcez en ma faveur une trop juſte haine;
De quoi peut ſatisfaire un cœur ſi généreux
Le ſang abject & vil de ces deux malheureux?
Que je vous doive tout, Céſar cherche à vous plaire,
Et vous pouvez d'un mot déſarmer ſa colere.

CLEOPATRE.

Si j'avois en mes mains leur vie & leur trépas,
Je les mépriſe aſſez pour ne me venger pas;
Mais ſur le grand Céſar je puis fort peu de choſe,
Quand le ſang de Pompée à mes deſirs s'oppoſe.
Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir,
J'en ai déja parlé, mais il a ſçu gauchir:
Et tournant le diſcours ſur une autre matiere,
Il n'a ni refuſé ni ſouffert ma priere.
Je veux bien toutefois encor m'y haſarder,
Mes efforts redoublés pourront mieux ſuccéder.
Et j'oſe croire...

PTOLOME'E.

Il vient, ſouffrez que je l'évite,
Je crains que ma préſence à vos yeux ne l'irrite,
Que ſon courroux ému ne s'aigriſſe à me voir;
Et vous agirez ſeule avec plus de pouvoir.



SCENE III.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, ACHORE'E, Romains.

CESAR.

Reine, tout eſt paiſible, & la ville calmée,
Qu'un trouble aſſez léger avoit trop alarmée,
N'a plus à redouter le divorce inteſtin
Du ſoldat inſolent & du peuple mutin.
Mais, ô Dieux! ce moment que je vous ai quittée,
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée;
Et ces ſoins importuns qui m'arrachoient de vous,
Contre ma grandeur même allumoient mon courroux.
Je lui voulois du mal de m'être ſi contraire,
De rendre ma préſence ailleurs ſi néceſſaire;
Mais je lui pardonnois au ſimple ſouvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
C'eſt elle dont je tiens cette haute eſpérance
Qui flatte mes deſirs d'une illuſtre apparence,
Et fait croire à Céſar qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'eſt pas tout-à-fait indigne de vos feux,
Et qu'il peut en prétendre une juſte conquête,
N'ayant plus que les Dieux au-deſſus de ſa tête.
Oui, Reine, ſi quelqu'un dans ce vaſte univers
Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fers;
S'il étoit quelque trône où vous puſſiez paroître
Plus dignement aſſiſe en captivant ſon maître,

J'irois, j'irois à lui, moins pour le lui ravir
Que pour lui disputer le droit de vous servir,
Et je n'aspirerois au bonheur de vous plaire
Qu'après avoir mis bas un si grand adversaire.
C'étoit pour acquérir un droit si précieux
Que combattoit par-tout mon bras ambitieux;
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée,
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, Princesse, & le Dieu des combats
M'y favorisoit moins que vos divins appas,
Ils conduisoient ma main, ils enfloient mon courage,
Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage,
C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignoient m'inspirer;
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer,
Pour faire que votre ame avec gloire y réponde,
M'ont rendu le premier & de Rome & du Monde.
C'est ce glorieux titre à présent effectif,
Que je viens ennoblir par celui de captif.
Heureux, si mon esprit gagne tant sur le vôtre
Qu'il en estime l'un & me permette l'autre!

CLEOPATRE.

Je sçais ce que je dois au souverain bonheur
Dont me comble & m'accable un tel excès d'honneur,
Je ne vous tiendrai plus mes passions secretes,
Je sçais ce que je suis, je sçais ce que vous êtes;
Vous daignates m'aimer dès mes plus jeunes ans,
Le sceptre que je porte est un de vos présens,
Vous m'avez par deux fois rendu le diadême,
J'avoue après cela, Seigneur, que je vous aime,
Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits

Ni de tant de vertus ni de tant de bienfaits.
Mais, hélas! ce haut rang, cette illuſtre naiſſance,
Cet état de nouveau rangé ſous ma puiſſance,
Ce ſceptre par vos mains dans les miennes remis,
A mes vœux innocens ſont autant d'ennemis.
Ils allument contr'eux une implacable haine,
Ils me font mépriſable alors qu'ils me font Reine,
Et ſi Rome eſt encor telle qu'auparavant,
Le trône où je me ſied m'abaiſſe en m'élevant;
Et ces marques d'honneur, comme titres infames,
Me rendent à jamais indigne de vos flammes.
J'oſe encor toutefois, voyant votre pouvoir,
Permettre à mes deſirs un généreux eſpoir.
Après tant de combats, je ſçais qu'un ſi grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuſte horreur qu'elle eut toûjours des Rois,
Peut céder par votre ordre à de plus juſtes loix.
Je ſçais que vous pouvez forcer d'autres obſtacles,
Vous me l'avez promis, & j'attends ces miracles;
Votre bras dans Pharſale a fait de plus grands coups,
Et je ne les demande à d'autres Dieux qu'à vous.

CESAR.

Tout miracle eſt facile où mon amour s'applique,
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes drapeaux au reſte épouvanté
Du parti malheureux qui m'a perſécuté.
Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuiſſance enfin prendra ſoin de me plaire;
Et vos yeux la verront par un ſuperbe accueil,

Immoler à vos pieds sa haine & son orgueil.
Encore une défaite; & dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie,
Et qu'un juste respect conduisant ses regards,
A votre chaste amour demande des Césars.
C'est l'unique bonheur où mes desirs prétendent.
C'est le fruit que j'attends des lauriers qui m'attendent;
Heureux, si mon destin encore un peu plus doux,
Me les faisoit cueillir sans m'éloigner de vous.
Mais las! contre mon feu, mon feu me sollicite,
Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte;
En quelques lieux qu'on fuye, il me faut y courir
Pour achever de vaincre & de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à ces douces amorces
Je prenne un nouveau cœur & de nouvelles forces,
Pour faire dire encore aux peuples pleins d'effroi,
Que venir, voir & vaincre est même chose en moi.

CLEOPATRE.

C'est trop, c'est trop, Seigneur, souffrez que j'en abuse,
Votre amour fait ma faute, il fera mon excuse.
Vous me rendez le sceptre, & peut-être le jour:
Mais si j'ose abuser de cet excès d'amour,
Je vous conjure encor par ces plus puissans charmes,
Par ce juste bonheur qui suit toûjours vos armes,
Par tout ce que j'espére & que vous attendez,
De n'ensanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grace, Seigneur, ou souffrez que j'en fasse,
Et montre à tous par-là que j'ai repris ma place:
Achillas & Photin sont gens à dédaigner,

Ils sont assez punis en me voyant regner,
Et leur crime...

CESAR.

Ah! prenez d'autres marques de Reine,
Dessus mes volontés vous êtes souveraine;
Mais si mes sentimens peuvent être écoutés,
Choisissez des sujets dignes de vos bontés,
Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir légitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'est beaucoup que pour vous j'ose épargner le Roi,
Et si mes feux n'étoient...

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ACHORE'E, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, Romains.

CORNELIE.

César, prends garde à toi.
Ta mort est résolue, on la jure, on l'apprête,
A celle de Pompée on veut joindre ta tête;
Prends-y garde, César, ou ton sang répandu,
Bientôt parmi le sien se verra confondu.
Mes esclaves en sont, apprends de leurs indices
L'auteur de l'attentat, & l'ordre, & les complices;
Je te les abandonne.

CESAR.

O cœur vraiment Romain,

Et digne du héros qui vous donna la main!
Ses manes qui du Ciel ont vu de quel courage
Je préparois la mienne à venger son outrage,
Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'hui
Par la moitié qu'en terre il nous laisse de lui.
Il vit, il vit encore en l'objet de sa flamme,
Il parle par sa bouche, il agit dans son ame,
Il la pousse & l'oppose à cette indignité,
Pour me vaincre par elle en générosité.

CORNELIE.

Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnoissance;
Ne le présume plus, le sang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,
Afin de l'employer toute entiere à ta perte;
Et je te chercherai par-tout des ennemis,
Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.
Mais avec cette soif que j'ai de ta ruine,
Je me jette au-devant du coup qui t'assassine,
Et forme des desirs avec trop de raison
Pour en aimer l'effet par une trahison.
Qui la sçait & la souffre a part à l'infamie,
Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie;
Mon époux à des fils, il aura des neveux.
Quand ils te combattront, c'est-là que je le veux,
Et qu'une digne main par moi-même animée,
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,
T'immole noblement & par un digne effort
Aux manes du héros dont tu venges la mort.
Tous mes soins, tous mes vœux hâtent cette vengeance,

Ta perte la recule, & ton ſalut l'avance;
Quelque eſpoir qui d'ailleurs me l'oſe ou puiſſe offrir,
Ma juſte impatience auroit trop à ſouffrir.
La vengeance éloignée eſt à demi perdue,
Et quand il faut l'attendre, elle eſt trop cher vendue.
Je n'irai point chercher ſur les bords Afriquains
Le foudre ſouhaité que je vois en tes mains,
La tête qu'il menace en doit être frappée.
J'ai pu donner la tienne au-lieu d'elle à Pompée,
Ma haine avoit le choix, mais cette haine enfin
Sépare ſon vainqueur d'avec ſon aſſaſſin,
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire
Qu'après le chatiment d'une action ſi noire.
Rome le veut ainſi, ſon adorable front
Auroit de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ſes deux plus nobles têtes.
Son grand cœur qu'à tes loix enfin tu crois ſoumis,
En veut aux criminels plus qu'à ſes ennemis,
Et tiendroit à malheur le bien de ſe voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchiſſoit le Tybre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'aſſujettir,
Autre auſſi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberois ici ſans être ſa victime,
Au-lieu d'un châtiment ta mort feroit un crime,
Et ſans que tes pareils en conçuſſent d'effroi,
L'exemple que tu dois périroit avec toi.
Venge-la de l'Egypte à ſon appui fatale,
Et je la vengerai ſi je puis de Pharſale.
Va! ne perds point de temps, il preſſe. Adieu, tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHOREʹE, CHARMION.

CESAR.

SOn courage m'étonne autant que leur audace,
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grace.

CLEOPATRE.

Je n'ai rien à vous dire, allez, Seigneur, allez
Venger ſur ces méchans tant de droits violés.
On m'en veut plus qu'à vous, c'eſt ma mort qu'ils
reſpirent,
C'eſt contre mon pouvoir que les traitres conſpi-
rent.
Leur rage pour l'abattre attaque mon ſoutien,
Et par votre trépas cherche un paſſage au mien.
Mais parmi ces tranſports d'une juſte colere
Je ne puis oublier que leur chef eſt mon frere.
Le ſçaurez-vous, Seigneur, & pourrai-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en ſouvenir ?

CESAR.

Oui, je me ſouviendrai que ce cœur magnanime,
Au bonheur de ſon ſang veut pardonner ſon crime.
Adieu. Ne craignez rien, Achillas & Photin
Ne ſont pas gens à vaincre un ſi puiſſant deſtin.
Pour les mettre en déroute, eux & tous leurs
complices,
Je n'ai qu'à déployer l'appareil des ſupplices,

Et pour soldats choisis envoyer des bourreaux
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.
(*César rentre avec les Romains.*)

CLEOPATRE.

Ne quittez pas César, allez, cher Achorée,
Repousser avec lui ma mort qu'on a jurée,
Et quand il punira nos lâches ennemis,
Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis,
Ayez l'œil sur le Roi dans la chaleur des armes,
Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

ACHORE'E.

Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr,
Si mon zele & mes soins peuvent le secourir.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CORNELIE, *tenant une petite urne en sa main*, PHILIPPE.

CORNELIE.

MEs yeux, puis-je vous croire, & n'est-ce point un songe
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge?
Te revois-je, Philippe, & cet époux si cher
A-t-il reçu de toi les honneurs du bucher?
Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre?
O vous, à ma douleur objet terrible & tendre!

Eternel entretien de haine & de pitié,
Reſte du grand Pompée écoutez ſa moitié!
N'attendez point de moi de regrets ni de larmes,
Un grand cœur à ſes maux applique d'autres charmes.
Les foibles déplaiſirs s'amuſent à parler,
Et quiconque ſe plaint cherche à ſe conſoler.
Moi, je jure des Dieux la puiſſance ſuprême,
Et pour dire encor plus, je jure par vous-même,
Car vous pouvez bien plus ſur ce cœur affligé,
Que le reſpect des Dieux qui l'ont mal protégé:
Je jure donc par vous, ô pitoyable reſte!
Ma divinité ſeule après ce coup funeſte,
Par vous qui ſeul ici pouvez me ſoulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger!
Ptolomée a Céſar par un lâche artifice,
Rome de ton Pompée a fait un ſacrifice;
Et je n'entrerai point dans tes murs déſolés,
Que le Prêtre & le Dieu ne lui ſoient immolés,
Faites-m'en ſouvenir & ſoutenir ma haine,
O cendres, mon eſpoir auſſi-bien que ma peine!
Et pour m'aider un jour à perdre ſon vainqueur,
Verſez dans tous les cœurs ce que reſſent mon cœur.

Toi, qui l'as honoré ſur cette infame rive
D'une flamme pieuſe autant comme chétive,
Dis-moi quel bon démon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce héros ce funebre devoir?

PHILIPPE.

Tout couvert de ſon ſang, & plus mort que lui-même,
Après avoir cent fois maudit le diadême,

Madame, j'ai porté mes pas & mes sanglots
Du côté que le vent poussoit encor les flots.
Je cours long-tems envain, mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc sur un sable assez proche,
Où la vague en courroux sembloit prendre plaisir
A feindre de le rendre & puis s'en résaisir.
Je m'y jette, & l'Embrasse, & le pousse au rivage;
Et ramassant sous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dresse un bucher à la hâte & sans art,
Tel que je pus sur l'heure, & qu'il plut au hazard.
A peine brûloit-il, que le Ciel plus propice
M'envoie un compagnon en ce pieux office;
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville y détourne les yeux;
Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée,
A cette triste marque il reconnoît Pompée.
Soudain la larme à l'œil: *O toi! qui que tu sois,*
A qui le Ciel permet de si dignes emplois,
Ton sort est bien, dit-il, *autre que tu ne penses,*
Tu crains des châtimens, attends des récompenses,
César est en Egypte, & venge hautement
Celui qui pour ton zele a tant de sentiment.
Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre;
Tu peux même à sa veuve en remporter la cendre;
Son vainqueur l'a reçue avec tout le respect
Qu'un Dieu pourroit ici trouver à son aspect.
Acheve, je reviens. Il part & m'abandonne,
Et rapporte aussi-tôt ce vase qu'il me donne,
Où sa main & la mienne enfin ont renfermé
Ces restes d'un Héros par le feu consumé.

CORNELIE.

O que ſa piété mérite de louanges!

PHILIPPE.

En entrant j'ai trouvé des déſordres étranges,
J'ai vu fuir tout un peuple en foule vers le port
Où le Roi, diſoit-on, s'étoit fait le plus fort.
Les Romains pourſuivoient, & Céſar dans la place
Ruiſſelante du ſang de cette populace,
Montroit de la juſtice un exemple aſſez beau,
Faiſant paſſer Photin par les mains d'un bourreau:
Auſſi-tôt qu'il me voit il daigne me connoître,
Et prenant de ma main les cendres de mon maître,
Reſtes d'un demi-Dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis,
De vos traîtres, dit-il, *voyez punir les crimes*,
Attendant des Autels recevez ces victimes,
Bien d'autres vont les ſuivre; & toi, cours au Palais
Porter à ſa moitié les dons que je lui fais,
Porte à ſes déplaiſirs cette foible allégeance,
Et dis-lui que je cours achever ſa vengeance.
Ce grand homme à ces mots me quitte en ſoupirant,
Et baiſe avec reſpect ce vaſe qu'il me rend.

CORNELIE.

O ſoupirs! O reſpect! O qu'il eſt doux de plaindre
Le ſort d'un ennemi, quand il n'eſt plus à craindre!
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger,
Lorſqu'on s'y voit forcé par ſon propre danger,
Et quand cet intérêt qu'on prend pour ſa mémoire,
Fait notre ſûreté comme il croît notre gloire!
Céſar eſt généreux, j'en veux être d'accord;
Mais le Roi le veut perdre, & ſon rival eſt mort.

Sa vertu laiſſe lieu de douter à l'envie
De ce qu'elle feroit s'il le voyoit en vie;
Pour grand qu'en ſoit le prix, ſon péril en rabat,
Cette ombre qui la couvre en affoiblit l'éclat.
L'amour même s'y mêle, & le force à combattre;
Quand il venge Pompée, il défend Cléopatre.
Tant d'intérêts ſont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous,
Si comme par ſoi-même un grand cœur juge un autre,
Je n'aimois mieux juger ſa vertu par la nôtre,
Et croire que nous ſeuls armons ce combattant,
Parce qu'au point qu'il eſt j'en voudrois faire autant.

SCENE II.

CLEOPATRE, CORNELIE, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

JE ne viens pas ici pour troubler une plainte
Trop juſte à la douleur dont vous êtes atteinte,
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un Héros
Qu'un fidele affranchi vient d'arracher aux flots,
Pour le plaindre avec vous, & vous jurer, Madame,
Que j'aurois conſervé ce maître de votre ame,

Si le Ciel qui vous traite avec trop de rigueur,
M'en eut donné la force aussi-bien que le cœur.
Si pourtant à l'aspect de ce qu'il vous renvoie,
Vos douleurs faisoient place à quelque peu de joie,
Si la vengeance avoit de quoi vous soulager;
Je vous dirois aussi qu'on vient de vous venger,
Que le traître Photin ... Vous le sçavez peut-être?

CORNELIE.

Oui, Princesse, je sçais qu'on a puni ce traître.

CLEOPATRE.

Un si prompt châtiment vous doit être bien doux.

CORNELIE.

S'il a quelque douceur, elle n'est que pour vous.

CLEOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le succès qu'ils espérent.

CORNELIE.

Comme nos intérêts, nos sentimens différent.
Si César à sa mort joint celle d'Achillas,
Vous êtes satisfaite, & je ne la suis pas.
Aux manes de Pompée il faut une autre offrande,
La victime est trop basse, & l'injure est trop grande,
Et ce n'est pas un sang que pour la réparer
Son ombre & ma douleur daignent considérer.
L'ardeur de le venger dans mon ame allumée,
En attendant César demande Ptolomée:
Tout indigne qu'il est de vivre & de regner,
Je sçais bien que César se force à l'épargner;
Mais quoi que son amour ait osé vous promettre,
Le Ciel plus juste enfin n'osera le permettre;
Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux,

Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.
Mon ame à ce bonheur, ſi le Ciel me l'envoie,
Oubliera mes douleurs pour s'ouvrir à la joie;
Mais ſi ce grand ſouhait demande trop pour moi,
Si vous n'en perdez qu'un, ô Ciel! perdez le Roi.

CLEOPATRE.

Le Ciel ſur nos ſouhaits ne régle point les choſes.

CORNELIE.

Le Ciel régle ſouvent les effets ſur les cauſes,
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLEOPATRE.

Comme de la juſtice il a de la bonté.

CORNELIE.

Oui, mais il faut juger, à voir comme il commence,
Que ſa juſtice agit & non pas ſa clémence.

CLEOPATRE.

Souvent de la juſtice il paſſe à la douceur.

CORNELIE.

Reine, je parle en veuve, & vous parlez en ſœur,
Chacun a ſon objet d'aigreur ou de tendreſſe,
Qui dans le ſort du Roi juſtement l'intéreſſe.
Apprenons par le ſang qu'on aura répandu,
A quels ſouhaits le Ciel a le mieux répondu;
Voici votre Achorée.



SCENE

SCENE III.

CORNELIE, CLEOPATRE, ACHORE'E, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

Hélas! sur son visage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais présage.
Ne nous déguisez rien, parlez sans me flatter,
Qu'ai-je à craindre, Achorée, ou qu'ai-je à regretter?

ACHORE'E.

Aussi-tôt que César eut sçu la perfidie...

CLEOPATRE.

Ce ne sont pas ces soins que je veux qu'on me die;
Je sçais qu'il fit trancher & clore ce conduit
Par où ce grand secours devoit être introduit,
Qu'il manda tous les siens pour s'assurer la place
Où Photin a reçu le prix de son audace,
Que d'un si prompt supplice Achillas étonné
S'est aisément saisi du port abandonné,
Que le Roi l'a suivi, qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ses vaisseaux restoit de gens de guerre,
Que César l'a rejoint; & je ne doute pas
Qu'il n'ait sçu vaincre encore & punir Achillas.

ACHORE'E.

Oui, Madame, on a vu son bonheur ordinaire...

CLEOPATRE.

Dites-moi seulement s'il a sauvé mon frere,

S'il ma tenu promesse.

ACHORE'E.

Oui, de tout son pouvoir.

CLEOPATRE.

C'est-là l'unique point que je voulois sçavoir.
Madame, vous voyez, les Dieux m'ont écoutée.

CORNELIE.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLEOPATRE.

Vous la vouliez sur l'heure, ils l'en ont garanti.

ACHORE'E.

Il faudroit qu'à nos vœux il eut mieux consenti.

CLEOPATRE.

Que disiez-vous naguere, & que viens-je d'entendre ?
Accordez ces discours que j'ai peine à comprendre.

ACHORE'E.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir,
Malgré César & nous il a voulu périr;
Mais il est mort, Madame, avec toutes les marques
Que puissent laisser d'eux les plus dignes Monarques,
Sa vertu rappellée a soutenu son rang;
Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang;
Il combattoit Antoine avec tant de courage
Qu'il emportoit déjà sur lui quelque avantage,
Mais l'abord de César a changé le destin;
Aussi-tôt Achillas suit le sort de Photin,
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,
Les armes à la main en défendant son maître.
Le vainqueur crie envain qu'on épargne le Roi,

Ces mots au-lieu d'espoir lui donnent de l'effroi;
Son esprit alarmé les croit un artifice
Pour réserver sa tête à l'affront d'un supplice.
Il pousse dans nos rangs, il les perce, & fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le désespoir;
Et son cœur emporté par l'erreur qui l'abuse,
Cherche par-tout la mort que chacun lui refuse.
Enfin, perdant haleine après ces grands efforts,
Prêt d'être environné, ses meilleurs soldats morts,
Il voit quelques fuyards sauter dans une barque,
Il s'y jette, & des siens qui suivent leur Monarque,
D'un si grand nombre en foule accablent ce vaisseau,
Que la mer l'engloutit avec tout son fardeau.
C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire,
A vous toute l'Egypte, à César la victoire,
Il vous proclame Reine; & bien qu'aucun Romain,
Du sang que vous pleurez n'ait vu rougir sa main,
Il nous fait voir à tous un déplaisir extrême,
Il soupire, il gémit: mais le voici lui-même
Qui pourra mieux que moi vous montrer la douleur
Que lui donne du Roi l'invincible malheur.



SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHORÉE, CHARMION, PHILIPPE.

CORNELIE.

César, tiens-moi parole, & me rends mes galeres,
Achillas & Photin ont reçu leurs salaires,
Leur Roi n'a pu jouir de ton cœur adouci,
Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.
Je n'y sçaurois plus voir qu'un funeste rivage
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire, & le bruit éclatant
Qu'au changement du Roi pousse un peuple inconstant;
Et parmi ces objets ce qui le plus m'afflige,
C'est d'y revoir toûjours l'ennemi qui m'oblige.
Laisse-moi m'affranchir de cette indignité,
Et souffre que ma haine agisse en liberté.
A cet empressement j'ajoute une requête,
Vois l'urne de Pompée, il y manque sa tête,
Ne me la retiens plus, c'est l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CÉSAR.

Il est juste, & César est tout prêt de vous rendre
Ce reste où vous avez tant de droit de prétendre;
Mais il est juste aussi qu'après tant de sanglots,

A ſes manes errans nous rendions le repos,
Qu'un bucher allumé par ma main & la vôtre,
Le venge pleinement de la honte de l'autre,
Que ſon ombre s'appaiſe en voyant notre ennui,
Et qu'une urne plus digne & de vous & de lui,
Après la flamme éteinte & les pompes finies,
Renferme avec éclat ſes cendres réunies.
De cette même main dont il fut combattu,
Il verra des autels dreſſés à ſa vertu,
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,
Sans recevoir par-là d'honneurs que légitimes.
Pour ces juſtes devoirs je ne veux que demain,
Ne me refuſez pas ce bonheur ſouverain,
Faites un peu de force à votre inpatience,
Vous êtes libre après, partez en diligence,
Portez à notre Rome un ſi digne tréſor,
Portez...

CORNELIE.

Non pas, Céſar, non pas à Rome encor.
Il faut que ta défaite & que tes funérailles,
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles;
Et quoiqu'elle la tienne auſſi chere que moi,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.
Je la porte en Afrique, & c'eſt-là que j'eſpére
Que les fils de Pompée, & Caton, & mon pere,
Secondés par l'effort d'un Roi plus généreux,
Ainſi que la juſtice auront le ſort pour eux.
C'eſt-là que tu verras ſur la terre & ſur l'onde
Le débris de Pharſale armer un autre monde,
Et c'eſt-là que j'irai, pour hâter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres & mes pleurs.
Je veux que de ma haine ils reçoivent des regles,

Qu'ils ſuivent au combat des urnes au-lieu d'aigles,
Et que ce triſte objet porte en leur ſouvenir
Les ſoins de le venger & ceux de te punir.
Tu veux a ce héros rendre un devoir ſuprême,
L'honneur que tu lui rends rejaillit ſur toi-même;
Tu m'en veux pour témoin, j'obéis au vainqueur,
Mais ne préſume pas toucher par-là mon cœur.
La perte que j'ai faite eſt trop irréparable,
La ſource de ma haine eſt trop inépuiſable.
A l'égard de mes jours je la ferai durer,
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.
Je t'avouerai pourtant comme vraiment Romaine,
Que pour toi mon eſtime eſt égale à ma haine,
Que l'une & l'autre eſt juſte, & montre le pouvoir,
L'une de ta vertu, l'autre de mon devoir;
Que l'une eſt généreuſe & l'autre intéreſſée,
Et que dans mon eſprit l'une & l'autre eſt forcée.
Tu vois que ta vertu qu'envain on veut trahir,
Me force de priſer ce que je dois haïr;
Juge ainſi de la haine où mon devoir me lie,
La veuve de Pompée y force Cornélie.
J'irai, n'en doute point, au ſortir de ces lieux
Soulever contre toi les hommes & les Dieux,
Ces Dieux qui t'ont flatté, ces Dieux qui m'ont trompée,
Ces Dieux qui dans Pharſale ont mal ſervi Pompée,
Qui la foudre à la main l'ont pu voir égorger,
Ils connoîtront leur faute, & le voudront venger.
Mon zele a leur refus aidé de ſa mémoire,
Te ſçaura bien ſans eux arracher la victoire;
Et quand tout mon effort ſe trouvera rompu,

Cléopatre fera ce que je n'aurai pu.
Je sçais quelle est ta flamme & quelles sont ses
forces,
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, & que pour l'épouser,
Rome n'a point de loix que tu n'oses briser:
Mais sçache aussi qu'alors la jeunesse Romaine
Se croira tout permis sur l'époux d'une Reine,
Et que de cet hymen tes amis indignés
Vengeront sur ton sang leurs avis dédaignés.
J'empêche ta ruine empêchant tes caresses,
Adieu. J'attends demain l'effet de tes promesses.

SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION.

CLEOPATRE.

PLutôt qu'à ces périls je vous puisse exposer,
Seigneur, perdez en moi ce qui les peut causer,
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre,
Le mien sera trop grand, & je n'en veux point
d'autre,
Indigne que je suis d'un César pour époux,
Que de vivre en votre ame étant morte pour vous.

CESAR.

Reine, ces vains projets sont le seul avantage
Qu'un grand cœur impuissant a du Ciel en partage,
Comme il a peu de force, il a beaucoup de soins,

Et s'il le pouvoit faire, il ſouhaiteroit moins.
Les Dieux empêcheront l'effet de ces augures,
Et mes félicités n'en ſeront pas moins pures,
Pourvu que votre amour gagne ſur vos douleurs
Qu'en faveur de Céſar vous tariſſiez vos pleurs,
Et que votre bonté ſenſible à ma priere,
Pour un fidele amant oublie un mauvais frere.
On aura pu vous dire avec quel déplaiſir
J'ai vu le déſeſpoir qu'il a voulu choiſir,
Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre
Des panniques terreurs qui l'avoient pu ſurprendre;
Il s'eſt de mes bontés juſqu'au bout défendu,
Et de peur de ſe perdre, il s'eſt enfin perdu.
O honte pour Céſar, qu'avec tant de puiſſance,
Tant de ſoins de vous rendre entiere obéiſſance,
Il n'ait pu toutefois en ces événemens,
Obéir au premier de vos commandemens!
Prenez-vous-en au Ciel dont les ordres ſublimes,
Malgré tous nos efforts, ſçavent punir les crimes,
Sa rigueur envers lui vous ouvre un ſort plus doux,
Puiſque par cette mort l'Egypte eſt toute à vous.

CLEOPATRE.

Je ſçais que j'en reçois un nouveau diadême,
Qu'on n'en peut accuſer que les Dieux & lui-même;
Mais comme il eſt, Seigneur, de la fatalité,
Que l'aigreur ſoit mêlée à la félicité,
Ne vous offenſez pas ſi cet heur de vos armes,
Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes,

Et si voyant sa mort dûe à sa trahison,
Je donne à la nature ainsi qu'à la raison.
Je n'ouvre point les yeux sur ma grandeur si proche,
Qu'aussi tôt à mon cœur mon sang ne le reproche,
J'en ressens dans mon ame un murmure secret,
Et ne puis remonter au trône sans regret.

SCENE VI. & Derniere.

CLEOPATRE, CESAR, ANTOINE, LEPIDE, ACHORE'E.

ACHORE'E.

UN grand peuple, Seigneur, dont cette cour est pleine,
Par des cris redoublés demande à voir sa Reine,
Et tout impatient déjà se plaint aux cieux
Qu'on lui donne trop tard un bien si précieux.

CESAR.

Ne lui refusons plus le bonheur qu'il desire,
Princesse, allons par-là commencer votre Empire,
Fasse le juste Ciel, propice à mes desirs,
Que ces longs cris de joie étouffent vos soupirs,
Et puissent ne laisser dedans votre pensée
Que l'image des traits dont mon ame est blessée.
Cependant qu'à l'envi ma suite & votre cour

Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne emploi l'une & l'autre occupée,
Couronne Cléopatre, & m'appaise Pompée,
Eleve à l'une un trône, à l'autre des autels,
Et jure à tous les deux des respects immortels.

FIN.



ARMINIUS
TRAGÉDIE.

Par Monſieur CAMPISTRON.



ACTEURS.

VARUS, *Gouverneur de la Germanie, pour Auguste.*

SEGESTE, *Prince des Gattes.*

ARMINIUS, *Prince des Cherusques, acordé à Ismenie.*

SIGISMOND, *Fils de Segeste, acordé avec Polixene.*

ISMENIE, *Fille de Segeste.*

POLIXENE, *Sœur d'Arminius.*

BARSINE, *Confidente d'Ismenie.*

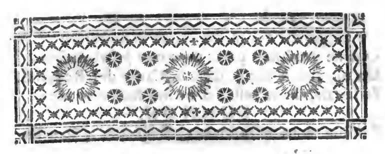
TULLUS, *Confident de Varus.*

SUNNON, *Capitaine des Gardes de Segeste.*

SINORIX.

Suite.

La Scene est dans le Camp de Varus, près les Forêts de Teutberg, dans les Tentes de Segeste..



ARMINIUS
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SEGESTE, SUNNON.

SEGESTE.

OUi, Sunnon, je le veux: je l'attens de ton zele;
Parle, trace à mes yeux la peinture fidele
Des ſentimens divers du Peuple & des Soldats.

SUNNON.

Seigneur...

SEGESTE.

Parle, te dis-je, & ne me flatte pas.
Je ſais que le Traité que je viens de conclure,

De la plupart des miens excite le murmure ;
Que ne pénétrant point dans mes justes desseins,
On me voit à regret dans le Camp des Romains.
Je le sais, dis le reste, il ne me faut rien taire.

SUNNON.

Puisque vous m'ordonnez, Seigneur, d'être sincere,
Je ne vous céle point que de ce changement,
Les Peuples étonnés cherchent le fondement.
Quoi, Segeste, dit-on, par qui la Germanie,
Jusqu'ici des Romains brava la tyrannie,
Qui de flots de leur sang couvrit nos champs vingt fois,
Qui fit trembler le Tibre au bruit de ses exploits,
Ce Segeste aujourd'hui peut étouffer sa haine,
Et mêler ses Drapeaux avec l'Aigle Romaine ?

SEGESTE.

Je fais plus. Du Sénat je brigue la faveur ;
Son estime est pour moi le comble du bonheur ;
Et c'est avec plaisir que j'entens qu'il me nomme
Allié de l'Empire, & Citoyen de Rome :
Je regarde ces noms comme un illustre prix.
Toi-même à ce discours tu me parois surpris :
Mais apprens les raisons de ce qu'on m'a vu faire,
Et ne condamne plus une paix nécessaire.
Les Dieux me sont témoins que dans tous mes desseins,
Me proposant pour but le salut des Germains,
Sans regarder jamais ma grandeur ni ma gloire,
J'ai combattu pour eux, & cherché la victoire.
Pendant plus de vingt ans, par un heureux effort,
Entre l'Empire & moi j'ai suspendu le sort :

Mais dans ce même tems Rome étoit occupée
A la perte d'Antoine, ou du jeune Pompée;
Et ses Chefs, divisez par leurs propres fureurs,
Nous laissoient aisément reculer nos malheurs.
Maintenant que par-tout regne une Paix profonde,
Qu'Auguste sous ses loix fait trembler tout le monde,
Devois-je attendre ici qu'il rassemblat sur nous
Tout l'effort, tous les traits de son vaste courroux?
J'ai cru devoir céder, puisqu'un léger hommage
M'assuroit le repos, & détournoit l'orage.
Ce n'est pas que souvent un reste de fierté
Ne m'ait presque contraint de rompre le traité:
Mais de mille Héros la perte encore éclate;
Et qu'ont fait contre Rome, Annibal, Mithridate,
Nicomede, Pyrrhus, tant d'autres Rois fameux?
Etois-je plus puissant, étois je plus heureux?
J'ai sauvé mes Etats en finissant la guerre;
Et quand je me soumets avec toute la terre,
J'obéis aux décrets des Dieux & du destin,
Qui veulent que tout céde à l'Empire Romain.

SUNNON.

Je crois de cette paix les causes légitimes;
Des Princes vos voisins vous suivez les maximes:
Cependant si je puis en vous obéissant,
Vous opposer, Seigneur, un interêt puissant,
J'oserai dire encor qu'une immortelle gloire
Auroit à l'avenir transmis votre mémoire,
Si voyant l'Univers par les Romains dompté,
Vous seul aviez joui de votre liberté.
Pour abattre l'orgueil & le pouvoir de Rome,

Peut-être ne faut-il que le bras d'un seul homme.
Vous l'avez dit cent fois. Eh! qui pouvoit, Seigneur,
Prétendre mieux que vous à ce suprême honneur?
Rome s'assure envain sur la foi des Oracles,
Les mortels quelquefois y mettent des obstacles;
Ils relevent un Trône, un Etat abattu,
Et font changer les Dieux à force de vertu.
Mais sans développer un si profond mystere,
Arminius croit-il ce traité salutaire?
Votre amitié confond vos droits avec les siens,
Vous l'allez confirmer par de plus forts liens;
Bien-tôt en épousant la Princesse Ismenie,
Il verra sa famille avec la vôtre unie;
On dit que cet Hymen si long-tems différé,
A son retour ici doit être célébré:
Déja tous nos Soldats en préparent la Fête;
Déja chacun s'attend...

SEGESTE.

C'est envain qu'on l'apprête.
Cependant garde-toi de parler désormais
D'un Hymen que les Dieux ont rompu pour jamais.

SUNNON.

Ciel! Qu'entens-je, Seigneur? Qui peut être la cause...

SEGESTE.

Un obstacle invincible à cet Hymen s'oppose.
Je le romps à regret; je plains Arminius:
Mais enfin j'ai promis Ismenie à Varus.
Le rang de Gouverneur de ces vastes Provinces,
Eleve ce Romain au dessus de nos Princes;

Il

Il adore ma fille, & ſon cœur amoureux
Me preſſe chaque jour de les unir tous deux.
Je m'y ſuis engagé ; ma parole eſt donnée.

SUNNON.

A ce diſcours, mon ame interdite, étonnée,
De ſoupçons différens ſe laiſſant agiter,
Ne ſait auquel, Seigneur, elle doit s'arrêter.
Eh quoi ! par votre choix, dès ſa tendre jeuneſſe
Arminius reçut la foi de la Princeſſe,
Il lui donna la ſienne ; & juſques à ce jour
Vous-même avez pris ſoin de nourrir leur amour.
De ce grand changement que faut-il que je penſe ?
Croirai-je qu'oubliant une longue alliance,
Par des conſeils flatteurs réglant tous vos deſ-
ſeins,
Vous ſacrifiez tout au pouvoir des Romains ?
Pardonnez-moi, Seigneur : mais, Dieux ! que
puis-je croire ?
Quel ſujet...

SEGESTE.

Ne crois rien de funeſte à ma gloire.
Si j'étouffe ce feu que j'avois allumé,
Le ſeul Arminius en doit être blâmé.
Juges-en. Au moment que l'on m'eut fait enten-
dre
Qu'aux faveurs de Céſar j'avois droit de prétendre,
Sans vouloir ſéparer nos communs intérêts,
J'exigeai que ce Prince entrat dans cette paix ;
Je dépêchai vers lui. Je crus qu'en diligence
Il viendroit confirmer cette auguſte Alliance ;
Il différa pourtant : Je preſſai ; mais envain.
J'ignore s'il revient, s'il s'arrête en chemin ;

Mais pendant quatre mois sans daigner me répondre,
Par ses retardemens je me suis vu confondre.
Les Romains me pressoient, & j'étois menacé
De voir rompre sans fruit le traité commencé;
Je l'ai conclu tout seul; & ma Fille est le gage
Qui de cette union doit assurer l'ouvrage.
Le Prince m'a quitté, j'ai fait ma paix sans lui,
Je ne m'en repens pas. On m'apprend aujourd'hui
Que dans tous nos Etats à ma honte il publie
Que je trahis mon Sang, mes Amis, ma Patrie;
Que mandiant la paix les armes à la main,
Je vends la Germanie à l'Empereur Romain,
Et je deviens suspect, par ce lâche artifice,
Aux Peuples que mes soins sauvent du précipice.
Je suis même averti qu'il conspire en secret.
S'il arrive en ce Camp, il se perd, c'en est fait.
S'il trame les projets que l'on m'a fait entendre,
De le faire punir je ne puis me défendre.
Je t'avouerai bien plus. Je crois que sans douleur
Je livrerois ce Prince à son dernier malheur.
Sa fortune, son nom, la gloire de sa vie,
Ont versé dans mon cœur une secrete envie
Qui me force à rougir de voir entre ses mains
Le pouvoir que j'avois jadis sur les Germains.
Cependant quel que soit l'interêt qui me presse,
Sa franchise, son rang, sa vertu, sa jeunesse,
Le soin de mon honneur, un reste de pitié,
Enfin le souvenir d'une longue amitié,
Me porteroient peut-être à prendre sa défense:
Mais je crains des Romains la haine & la vengeance.

Je voudrois que ce Prince inſpiré par les Dieux,
Bien loin de s'approcher s'éloignat de ces lieux.
Il n'a plus de ma part que des vœux à prétendre.

SUNNON.

Ah, Seigneur! ſur ſes jours voudroit-on entreprendre?
Il ſe confie à vous, vous l'appellez: Eh quoi?
Vous verroit on pour lui violer votre foi?
Laiſſeriez-vous? . . .

SEGESTE.

Varus dans ce Camp eſt le maître:
Arminius ſe perd s'il oſe ici paroître;
A moins que des Romains déſarmant le courroux,
Ce Prince ambitieux ne tombe à leurs genoux.
Mais le ſoin de ſon ſort me cauſe peu de peine;
Ma fille ſeule, helas! m'inquiéte & me gêne.
Je viens de la mander; je l'attens en ces lieux;
Elle vient; laiſſe nous. Que lui dirai-je, ô Dieux!

SCENE II.

SEGESTE, ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

De votre part, Seigneur, on eſt venu me dire
Que vous aviez ici quelque ordre à me preſcrire:
J'ai d'abord vers ces lieux précipité mes pas:
Que voulez-vous, Seigneur?

SEGESTE.

Ce que je veux ? Hélas!
Que ne puis-je à jamais, ma Fille, vous le taire!

ISMENIE.

Vous soupirez, Seigneur, Ciel! quel est ce mystere ?

SEGESTE.

Dans de profonds chagrins vous me voyez plongé,
Et ce n'est que pour vous que je suis affligé.

ISMENIE.

Pour moi? grands Dieux! Serois-je assez infortunée
Pour troubler le bonheur de votre destinée?
Qu'ai-je pu faire? helas! quel crime ai-je commis?

SEGESTE.

Je ne vous blâme point. Les destins ennemis
Vous demandent, ma Fille, un cruel sacrifice,
Et de votre douleur me rendent le complice;
Ils contraignent ma main de vous porter les coups.

ISMENIE.

Comment?

SEGESTE.

Vous l'entendrez; sur-tout, consultez-vous.
D'un effort vertueux vous croyez-vous capable?
Sentez-vous votre cœur constant, inébranlable?
Répondez-moi.

ISMENIE.

Seigneur, s'il ne faut que mourir,
Sans foiblesse au trepas vous me verrez m'offrir.
Votre Fille en mourant aura soin de sa gloire,
Et ne laissera point une indigne mémoire.
Expliquez-vous; le Ciel a-t-il juré ma mort?

SEGESTE.

Non, vos jours ne sont point poursuivis p r le sort ;
Mais quand ses dures loix vous auroient condamnée,
Croyez-vous que mon cœur vous eut abandonnée?

ISMENIE.

Quel est donc cet effort ?

SEGESTE.

Souvenez-vous au moins
Quels ont été pour vous mon amour & mes soins ;
Songez que de vos maux j'ai frémi par avance,
Et que vous me devez entiere obéissance.
Je crois par ce discours vous devoir préparer
Au secret que je vais enfin vous déclarer.
Dès vos plus jeunes ans vous espérez, ma Fille,
De voir Arminius entrer dans ma Famille:
Cependant à ce Prince il ne faut plus penser.

ISMENIE.

Ah ! quel projet, Seigneur, venez-vous m'annoncer ?
Dans quel tems...

SEGESTE.

Je vous plains ; comme vous, je soupire :
Mais Rome le défend, je ne puis l'en dédire.
D'autres raisons encor s'opposent à vos vœux,
Et me forcent de rompre un Hymen malheureux.

ISMENIE.

De ce coup imprévu justement confondue,
Dieux ! quelle horreur je sens dans mon ame éperdue !
Ah ! Seigneur, pardonnez dans cette extrê mité

Si j'ofe m'expliquer avec fincérité.
Votre bonté pour moi banniffant la contrainte,
M'a permis de tout tems de vous parler fans
crainte.
Vous difiez que le fort n'attaquoit point mes
jours.
Eh! cet arrêt funefte en termine le cours...
SEGESTE.
Qu'entens-je? vous cédez à l'ardeur qui vous preffe?
Ma Fille s'abandonne à toute fa foibleffe,
Quoi? loin de m'obéir, votre devoir trahi...
ISMENIE.
Eh! mon malheur ne vient que d'avoir obéi.
Arminius courant de victoire en victoire,
Envain pour m'enflammer faifoit parler fa gloire:
Ses foins pour moi, fes feux & fes heureux com-
bats
Lui gagnoient mon eftime, & ne m'engageoient
pas.
Souvenez-vous, Seigneur, que vous vintes vous-
même
Joindre à fes vœux ardens votre pouvoir fuprême;
Et par les juftes droits que vous avez fur moi,
A ce jeune Héros vous promites ma foi;
J'obéis fans effort: cet ordre légitime
Fit alors fuccéder la tendreffe à l'eftime:
Mais pourrai-je étouffer, Seigneur, fans défefpoir,
Des feux qu'ont allumé l'eftime & le devoir?
SEGESTE.
Recevez mieux des loix prefcrites par un pere;
Et bien loin de frémir d'un effort néceffaire,
Montrez...

ISMENIE.

C'en est donc fait! & vous ne pensez plus
A vos engagemens avec Arminius;
Vous avez oublié qu'avec mon Hyménée,
A mon Frere, sa Sœur fut aussi destinée.
Des yeux de Polixene il a senti les coups.
Elle vient en ces lieux le prendre pour Epoux.
Verra-t-elle ?...

SEGESTE.

Je sais que Sigismond l'adore:
Mais il faut qu'il immole un feu que Rome abhorre;
Et mon Fils par César fait Chevalier Romain,
Ne peut sans son aveu disposer de sa main.
Mais ne pensons qu'à vous. Ce que je viens de dire
N'est pas la seule loi que je dois vous prescrire,
Et vous devez encore...

ISMENIE.

Eh! que dois-je, Seigneur!
Quoi, ne suffit-il pas de bannir de mon cœur...

SEGESTE.

Non, il ne suffit pas, & vous l'allez apprendre.
C'est peu pour vous de rompre une union si tendre,
Il faut encor sentir en faveur de Varus,
Tout ce que votre cœur sent pour Arminius.
Ce Romain désormais ne songe qu'à vous plaire;
Voilà l'Epoux enfin que vous destine un Pere.
Fuiez Arminius; & pour mieux m'obéir,
Portez-vous, s'il le faut, jusques à le haïr.

ISMENIE.

Je ne puis étouffer le trop juste murmure

Qui s'éleve en mon cœur contre une loi si dure.
Quoi donc ? vous prétendez forcer des sentimens
Qu'ont assuré vos soins, l'habitude & le tems ?
Dès que j'ouvris les yeux, vos discours, votre zele
M'inspirerent pour Rome une haine immortelle ;
Et moi, pour satisfaire à vos premiers desseins,
Aimant Arminius, j'ai haï les Romains.
Seigneur, c'est bien assez de contraindre mon ame
De s'attacher sans cesse à combattre ma flamme ;
De perdre pour jamais un légitime espoir
Que j'avois trop conçu sur la foi du devoir :
Daignez vous contenter de cette obéissance ;
Ne forcez point mon cœur à plus de violence ;
Et croyez que c'est trop de vouloir en un jour
Changer l'amour en haine, & la haine en amour.

SEGESTE.

Pour vous faire obéir à cette loi si dure,
D'un effort généreux votre vertu m'assure.
Varus vient. Vous savez quel est votre devoir.
Préparez-vous, ma Fille, à le bien recevoir.

ISMENIE.

Quelle gêne !

SCENE III.

VARUS, SEGESTE, ISMENIE, BARSINE.

SEGESTE.

Je viens d'annoncer à ma Fille
L'honneur dont votre Amour veut combler ma Famille :

Seigneur, elle est toûjours prête à subir mes loix;
Ses plus tendres desirs se réglent par mon choix.
Vous pouvez sans contrainte expliquer votre
flâme.
Je vous laisse, Seigneur.

SCENE IV.

VARUS, ISMENIE, BARSINE.

VARUS.

Vous vous troublez, Madame;
J'en connois les raisons; on veut vous arracher
Un Amant dès l'enfance à vos desirs si cher,
Un Amant si long-tems avoué par un Pere,
Jeune, charmant, enfin trop digne de vous plaire.
Mais c'est peu: l'on vous offre encor un autre
Epoux
Qu'un long âge a rendu moins aimable pour vous.
Je serai le premier à me rendre justice;
Mes soupirs sont pour vous un triste sacrifice:
Un Amant tel que moi ne doit point se flatter.
D'autres s'attacheroient à vous représenter,
Traçant de leurs travaux une brillante histoire,
Qu'un front ne vieillit point environné de gloire,
Qu'un long amas d'honneur, des exploits écla-
tans
Réparent quelquefois les injures des ans;
Que c'est même à vos yeux un plus grand avan-
tage

De charger de vos fers un captif de mon âge;
Et d'embraser un cœur que les ans, la raison
Sembloient devoir sauver de ce fatal poison.
Cependant aujourd'hui je ne veux point, Madame,
Prêter auprès de vous ces secours à ma flamme.
Je sais que dans un cœur plein de sa passion,
De semblables discours font peu d'impression:
Mais je crois qu'à mes vœux votre ame inaccessible,
Au bonheur des Germains se montrera sensible;
Que le juste desir d'assurer pour jamais
A votre Pere, aux siens, l'abondance & la paix;
A l'offre de ma main vous rendra moins contraire:
C'est par là seulement que je prétens vous plaire.
Faites pour la Patrie, en donnant votre foi,
Ce que je n'ose encor vous demander pour moi.

ISMENIE.

Hélas! puis je, Seigneur? ...

VARUS.

Non, arrêtez, Madame;
Et suspendez encor le destin de ma flamme.
Avant que me l'apprendre, attendez pour le moins
Que mes profonds respects, que le tems, que mes soins,
Que mes sinceres vœux, mes ardens sacrifices
Puissent de mon Rival balancer les services.
Sur-tout ne craignez point que j'aille contre vous
Solliciter un Pere, allumer son courroux.
Je ne veux employer sa puissance absolue
Qu'à me faire accorder l'honneur de votre vue;

Et je vais déformais borner tous mes plaiſirs
A prévenir vos vœux & vos moindres deſirs.
Des graces de Céſar j'ai comblé votre Pere;
Et des bienfaits nouveaux vont chercher votre Frere:
Tout vous retracera mon amour, mes tranſports.
Vous pourrez ſur mon ſort vous expliquer alors.
Adieu, Madame.

SCENE V.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

O Coup! ô diſgrace imprévue!
Malheureuſe!

BARSINE.

Quoi donc?

ISMENIE.

Ma mort eſt réſolue.
Mon Pere me condamne, il m'ôte Arminius.
Barſine, c'eſt vouloir que je ne vive plus.
Pere injuſte! pourquoi tyranniſer ma vie?
Puis-je aimer ou haïr au gré de votre envie?
Ne concevez-vous point, en m'impoſant ces loix,
Qu'un cœur comme le mien ne ſe rend qu'une fois?
Déplorables effets de l'amitié Romaine!
Périſſe Rome, objet trop digne de ma haine.
Toi, cher Arminius, qu'on arrache à ma foi;

Tu sais que je ne vis qu'autant que je te vois!
Reçois de mon amour mes jours que je t'immole :
Mais fuis loin de ces lieux, écarte-toi, cours, vole.
Si toûjours à te voir j'ai borné mes souhaits,
Maintenant je les borne à ne te voir jamais.
Viendrois-tu dans ce Camp pour servir de victime
Au Rival odieux dont le pouvoir m'opprime!
C'est le dernier malheur que j'aie à redouter,
Courons, hazardons tout afin de l'éviter.
Faisons partir vers lui quelque ami plein de zele.
Viens, Barsine.

SCENE VI.

ISMENIE, BARSINE, SINORIX.

SINORIX.

Apprenez une heureuse nouvelle,
Madame; Arminius va paroître à vos yeux;
Il vient en ce moment d'arriver en ces lieux.
Sigismond s'avançant dans la forêt prochaine,
Est allé hors du Camp recevoir Polixene,
Que le Prince son Frere a voulu devancer.
J'ai cru que je devois venir vous l'annoncer,
Pour être le premier à vous marquer mon zele.
Madame, en d'autres lieux mon devoir me rappelle;
J'y cours.

SCENE VII.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

Qu'ai-je entendu? Dans quel tems, justes Dieux!
Allez vous présenter mon amant à mes yeux?
Quels malheurs, quels combats, quel spectacle barbare
Ce funeste retour aujourd'hui me prépare?
De quel œil se verront mon Pere & mon Amant?
Ah! pouvois-je prévoir cet affreux changement?
Jusqu'ici les Destins propices & fideles
Marquoient tous mes momens par des faveurs nouvelles:
Mais dans un seul instant leurs tyranniques loix
Ont fait tomber sur moi tous les maux à la fois.
Je ressens en un jour plus d'ennuis, plus d'alarmes
Qu'en dix ans de bonheur je n'ai trouvé de charmes.
C'en est trop, justes Dieux! & si votre rigueur
Condamnoit les transports d'une innocente ardeur,
Si vous vouliez punir mon ame trop charmée
Des sensibles douceurs d'aimer & d'être aimée,
Helas! pour me punir n'étoit-ce point assez
D'égaler mes douleurs à mes plaisirs passés!

BARSINE.

Ah! Madame, espérez ...

ISMENIE.

Que veux-tu que j'espére?
Tu le vois mieux que moi, tout me devient contraire.
Mais c'est trop m'attendrir. Mes soupirs & mes pleurs
M'arrêtent en ces lieux sans parer mes malheurs.
Courons donc à mon Frere apprendre ma disgrace:
Il m'aime; un sort pareil aujourd'hui le menace.
Cherchons-le; puissions-nous accorder en ce jour
Les devoirs opposés du sang & de l'amour!

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

Que fait Arminius? dis, l'as-tu vu, Barsine?
Attendra-t-il ici le sort qu'on lui destine?
De ces lieux ennemis ne veut-il point sortir?

BARSINE.

A s'éloigner, Madame, il ne peut consentir.
Envain de votre part, à vos ordres fidele,
J'ai peint votre douleur, votre crainte mortelle;

Envain à ce héros j'ai prédit, j'ai tracé
Les périls, les malheurs dont il eſt menacé :
Conſtant dans ſes projets, & toûjours intrépide,
Il s'abandonne entier à l'amour qui le guide,
Et croit que de Segeſte ayant reçu la foi,
Il peut paroître ici ſans danger, ſans effroi,
Qu'on reſpecte toûjours, pendant même la guerre,
Ce fameux droit des gens ſaint par toute la terre;
Mais à l'heureux Ceſar dût il être immolé,
Il ne veut point partir ſans vous avoir parlé.

ISMENIE.

Hélas ! à quels tourmens ſa fermeté m'expoſe !
Il périra, Barſine, & j'en ſerai la cauſe.
Vas, retourne vers lui; qu'il parte en ce moment.
Je le veux, je l'ordonne; & s'il m'aime ardemment,
De ſon amour pour moi, la marque la plus chere
C'eſt de fuir les Romains, & Varus, & mon Pere.
Qu'il ne s'obſtine plus à demeurer ici,
Cours, redouble tes pas.

BARSINE.

Madame, le voici.

SCENE II.

ARMINIUS, ISMENIE, BARSINE.

ARMINIUS.

MAdame, malgré vous, malgré votre défenſe,

J'ose jusqu'en ces lieux chercher votre présence.
Quand Segeste s'obstine à me manquer de foi,
Je viens voir si sa Fille est plus juste pour moi:
Enfin, pour disposer de ma funeste vie,
Je viens lire mon sort dans les yeux d'Ismenie.
S'ils peuvent sans regret consentir à me voir,
Je n'abandonne point un légitime espoir :
S'ils daignent me montrer leur tendresse ordinaire,
Envain à mon amour tout le reste est contraire,
Mais si d'intelligence avec mes ennemis,
Ils détruisent l'espoir qu'ils m'ont toûjours permis;
Sans laisser aux Romains le soin de me poursuivre,
Madame, avec plaisir je vais cesser de vivre.

ISMENIE.

Dans un tems moins cruel, vous le savez, Seigneur,
J'aurois à vous revoir borné tout mon bonheur:
Mais, hélas! la douceur d'une si chere vue,
Par une juste crainte est ici suspendue.
Je vous vois à regret dans ce Camp malheureux,
Où vous n'avez pour vous que mes timides vœux;
Où de votre Rival la puissance m'alarme;
Où pour vous perdre enfin, tout conspire, tout s'arme.
Falloit-il dans ces lieux venir porter vos pas?
Que venez-vous chercher?

ARMINIUS.

Ne le savez vous pas?
Absent depuis six mois de tout ce que j'adore,
J'ai

J'ai volé vers ce Camp, plein d'amour & d'espoir.
Eh! qui jamais, Madame, auroit osé prévoir
Le funeste dessein qu'à formé votre Pere?
Je savois qu'engagé dans un Parti contraire,
Ce Prince s'étoit joint avec mes Ennemis:
Mais devois je penser, qu'indignement soumis,
Il n'eut point conservé des droits sur une armée
A vaincre les Romains long-tems accoutumée?
Qu'il reconnut ici Varus pour Souverain,
Et voulut vous forcer de lui donner la main?
Pouvois-je soupçonner...

ISMENIE.

Oui, vous deviez tout croire
Des fureurs des Romais jaloux de votre gloire,
Et ne deviez-vous pas sur-tout vous défier
D'un Prince qui de Rome a voulu s'appuyer?
Faloit-il s'exposer à la poursuite injuste...

ARMINIUS.

Eh! Madame, l'Amour raisonne-t-il si juste?
J'espérois, & j'espére encore en ce moment,
De ramener Segeste à son premier serment.
Vous le voyez; ce Prince évite mes approches;
Il ne soutiendra point ma vue & mes reproches;
Rassurons-nous: bien-tôt, par un effort heureux...

ISMENIE.

Hélas! Seigneur, cessons de nous tromper tous deux.
Envain vous vous flattez de regagner mon Pere:
Mais quand il changeroit, que prétendez-vous faire?
Seul contre les Romains armés contre vos jours;
Sans forces, sans soldats...

ARMINIUS.

Nous aurons du ſecours.
Oui, Madame, apprenez que toute mon armée,
Dans les bois de Teutberg par mon ordre enfermée,
Prête à tout entreprendre en ce même moment,
N'attend que ma préſence & mon commandement.
En divers petits corps ces troupes diviſées,
Ont fait dans nos Etats cent marches oppoſées :
Et paſſant par des lieux inconnus aux Romains,
Dans les eaux, dans les bois ſe traçant des chemins,
Après trois mois de ſoins, de périls, & de peines,
Se ſont jointes enfin dans les forêts prochaines.
Madame, tout eſt prêt à marcher ſous ma loi,
Votre frere conſpire, & s'unit avec moi.
Je viens de lui parler : il ne voit qu'avec peine
Segeſte adorateur de la grandeur Romaine,
Et ne peut endurer qu'un ordre rigoureux
Refuſe Polixene à ſon cœur amoureux.
Un intérêt commun dans mes deſſeins l'engage ;
Et nous allons tous deux...

ISMENIE.

Ah ! quittez ce langage.
Un ſeul mot peut vous perdre, & ces funeſtes lieux,
Pour obſerver vos pas ont peut-être des yeux.
Ne vous aſſurez point ſur votre Rang ſuprême.
Segeſte prévenu, Seigneur, n'eſt plus le même ;
Il ne connoît que Rome ; & les droits les plus ſaints,

Contre elle dans son cœur n'ont que des titres vains.
Cher Prince, épargnez-moi les tourmens que j'endure.
Fuiez ce camp fatal; l'Amour vous en conjure.
Le plaisir que je sens tandis que je vous vois,
Céde à votre péril qui me glace d'effroi.
Partez, je vous l'ordonne, & ne puis m'en défendre.
Les larmes que m'arrache un intérêt si tendre,
Prince, tant de soupirs ne vous font que trop voir
Que votre cœur faisoit ma joie & mon espoir;
Et je vous perds aussi, dans ma douleur profonde
Je ne compte pour rien tout le reste du monde;
Tout est perdu pour moi. Si pourtant, désormais
Je puis jusqu'à la mort former quelques souhaits,
Je demande à l'amour qu'il conserve en votre ame
L'éternel souvenir du feu qui nous enflamme;
Que tandis que je vais vous tout sacrifier,
Il vous empêche au moins, Prince, de m'oublier;
Non jusqu'à vous causer un supplice trop rude,
C'est assez qu'il vous donne un peu d'inquiétude;
Hélas! ce n'est pas trop. Allez, quittez ces lieux;
Dans ce dernier soupir, recevez mes adieux.

ARMINIUS.

Non, je ne reçois point un adieu si funeste.
S'il faut vous perdre, hélas! que m'importe du reste?
Madame, quelque sort qui me soit préparé,
Je dois l'attendre ici d'un visage assuré.
Voulez-vous que montrant une indigne foiblesse,
J'aille loin de vos yeux expirer de tristesse?

Vous livrer à Varus? Ah! s'il me faut mourir,
Que ce ſoit pour la gloire, & pour vous conquérir.
Quel ordre! quel départ! Dieux! quand je l'envisage,
Je frémis, & je ſens chanceler mon courage.
Quoi? j'irois, pour ſauver de miſérables jours,
Dont ma douleur bien-tôt auroit tranché le cours,
Errer déſéſpéré de contrée en contrée,
Et portant dans mon cœur votre image adorée,
Sans ceſſe dévoré d'inutiles ſouhaits,
Vous chercher en tous lieux, & ne vous voir jamais?
Quoi? j'irois loin de vous languir ſans eſpérance,
Sans trouver un moment d'intervalle à l'abſence;
Tandis que mon Rival, content, favoriſé,
Jouiroit du bonheur qu'on m'auroit refuſé!
M'en préſerve le Ciel; qu'ici plutôt je meure:
Vivre dans ces horreurs, c'eſt mourir à toute heure.
Vous le connoiſſez trop; retenez donc vos pleurs;
Epargnons nous tous deux d'inutiles douleurs.
Laiſſez-moi voir Segeſte, il doit ici ſe rendre;
Je vais frapper ſon cœur par l'endroit le plus tendre;
Je vais l'encourager, rappeller à ſes yeux
Sa parole, ſon ſang, ſes exploits glorieux.
Il ſe rendra peut-être, & me fera juſtice.
Mais, dût-il de mon ſang hâter le ſacrifice,
Fidele à mon amour, fidele à mon pays,
L'un & l'autre par moi ne ſeront point trahis.
Que Segeſte en fureur s'arme contre ma vie,
Je n'aime fortement que vous, & ma patrie.
J'en atteſte les Dieux: le coup me ſera doux,

Qui me fera périr & pour elle, & pour vous.

ISMENIE.

Hélas! à quels malheurs. Mais j'apperçois mon
Pere.
Ah! Prince, gardez-vous d'allumer ſa colere.
Sur-tout ſouvenez vous durant votre entretien,
Qu'aujourd'hui votre ſort décidera du mien.
Adieu.

ARMINIUS, *appercevant Segeſte.*

Fais moi fléchir ce courage barbare,
O Ciel!

SCENE III.

SEGESTE, ARMINIUS, SUNNON, SINORIX.

SEGESTE, *à Sunnon, & à Sinorix.*

A M'obéir, Gardes, qu'on ſe prépare;
Exécutez mon ordre, & ne balancez pas;
Cependant laiſſez-moi, ne ſuivez point mes pas.

SCENE IV.

SEGESTE, ARMINIUS, *aſſis.*

ARMINIUS.

ENfin je vous rejoins après ſix mois d'abſence,
Seigneur; le ſort répond à mon impatience.

Je n'avois pas pensé que jusques à ce jour
Il dût auprès de vous reculer mon retour:
Mais depuis ces forêts où l'Elbe prend sa source,
Tant d'obstacles divers ont retardé ma course
Que, malgré mes efforts & mon empressement,
Je n'ai pu l'avancer, Seigneur, d'un seul moment.

SEGESTE.

Seigneur, de vos desseins vous seul êtes le maître,
Et pour vos interêts vous avez cru peut-être
Qu'il falloit négliger mes utiles avis:
Mais tout autre que vous les auroit mieux suivis.
Je n'examine point quelle raison puissante
Vous a fait refuser une paix importante;
Cependant, je l'avoue, après vos longs refus,
Segeste dans ce Camp ne vous attendoit plus.

ARMINIUS.

Vous ne m'attendiez plus! O Ciel! pouviez-vous croire
Qu'un serment solemnel sortit de ma mémoire?
Que je pusse le rompre, & vous manquer de foi?
Mais, vous justifiez l'état où je vous vois.
Quel vous laissai-je, hélas! quel aujourd'hui vous êtes!
Ma raison se confond, a voir ce que vous faites.
Segeste, ce Héros que nous admirons tous,
Dont la valeur, le nom, faisoit tant de jaloux,
Vient de ternir l'éclat de ces lauriers illustres
Qu'il avoit moissonnés pendant plus de six lustres.
Vit-on jamais, grands Dieux! un semblable retour,
Et nos neveux, Seigneur, le croiront ils un jour?

SEGESTE.

De tout ce que j'ai fait j'ai pesé l'importance,

Seigneur, & j'ai ſuivi les loix de la prudence.
Ce ſont des changemens où les Princes, les Rois
Se portent par raiſon plutôt que par leur choix.
Ils conſiderent peu quel ſerment les engage;
Ils conſultent leur foi moins que leur avantage,
Et réglant leur parole aux caprices du ſort,
Fléchiſſent ſous les loix qu'impoſe le plus fort.
Ces maximes d'Etat n'ont rien qui déshonore,
Et ſi vous l'ignorez, vous êtes jeune encore,
Vous l'apprendrez, Seigneur; & peut-être qu'un jour
Vous vous en ſervirez vous-même à votre tour.

ARMINIUS.

Ah! pour me détourner de ce funeſte exemple,
Il ſuffit qu'aujourd'hui, Seigneur, je vous contemple.
Où ſont tous vos emplois, votre Cour, vos grandeurs,
On vous commande ici, vous commandiez ailleurs;
Vous faiſiez le deſtin de toutes nos Provinces;
Vous ſerviez de modele à nos Chefs, à nos Princes;
Vous êtiez aimé, craint, renommé, ſouverain;
Vous n'êtes aujourd'hui qu'un Citoyen Romain;
Et vous ſacrifiez à ce titre ſans gloire,
Ces noms toûjours ſuivis d'une longue mémoire.

SEGESTE.

Et cet abaiſſement doit me combler d'honneur.
Tous ces noms éclatans ne flattent point mon cœur.
Ma puiſſance me gêne, & ceſſe de me plaire,
Lors que de mes ſujets elle fait la miſere;
Et pour leur aſſurer un ſort, des jours heureux,

J'embrasse leur destin, & suis sujet comme eux;
Voilà ce qu'on apelle amour de la patrie,
Et non de vos pareils l'indiscrette furie.
Vous sacrifiez tout au soin de votre rang;
Des peuples malheureux vous prodiguez le sang;
Et votre ambition d'un faux zele animée,
Achete de leur vie un peu de renommée.
Quel bonheur dans la Guerre ont trouvé nos Etats?
De quoi leur ont servi nos sieges, nos combats?
Ah! j'ai donné cent fois des larmes à nos pertes.
Les Temples ruinés, les Provinces desertes,
Les Princes moissonnés à la fleur de leurs ans,
Les Massacres cruels des Femmes, des Enfans.
Les campagnes par-tout languissantes, stériles,
La faim, les fers, la mort, le pillage des Villes;
Ce sont là les effets par la Guerre produits,
Et de votre fierté les déplorables fruits.
Les peuples cependant ne respirent qu'à peine,
Et votre amour pour eux est semblable à la haine.
Pour moi, je ne veux plus de victoire à ce prix;
Je préfére la paix à ces tristes débris.
La Paix rend un Etat florissant, riche, illustre;
La victoire avec soi ne porte qu'un faux lustre.
Malgré l'éclat trompeur qui flatte les Guerriers,
Elle les fait gémir sous leurs propres lauriers.
Ici le Frere en pleurs redemande son Frere,
Là le Pere, son Fils, ici le Fils, son Pere;
Et dans le Camp vainqueur il est souvent douteux
Lequel des deux partis est le plus malheureux.

ARMINIUS.

Oui, Seigneur, j'avouerai que souvent la Victoire

Nous vend cher ſes faveurs, empoiſonne ſa gloire ;
Que la Paix a des biens plus ſolides, plus doux,
Je l'aurois recherchée enfin autant que vous,
Avec un ennemi moins fier & moins terrible:
Mais la Paix avec Rome eſt un joug infaillible;
Et ſous les noms flatteurs d'Amis, ou d'Alliés,
Elle aſſervit les Rois, & les foule à ſes pieds.
Du moment qu'avec elle un Traité nous engage,
Nos enfans dans ſes murs envoyés en otage,
Et dès leurs jeunes ans arrachés de nos bras,
Contre tous ſes ſoupçons ne la raſſurent pas.
Sur le moindre projet de quelqu'autre Alliance,
Ne voit-on pas ſur nous tomber ſa défiance?
Avant que rien réſoudre, il faut prendre ſa voix,
Et juſqu'à notre Hymen tout dépend de ſon choix.
Mais c'eſt peu. De nos jours Arbitre ſouveraine,
Lors qu'elle nous proſcrit, notre perte eſt certaine.
Son barbare Sénat, ſans foi, ſans amitié,
Jamais pour nos pareils n'a montré de pitié,
Des Princes qu'elle craint la plus légére offenſe
Attire ſans retour les traits de ſa vengeance;
Et ſa fauſſe clémence, en de grands attentats,
Fait gloire d'épargner ceux qu'elle ne craint pas.
Ah! la Paix ſous ſes Loix eſt un bonheur funeſte;
Elle me fait horreur, le Peuple la déteſte.
Les Germains, des tréſors fuyant la vanité,
Sont trop riches, Seigneur, avec la liberté.
Pour ſe la conſerver, & tout Sexe, & tout Age,
De tout tems parmi nous a prouvé ſon courage.
Les Femmes dans les Camps, auprès de leurs Epoux,
Mépriſent les dangers, & s'expoſent aux coups.

Sans foiblesse, sans art, sans parure éclatante,
Leur pompe est leur vertu, leur Palais une Tente;
Leurs Fils dans le travail, dans la guerre formés,
Dès le flanc de leur Mere y sont accoutumés.
Ces Enfans nés Guerriers au milieu des alarmes,
A peine ouvrent les yeux qu'ils demandent des armes:
Ils en font tous leurs jeux. Ah! pouvez-vous, Seigneur,
Sous un joug odieux enchaîner leur valeur?

SEGESTE.

Eh! qu'à-t-il d'odieux, ce joug où je l'enchaîne?
Rome n'a plus pour nous de mépris ni de haine;
Elle nous traite en Fils, & ne distingue plus
Nos peuples & les siens unis & confondus.
Elle régle nos Mœurs; sa prudence en sépare
Ce qu'elles ont d'affreux, de rude, & de barbare,
Elle enseigne à chérir, à respecter les Loix,
A faire des vertus le véritable choix,
Elle épanche pour nous ces trésors que la Guerre
A portés dans son sein des deux bouts de la Terre;
Ses bontés envers nous éclatent chaque jour,
Et nous n'en recevons que des marques d'amour.

ARMINIUS.

Eh quoi? vous rendez-vous à ses fausses tendresses?
Voyez, voyez les fers cachés sous ses caresses,
Pour imposer le joug au grand cœur des Germains,
Rome change à présent de route & de desseins.
Tandis qu'elle a voulu les vaincre par les armes,
De ses puissans efforts ils n'ont point pris d'alarmes;
Elle a toûjours trouvé, quand on a combattu,

Valeur contre valeur, vertu contre vertu;
Elle veut aujourd'hui, par un chemin contraire,
Achever ce qu'encor la force n'a pu faire,
Et cherche le ſecours de ces feintes douceurs
Qui ne manquent jamais d'abuſer les grands cœurs.
Mais, Seigneur, c'eſt aſſez conteſté l'un & l'autre;
Vous blamez mon parti, je condamne le vôtre;
Il eſt tems de finir ce fâcheux entretien,
Qui porteroit trop loin votre eſprit & le mien.
Permettez ſeulement qu'un heureux Hyménée,
D'Iſmenie à mon ſort joigne la deſtinée;
Vous me l'avez promiſe, & dès nos jeunes ans
Nous ſommes engagés par de communs ſermens.

SEGESTE.

Ma Fille! Quoi, Seigneur, y penſez-vous encore?
Se peut-il...

ARMINIUS.

Si j'y penſe! Ah, Seigneur! je l'adore.
Jamais de tant d'amour mon cœur ne fut épris.

SEGESTE.

Elle n'eſt pas pour vous, Seigneur, d'aſſez haut prix.
Songez que cet Hymen bleſſeroit vôtre gloire.
Vous, épouſer ma Fille! ah! pourroit-on le croire?
Voulez-vous juſques-là profaner votre main,
Vous qui mépriſez tant un Citoyen Romain?
Je le ſuis, & de plus je fais gloire de l'être.
Vous êtes Souverain, je reconnois un Maître.
Seigneur, portez ailleurs vos ſoupirs & vos feux;
Cent Reines brigueront votre main & vos vœux.

ARMINIUS.

Seigneur, n'inſultez point au malheur qui m'accable;

Ne déſeſpérez point un Prince déplorable.
Qui peut vous obliger à me manquer de foi ?

SEGESTE.

Je vous ſers en effet, & fais ce que je dois.
Seigneur, à d'autres Nœuds ma Fille eſt deſtinée;
L'état où je me vois régle ſon Hyménée;
Enfin, pour ſon Epoux j'ai fait choix d'un Romain;
Et Varus dans ce Camp doit l'épouſer demain.

ARMINIUS.

Avant que mon Rival épouſe ce que j'aime,
Ce Rival périra, fut-ce Céſar lui-même.

SEGESTE.

Nous n'appréhendons point vos funeſtes projets.

ARMINIUS.

Que Varus pour le moins en craigne les effets.
Je ne vous dis plus rien. Adieu, Seigneur; peut-être
Le tems & le ſuccès vous le feront connoître.

SCENE V.

SEGESTE *ſeul.*

LE ſuccès ne ſera que malheureux pour toi!
Tu ne porteras point tes fureurs loin de moi.



SCENE VI.

VARUS, SEGESTE.

VARUS.

QU'avez-vous fait, Seigneur, & que doit-on attendre?...
Mais, quoi? quel eſt ce bruit que je ne puis comprendre?
Qui cauſe ce tumulte & ces cris confondus?

SEGESTE.

Ma Garde par mon ordre arrête Arminius.
A notre ſûreté ſa perte eſt néceſſaire.
Hâtons-nous, ou craignons ſa fureur téméraire;
Perdons ſans balancer ce mortel Ennemi;
On ne doit jamais nuire & haïr à demi.
Seigneur, je ſuis inſtruit de toutes ſes penſées,
Par des Lettres des ſiens à lui même adreſſées;
Sinorix a ſurpris celui qui les portoit;
Elles ſont en mes mains. Ce Prince ſe flattoit
D'attaquer notre Camp, d'enlever Iſmenie;
Aſſurons-nous la Paix aux dépens de ſa vie.



SCENE VII.

VARUS, SEGESTE, ARMINIUS, *se défendant au milieu des Gardes,* SUNNON, SINORIX.

ARMINIUS.

AH! Traîtres! achevez, percez, percez mon sein.
Pourquoi m'arrachez-vous les armes de la main?
Et n'est-ce point assez que vous preniez ma vie,
Sans m'exposer encore à tant d'ignominie?
(*voyant Segeste.*)
Te voilà? Tu n'as plus ni parole, ni foi,
Segeste, par ton ordre on attente sur moi.
Les Droits les plus sacrés n'ont donc rien qui t'arrête,
Et tu veux aux Romains faire un don de ma tête?
Digne emploi d'un Héros qui, durant quarante ans,
A rempli l'Univers de ses faits éclatans!
(*à Varus.*) Mais toi qui viens jouir de toute ma disgrace,
Toi, dont le front déjà du trépas me menace,
Magnanime Varus, penses-tu m'étonner?
J'avois juré ta mort, tu peux me la donner;
J'entendrai sans frémir l'Arrêt le plus févere;
Je crains plus ta pitié que toute ta colere.

VARUS.

Non, non, je ne viens point jouir de ta douleur,

Je respecte ton rang, ton nom, & ton malheur.
Je fais plus; de tes jours arbitre volontaire,
Je veux que de ton sort le Sénat délibére;
Lui seul te jugera. Cependant ne crois pas
Que la pitié me touche, & retienne mon bras.
Ce que je fais pour toi, je le fais pour moi-même.
Ismenie a ta foi, tu l'adores, je l'aime;
Comme chef des Romains je te dois condamner,
Mais comme ton Rival je te veux épargner
Pour assurer ma gloire; & confondre l'envie
Qui pourroit m'accuser d'en vouloir à ta vie.

ARMINIUS.

Détrompe toi, Varus, & sois moins généreux;
Précipite ma mort si tu veux être heureux.
D'un Rival tel que moi la vie est importune,
Et l'on peut entre nous voir changer la fortune,
L'exemple en est commun; mais sois sûr qu'à mon tour
Je balancerai moins à te priver du jour.

VARUS.

Si de mon sort jamais les Dieux te rendent maître,
A tes yeux sans secours me forcent de paroître,
Tu pourras ou me perdre, ou me sauver; & moi,
Sans prévoir l'avenir, je fais ce que je dois.

SEGESTE.

Je ne saurois souffrir, Seigneur, qu'il vous outrage.
Qu'on l'ôte.

ARMINIUS.

De Segeste est-ce là le langage?
Regarde en quels malheurs tu t'es précipité,
Vois de nous deux enfin qui doit être imité.
Tu respectes Varus, tu le crains; je le brave:

Je ne parle qu'en Roi, tu parles en Esclave ;
Et captif, désarmé, je suis plus Souverain
Que tu ne l'as été les Armes à la main.

VARUS.

Laissons un libre cours à sa douleur mortelle;
Seigneur, un soin pressant en d'autres lieux m'appelle.
Qu'on le garde.

SEGESTE.

Sunnon, appliquez-y vos soins;
Qu'il ait à tous momens vos regards pour témoins.
Sur-tout souvenez-vous qu'il y va de la tête.

ARMINIUS.

Où faut-il me conduire? allons; quoi qu'on m'apprête.
Je défie à la fois le sort & les Romains.
Justes Dieux! vous savez les malheurs que je crains.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE, BARSINE.

POLIXENE.

APprens-moi donc, Barsine, où l'on garde mon Frere?
Que j'aille lui prouver une amitié sincere,
Et m'acquitter vers lui du plus juste devoir...

BARSINE.

BARSINE.

Vous sera-t-il permis, Madame, de le voir ?
Pour vous plaire, Sunnon osera-t-il enfreindre
L'ordre exprès...

POLIXENE.

De ma part Sunnon n'a rien à craindre.
Etrangere en ce Camp, sans secours, sans soldats,
Je ne puis que pleurer, voilà mes attentats.
Loin de pouvoir défendre un prince qu'on opprime,
Je cours offrir à Rome une double victime,
Suivre le sort d'un Frere, adoucir son ennui,
Le plaindre, le servir, & mourir avec lui.

BARSINE.

O Ciel! auriez-vous pris un dessein si funeste?

POLIXENE.

En puis-je former d'autre; & quel espoir me reste?
Du sein de nos Etats on m'amene en ces lieux,
Sous l'appas, sous la foi d'un Hymen glorieux;
Je me flatte qu'ici dès long-tems attendue,
La joie en tous les cœurs doit regner à ma vue,
Que j'y dois trouver même une pompeuse Cour;
Qu'ai-je trouvé? Je vois que dès le premier jour,
Segeste me traitant en mortelle ennemie,
Par le dernier mépris me couvre d'infamie;
Pour un trône promis me prépare des fers,
Et jouit de ma peine aux yeux de l'Univers.
Mais, hélas! ce n'est point ce qui me désespére,
Je sens moins mes malheurs que les périls d'un Frere;
Et de quel Frere encor! Pour louer ses exploits
La Renommée à peine a-t-elle assez de voix.
Lui seul a des Germains fait revivre la gloire,

Et ſous leurs Etendards ramène la victoire.
On le livre aux Romains, ſans doute il va périr.
Dieux! n'eſt-il point de bras prompts à le ſecourir?
Laiſſerez-vous tomber cette tête proſcrite,
Vous, Soldats, tant de fois triomphant à ſa ſuite?
Et vous, Peuples, du joug ſauvés par ſa valeur,
Ne défendrez-vous point votre heureux défenſeur?

BARSINE.

Oui, Madame; eſpérez qu'un ſecours favorable...

POLIXENE.

Eh! qui voudroit ſervir ce Prince déplorable?
Qui voudroit de ſes maux avoir quelque pitié,
Quand ceux qui lui juroient une étroite amitié,
Quand ceux que l'amour même engage à ſa défenſe,
Semblent paſſer pour lui juſqu'à l'indifférence?
Sigiſmond, Iſmenie, ont oublié tous deux
Qu'ils aimoient autrefois ce Prince malheureux.
Leur voit-on rien tenter pour aſſurer ſa vie?
Ah! de leur ſouvenir je ſuis auſſi bannie.
Prennent-ils quelques ſoins de flatter ma douleur?
L'infortune du Frere eſt commune à la Sœur.
Hélas! dans tous les cœurs quel changement je trouve?
Par quel deſſein fatal, Dieux! faut-il que j'éprouve
Que nos cruels malheurs glacent dans un ſeul jour
L'Amitié la plus forte, & le plus tendre Amour!

BARSINE.

Cet injuſte ſoupçon offenſe l'un & l'autre,
Madame; leur douleur eſt égale à la vôtre;
Les larmes d'Iſmenie en ce même moment,

A son Pere irrité parlent pour son Amant;
Sigismond a juré de sauver votre Frere...
Mais il vient; apprenez si son cœur est sincere.

SCENE II.

SIGISMOND, POLIXENE, BARSINE.

SIGISMOND.

Quel est votre dessein? venez-vous dans ces lieux,
Madame, pour cacher vos plaintes à mes yeux?
Je n'ose me flatter que ma seule présence
Puisse de vos ennuis calmer la violence.
Si pourtant votre Amour étoit égal au mien...

POLIXENE.

Ah! Seigneur, finissez cet étrange entretien.
Quel tems choisissez-vous? La triste Polixene
N'a le cœur pénétré que de crainte & de haine;
Ces divers mouvemens l'agitent tour à tour;
Il n'est plus dans ce cœur de place pour l'Amour.

SIGISMOND.

Que dites-vous? ô Ciel!

POLIXENE.

Ce que je ne puis taire;
Je déteste Varus, je tremble pour mon Frere.
Je vois l'un Souverain, l'autre persécuté.
Jugez de ma douleur dans cette extrêmité;
Si je dois m'occuper d'une inutile flamme.

Mais quand l'Amour encor regneroit dans mon ame;
De quoi me ferviroit ce vain amufement,
Seigneur? doit-on aimer lorfqu'on n'a plus d'Amant?

SIGISMOND.

De ce fatal difcours que faut-il que je penfe?
Me foupçonneriez-vous?... Mon efprit en balance,
Ne fauroit...

POLIXENE.

Non, Seigneur, je ne vous connois plus.
Je n'ai jamais aimé l'Efclave de Varus.

SIGISMOND.

Jufte Ciel! votre cœur me peut-il méconnoître?

POLIXENE.

Vous m'y forcez, Seigneur, quand vous fouffrez un Maître.
Oui, lorfque je vous vois, envain je veux chercher
Ce Prince qui m'aimoit & qui m'étoit fi cher.
L'Amour m'affure envain que vous êtes le même;
Ah! j'en vois malgré lui la différence extrême.
Je trouve encor en vous cet air grand, glorieux,
Cette grace, ces traits qui charmerent mes yeux;
Mais je n'y trouve plus cette ardeur heroïque
Qui foutenoit jadis la fierté Germanique,
Ce courage élevé, cette noble grandeur,
Et tant d'autres vertus qui charmerent mon cœur.

SIGISMOND.

Ah! vous deviez me rendre un peu plus de juftice,
Sans avoir attendu que je vous éclairciffe
De tout...

POLIXENE.

Hélas! Seigneur, pendant ce vain discours,
De mon Frere peut-être on va trancher les jours.
Peut-être la fureur d'un Rival qui l'abhorre ...

SIGISMOND.

Calmez votre douleur; ne craignez rien encore,
Madame; & permettez que je vous fasse voir
Si d'un fidele Amant j'ai rempli le devoir;
Si je balance enfin entre vous & mon Pere;
Mais j'en laisse le soin au Prince votre Frere;
Il parlera, Madame, & vous convaincra mieux.

SCENE III.

ARMINIUS, SIGISMOND, POLIXENE, SUNNON, BARSINE.

POLIXENE.

Ciel! que vois-je? est-ce vous? en croirai-je mes yeux,
Seigneur? & quel secours, quelle main pitoyable
Finit en vous sauvant le tourment qui m'accable?
A qui dois-je mon Frere, & qui me l'a rendu?

ARMINIUS.

Vous m'en voyez moi même étonné, confondu,
Gardé près de ces lieux, tout plein de mes disgraces,
De mes fiers Ennemis rappellant les menaces,
Préparé par avance aux cruautés du sort,
J'attendois à toute heure une sanglante mort;

Lorsque Sunnon entrant, j'ai lu sur son visage;
De quelque grand dessein l'infaillible présage:
Hâtons-nous, m'a-t-il dit, Seigneur, & suivez-moi,
Du salut de vos jours fiez-vous à ma foi.
Je le suis. Nous trouvons une route secrete,
Qui jusques dans ces lieux guide notre retraite:
De la nuit qui survient l'heureuse obscurité
A si bien secondé notre témérité,
Que je vous vois, enfin; le reste je l'ignore...

SIGISMOND.

J'ai tout osé pour vous, Seigneur, je dois encore
Remettre entre vos mains l'instrument glorieux
(Il prend l'Epée d'Arminius des mains de Sunnon, & la lui rend.)
Des exploits tant de fois achevés à nos yeux.
Ce n'est pas tout. Du Camp sortez en diligence;
Prenez en lui, Seigneur, une entiere assurance;
Il est instruit de l'ordre, & connu des Soldats.
Allez, ne craignez rien; & bien-tôt sur ses pas
Vous gagnerez les bois, & joindrez votre Armée.

ARMINIUS.

De quel zele pour moi votre ame est enflammée!
Puis-je jamais payer des soins si généreux?

POLIXENE.

Le Ciel en ce moment a rempli tous mes vœux;
Prince, puisque c'est vous qui me rendez mon Frere.

SIGISMOND.

Partez, Seigneur, fuyez l'implacable colere
De Segeste aveuglé, des Romains furieux...

SUNNON.

Il n'eſt pas tems encor de ſortir de ces lieux ;
Les Soldats dans le Camp errans à l'aventure,
Rendent en cet inſtant votre fuite moins ſûre.
Attendons qu'oubliant leurs pénibles travaux,
Dans les bras du ſommeil ils cherchent le repos,
Et que la nuit, Seigneur, un peu plus avancée ...

SIGISMOND.

Oui, par votre conſeil je change de penſée ;
Et je vais avec ſoin obſerver le moment
Où vous pourrez, Seigneur, vous ſauver ſûrement.
Moi-même dans ces lieux je viendrai vous reprendre.
(*à Polixene.*) Vous, auprès de mon Pere il eſt tems de vous rendre,
Madame ; par vos pleurs vous ſaurez l'abuſer.

POLIXENE.

J'y cours ; vous, pour leur fuite allez tout diſpoſer.
Adieu, Seigneur ; le Ciel ſecondant mon envie,
Puiſſe-t-il par nos ſoins aſſurer votre vie !

SCENE IV.

ARMINIUS, SUNNON.

ARMINIUS.

VOus, qui pour mon ſalut travaillez avec eux,

Qui plaignez le destin d'un Prince malheureux ;
Ami, de qui le zele à ma perte s'oppose,
J'admire vos bontés, & j'en cherche la cause.
Quel charme à me servir vous a rendu si prompt?

SUNNON.

Devois-je moins, Seigneur, au Prince Sigismond?
C'est lui qui relevant ma naissance commune,
Jusqu'au rang que je tiens a porté ma fortune;
Qui pour vous assurer mes soins, & mon secours,
M'a juré que son sort s'attachoit à vos jours.
Déja mon cœur pour vous craignoit un coup funeste,
J'étois presque ébranlé, le Prince a fait le reste;
Et quels que soient les noms qu'on me peut imposer,
Vos vertus, vos exploits me sauront excuser.
Suivez, Seigneur, suivez l'ardeur qui vous anime;
Dans le sang des Romains courez laver mon crime;
Des Peuples asservis courez briser les fers;
Vengez les des mépris, des maux qu'ils ont soufferts;
Forcez tous les Germains enfin de reconnoître
Que si Sunnon pour vous devient perfide & traître,
Sa trahison sauvant son Pays abattu,
Mérite leur estime, & le nom de vertu.

ARMINIUS.

Oui, laissez-moi le soin d'une juste vengeance.

SUNNON.

Mais, Seigneur, si le Ciel trahit notre espérance?
Que sert de vous flatter? je vois de toutes parts
Mille périls divers s'offrir à mes regards;
La fuite de ce Camp paroît si difficile....

ARMINIUS.

N'importe, je mourrai satisfait & tranquille
Si je puis expirer les armes à la main,
Et si mes derniers coups versent du sang Romain.

SCENE V.

ARMINIUS, ISMENIE, SUNNON.

ISMENIE.

Vous êtes libre enfin, Seigneur; & Polixene
M'apprenant votre sort vient d'adoucir ma peine.
Dieux! de quels traits mon cœur s'est-il senti percer!
Non, nul autre que moi ne sauroit le penser.
A peine je respire, abattue, interdite...
Mais, grace au Ciel, je vois tout prêt pour votre fuite;
Vous vivrez... Mais, hélas! plus d'Hymen, plus d'espoir!
Pour jamais aujourd'hui je cesse de vous voir;
Et le sort à nos vœux devenu trop contraire...

ARMINIUS.

Non, non, je fléchirai le sort & votre Pere.
Je vais, puisqu'il le faut, m'éloigner de vos yeux;
Mais bientôt en Vainqueur je reverrai ces lieux;
La justice, l'amour, mon cœur, tout m'en assure.
Le sang de mon rival lavera mon injure:
Varus & les Romains dans ce Camp égorgés,
Serviront de victime à mes feux outragés;

Mon bras...

ISMENIE.

Où vous emporte une aveugle colere ?
Voulez-vous dans leur chûte envelopper mon Pere?
Quel est votre dessein? Ah, Ciel! prétendez-vous
Dans un Camp qu'il défend venir porter vos coups?
Vous verrai-je au Combat animés l'un & l'autre?
Peut-être de sa main, peut-être de la vôtre...
Je frémis. C'est assez que nous l'osions trahir,
Voulez-vous me forcer encore à vous haïr?
Epargnez-le, Seigneur, & respectez sa vie.

ARMINIUS.

Le soin de son salut fait ma plus chere envie.
Quels que soient les affronts qu'il m'a fait aujourd'hui,
S'il se trouve au combat, je veillerai sur lui:
Moins jaloux mille fois d'emporter la victoire
Que de sauver ses jours aux dépens de ma gloire.

ISMENIE.

Non, Seigneur, tous vos soins ne me rassurent pas;
Pourrez-vous retenir la fureur des Soldats?
Je défens...

ARMINIUS.

Révoquez une loi si barbare,
Ou redoutez les maux que Rome nous prépare;
Souffrez...

ISMENIE.

Non, c'en est fait, je n'y puis consentir,
N'en parlons plus.

ARMINIUS.

Et moi, je ne veux plus partir.
Je rentre dans les fers de votre injuste Pere,

J'abandonne ma tête à toute sa colere;
Ce Prince, les Romains altérés de mon sang,
De la derniere goutte épuiseront mon flanc,
Vous le savez; déjà ma perte est résolue,
Et du coup qui m'attend vous n'êtes point émue?
Ingrate, vous craignez pour un Pere inhumain,
D'un combat éloigné le péril incertain,
Et vous ne craignez point pour un Amant fidele,
Les horreurs d'une mort & prochaine & cruelle?
Triste effet de mes soins! je suis prêt à périr,
Et vous me défendez de m'oser secourir!
Mais, que dis-je? grands Dieux! quel espoir est le vôtre?
Voulez-vous vous jetter entre les bras d'un autre?
Vous donner à Varus? & que de son bonheur,
Pour vous plaire je sois tranquille spectateur?
Non, non, n'espérez pas que mon obéissance,
Jusques à cet effort porte ma complaisance;
Votre fausse pitié m'éloigne de ces lieux,
Et moi je veux du moins ne mourir qu'à vos yeux;
J'y cours.

ISMENIE.

Quelle fureur, quelle affreuse menace!
Arrêtez... Tout mon sang dans mes veines se glace.
Amitié, sang, amour, je céde à votre effort,
Vous déchirez mon cœur, qui sera le plus fort!
Qui... Je sens que l'amour plus fort que la nature,
Du sang qui le combat surmonte le murmure;
Je me rends, & je laisse agir votre valeur.
Entre mon Pere & vous j'ai partagé mon cœur:
Mais un juste transport le fait pencher, l'entraîne

Du côté de celui dont la perte est prochaine;
Et quand je prens parti, Seigneur, entre vous deux,
C'est pour le plus à plaindre & le plus malheureux.

SCENE VI.

ARMINIUS, SIGISMOND, ISMENIE, SUNNON.

ARMINIUS.

AH! Madame...

SIGISMOND.

Seigneur, fuyez en diligence.
La nuit dans tout le Camp fait regner le silence.
Allons; marchez, Sunnon, & ne différons pas.

ARMINIUS.

Adieu, Madame.

ISMENIE.

Allez, Seigneur, hâtez vos pas.
Revenez, triomphez; mais sauvez-moi mon pere.

SCENE VII.

ISMENIE *seule.*

IL part; que fera-t-il? que faut-il que j'espére?
Triomphant des Romains & d'un Rival vainqueur,
Reviendra-t-il encor plus digne de mon cœur?
Le verrai-je couvert d'une nouvelle gloire,

Brillant de cet éclat que donne la Victoire,
Plein d'amour, à mes pieds, venir prendre mes loix?
Mais, si je l'avois vu pour la derniere fois?
Si du Ciel irrité la colere obstinée,
Par la fin de ses jours marquoit cette journée?
Hélas! s'il périssoit en combattant pour moi?
Que d'horreurs! tout ici redouble mon effroi.
Peut-être sa Victoire également funeste,
En épargnant Varus, fera tomber Segeste.
Non, non, rassurons-nous. Mon Amant aujourd'hui
N'en veut qu'à son Rival, & ne cherche que lui;
Il en triomphera sans accabler mon Pere.
Pardonne ce souhait à tes desirs contraire,
Segeste; je t'honore, & les devoirs du sang
Dans mon cœur agité tiennent le premier rang:
Mais je frémis des nœuds où ton choix me destine;
Et l'Etat menacé d'une entiere ruine,
Fait révolter mon cœur contre un joug odieux.
Segeste avec Varus? quelle union, grands Dieux!
Vous qui les unissez, & qui voyez ma peine,
Séparez ces objets & d'amour & de haine!
Que je puisse aimer l'un avec fidélité,
Et voir immoler l'autre avec tranquillité.
Mais on vient, c'est Barsine; hélas! que me veut-elle?



SCENE VIII.

ISMENIE, BARSINE.

BARSINE.

MAdame, c'en est fait; la Fortune cruelle
Retient Arminius dans ce Camp odieux.

ISMENIE.

O Ciel! qu'entens-je?

BARSINE.

A peine il sortoit de ces lieux,
Qu'il a trouvé d'abord pour obstacle à sa fuite,
Que Varus fait du Camp une exacte visite;
Il va de garde en garde, il court de tous côtés;
Par son ordre en cent lieux des Soldats sont postés,
Qui prêts à signaler leur zele & leur courage,
Défendent de ce Camp le plus étroit passage.
Sigismond éperdu, Sunnon épouvanté,
Ne sachant que résoudre en cette extrêmité,
Ont conduit votre Amant dans la Tente prochaine;
Mais enfin, désormais leur entreprise est vaine.
J'ai vû leur désespoir; ils ne se flattent plus
De pouvoir hors du Camp conduire Arminius;
La fuite cette nuit leur paroît impossible.

ISMENIE.

Ainsi de ce Héros la perte est infaillible.
A peine un seul instant un peu d'espoir me luit,
Que ma crainte redouble au moment qui le suit.
Me faudra-t-il toûjours trembler pour ce que j'aime?

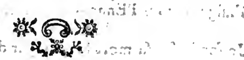
Grands Dieux! ah! que plutôt je périsse moi même!
Ne ménageons plus rien: l'Amour au désespoir
Se fait de ses transports un souverain devoir.
Allons trouver ce Prince, allons; dans mes alarmes,
Dans les pleurs que je verse il trouvera des charmes;
Et je sentirai moins mes mortelles douleurs,
Si je puis partager son sort & ses malheurs.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VARUS *seul.*

Je ne sais que résoudre, & comment me conduire;
Des ordres de César j'aurois voulu m'instruire.
Tullus, que dès long-tems j'ai dépêché vers lui,
De Rome auprès de moi doit se rendre aujourd'hui.
Qu'un moment paroît long à mon impatience!
Mais on vient, & je crois.. Oui, c'est lui qui s'avance.



SCENE II.

VARUS, TULLUS.

VARUS.

EH bien, Tullus, eh bien; qu'eſt-ce qu'on me preſcrit?
Qu'ai-je à faire!

TULLUS, *lui préſentant une Lettre.*

Seigneur, l'Empereur vous écrit:
Des ordres de Céſar inſtruiſez vous vous même,
Liſez, & connoiſſez ſa volonté ſuprême.

VARUS, *lit.*

Je ſuis content des ſoins que vous prenez
Pour ranger les Germains ſous mon obéiſſance;
Continuez, Varus, & vous reſſouvenez
Que ce qu'on fait pour moi n'eſt pas ſans récompenſe.
Je n'ai qu'un ordre à vous donner;
Qu'Arminius par vous ſoit pourſuivi ſans ceſſe;
Employez pour le perdre & la force & l'adreſſe,
Je vous défens de l'épargner.
O Ciel!

TULLUS.

Qu'a donc pour vous cet ordre de funeſte?
Plaignez-vous l'Ennemi que l'Empereur déteſte?

VARUS.

Je fonde ſur ſa mort le bonheur de mes jours,
Et je n'oſe des ſiens faire trancher le cours.
Arminius eſt cher à l'Objet que j'adore:

J'en

J'en suis haï; faut-il que je me charge encore
De l'invincible horreur que la mort d'un Amant
Lui donneroit pour moi jusqu'au dernier moment?
De quel front oserois-je aborder Ismenie,
Du sang d'Arminius ma main encor rougie?
Teint d'un sang si chéri voudroit-elle épouser
Celui qu'innocent même elle ose refuser?
Ah! sans trahir Auguste & la cause publique,
Acordons ma tendresse avec ma politique;
En assurant ici les loix de l'Empereur,
Assurons, s'il se peut, le repos de mon cœur;
Que par la main d'un autre Arminius périsse;
Qu'Ismenie, en pleurant ce sanglant sacrifice,
Ne me reproche point la source de ses pleurs,
Et porte son courroux & sa vengeance ailleurs.

TULLUS.

Eh! qui l'immolera, si vous lui faites grace?
Qui punira, Seigneur, sa criminelle audace?

VARUS.

Segeste avec plaisir prendra ce triste emploi;
Arminius lui fait plus d'ombrage qu'à moi:
Ce jeune Chef par-tout suivi de la victoire,
Des exploits de Segeste a surpassé la gloire;
Les Peuples, les Soldats charmés de sa valeur,
L'ont honoré du nom de leur Libérateur;
Tous couroient le chercher d'une ardeur empressée;
Et Segeste déchu de sa grandeur passée,
S'est rangé parmi nous pour s'épargner l'ennui
De le voir plus illustre & plus aimé que lui.
Mais, le voici.

SCENE III.

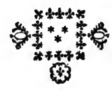
VARUS, SEGESTE, TULLUS, SINORIX.

SEGESTE.

SEigneur, ſur de juſtes alarmes
Tout le camp ſe prépare, & chacun prend les armes.
On vient de m'avertir que ſur la fin du jour
Nos Ennemis ſortoient des forêts d'alentour;
Qu'ils s'avançoient vers nous: ils ont appris peut-être
Les extrêmes périls, la priſon de leur Maître:
Ils craignent en ces lieux de voir trancher ſes jours,
Et pleins d'amour pour lui volent à ſon ſecours.
Je ne le céle point, Arminius me gêne.
Que pouvons-nous réſoudre?

VARUS, *à Sinorix.*

Allez; qu'on me l'amene.
Vous, Tullus, vers nos Chefs précipitez vos pas;
Que chacun au combat diſpoſe ſes Soldats.
Je vous ſuivrai de près. Si l'Ennemi s'avance,
Vous reviendrez de tout m'inſtruire en diligence.



SCENE IV.

VARUS, SEGESTE.

SEGESTE.

Qu'avez-vous résolu, Seigneur? vous flattez-vous
De vaincre Arminius, de l'attacher à nous?

VARUS.

Je ne sais, mais je vais du moins lui faire entendre
Le destin qu'en ces lieux sa fierté doit attendre;
Je vais lui présenter les supplices tous prêts;
Peut-être qu'à ses yeux paroissant de plus près,
Leur funeste appareil, malgré toute sa haine,
Donnera quelque crainte à son ame hautaine.

SEGESTE.

Ah! ne l'espérez pas. Ce farouche Ennemi,
A mépriser la mort n'est que trop affermi;
Vous-même l'avez vu dans la Guerre passée...

VARUS.

Seigneur, les tems divers font changer de pensée,
Le plus grand cœur s'effraye aux apprêts du trépas:
Tel l'a bravé cent fois au milieu des Combats,
Et vu d'un front serein la mort presque infaillible,
Qui n'a jamais connu tout ce qu'elle a d'horrible.
Un esprit enflâmé d'une noble chaleur,
Poussé par la vengeance ou flatté par l'honneur,
Occupé des moyens d'emporter la victoire,
Ne laisse alors les yeux ouverts que pour la gloire.

Et fait que le Guerrier jaloux de l'acquérir,
Vole après les dangers & s'expose à mourir.
Mais ce même Guerrier dans un état tranquille,
Menacé d'une mort à sa gloire inutile,
D'une mort odieuse, & qu'il ne cherche pas,
N'est plus tel qu'il étoit au milieu des Combats;
Il fait voir sa foiblesse, il frémit, il murmure;
L'esprit moins prévenu laisser agir la nature,
Et le trépas alors lui devient un objet
Plus redoutable encor qu'il ne l'est en effet.

SEGESTE.

Non, non, Arminius à tout ce qu'on prépare,
Opposera, Seigneur, sa constance barbare.
Mais, s'il ne se rend point, cessez de ménager
Un ennemi toûjours prompt à vous outrager;
Et repoussant d'un coup tous ceux qu'il nous apprête,
A ses Troupes, Seigneur, faites porter sa tête.
Alors tout fléchira, rien ne peut résister.
Qu'attendez-vous, faut-il encore consulter?

VARUS.

Non, ne différons plus une vengeance juste;
Allons, exécutons les volontés d'Auguste;
Hâtons nous d'immoler un Rival odieux,
Et laissons l'avenir entre les mains des Dieux.

SEGESTE.

Prononcez donc, Seigneur, l'Arrêt de son supplice,
De son sang à César offrez le sacrifice;
Commandez. Un seul mot... Mais sachons...

SCENE V.

VARUS, SEGESTE, SINORIX.

SINORIX.

Ah, Seigneur!

SEGESTE.

Eh bien? Arminius...

SINORIX.

Apprenez un malheur
Dont je frémis encore, & qui va vous surprendre :
Sunnon vous a trahi.

SEGESTE.

Dieux!

VARUS.

Que viens-je d'entendre ?

SINORIX.

On ne le trouve plus. Dans l'ombre de la nuit,
Avec Arminius il s'est coulé sans bruit.
Tous ceux qu'il commandoit, interdits & timides,
Abusés par ses soins, ignorent...

SEGESTE.

Les perfides!
Tous m'ont manqué de foi, je vais les punir tous;
A peine tout leur sang suffit à mon courroux;
Mille morts...



SCENE VI.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, SINORIX.

SIGISMOND.

Non, Seigneur, connoissez le coupable;
Ne portez point ailleurs ce courroux redoutable;
Dans le sang innocent ne trempez point vos mains,
Perdez-moi; j'ai tout fait, j'ai trompé vos desseins,
J'ai fait partir Sunnon, je l'ai pressé...

SEGESTE.

Toi, Traître!
Tu trahis les Romains, & ton Pere, & ton Maître?
Tu sers un Ennemi par nos soins abattu?
Qui te le fait servir contre nous?

SIGISMOND.

Sa vertu,
Sa valeur, ses exploits qu'en tous lieux on renomme,
L'amour de ma Patrie, & ma haine pour Rome,
Le soin de votre honneur, mon amitié pour lui:
Tout m'a sollicité de lui servir d'appui.
Eh quoi! pouvois-je voir ce Prince magnanime,
Des Romains, de Varus, devenir la victime?
Et vos mains se souiller de son sang précieux,
Consacré par les loix, par son rang, par les Dieux?
Pouvois-je voir, Seigneur, la triste Germanie
Perdre son Défenseur contre la Tyrannie?

Et Polixene en proie à ses vives douleurs,
Me demander son Frere, & m'accabler de pleurs?
J'ai rempli mon devoir; Seigneur, faites le vôtre;
Je sauve une victime, & vous en livre une autre.
Si par ce que j'ai fait vous êtes outragé,
Il ne tient plus qu'à vous d'être bien-tôt vengé.
Versez, versez du sang: mais changez de victime;
Répandez tout le mien sans scrupule & sans crime.
Si j'avois craint la peine, & l'horreur du trépas,
Du Prince Arminius j'aurois suivi les pas:
Mais je n'ai pas voulu que vos coups redoutables
Tombassent sur des cœurs qui ne sont point coupables.
Au gré de votre haine ordonnez de mon sort;
Je ne m'en plaindrai pas: trop heureux si ma mort,
D'un reproche honteux sauvant votre mémoire,
Aux dépens de ma vie assure votre gloire.

SEGESTE.

Oui, lâche, tu mourras, puisque tu me trahis.

VARUS.

Ingrat! quelle fureur agite vos esprits?
Où puisez vous l'excès de cette haine injuste?
Vous, de tant de bienfaits honoré par Auguste?
Comblé par le Sénat de graces & d'honneurs?

SIGISMOND.

Ne me reprochez point vos indignes faveurs.
Lorsqu'à m'en accabler votre Sénat s'applique,
Dans ses fausses bontés je vois sa politique;
Et ses fiers Ennemis devenus complaisans,
Me font, plus que leurs coups, redouter leurs présens.
Eh! qu'ai-je affaire, ô Dieux! de la grandeur Romaine?

Que me sert-elle, hélas! si je pers Polixene?
Oui, César, si par toi je m'en voyois priver,
Quand sa perte à ton rang me devroit élever,
Dans mon cœur indigné de cette récompense,
La haine tiendroit lieu de la reconnoissance.
Eh quoi! tous tes présens, ta libéralité,
Me pourroient-ils jamais payer ma Liberté?
J'aurois des fers dorés; mais je serois Esclave.
Je ne puis rien souffrir qui me gêne, ou me brave,
Et ne connois pour Maître, en Terre, & dans les Cieux,
Que la vertu, l'honneur, la justice & les Dieux.

VARUS.

Pourquoi veniez-vous donc, Ame ingrate & perfide,
Suivre depuis deux mois notre Aigle qui vous guide?
Quel charme, quel dessein vous conduit parmi nous?

SIGISMOND.

Le glorieux desir de m'instruire avec vous,
D'apprendre de plus près ce grand Art de la Guerre
Qui vous a fait dompter presque toute la Terre;
D'en joindre la pratique à ce que nous savons,
Et de vous vaincre un jour par vos propres leçons.

VARUS.

Juste Ciel! puis-je encor retenir ma colere?
Saurois-je assez punir ce discours téméraire?
Rendez graces au sang dont vous êtes sorti.

SEGESTE.

Il n'est plus de mon sang s'il quitte mon parti.
Fait Citoyen Romain, j'en ai pris les maximes.

Mon Fils n'eſt plus mon Fils, traître, couvert
de crimes.
Brutus & Manlius m'ont tracé le chemin;
Je le ſuivrai, Seigneur; & de ma propre main,
Immolant ſans pitié ce Fils lâche & rebelle,
Je ſaurai me couvrir d'une gloire immortelle,
Venger l'honneur de Rome à mes yeux profané,
Et mériter le nom que vous m'avez donné.

VARUS.

Quoi, Seigneur...

SEGESTE.

Puniſſons ma coupable Famille.
Dans ce fatal moment je hais juſqu'à ma Fille;
Sans doute elle eſt complice, & du moins, de ſes
vœux
Elle a favoriſé ſon Amant malheureux.
Je veux que l'Univers étonné du ſupplice...

SCENE VII.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, SINORIX, BARSINE.

POLIXENE.

ARrête, Pere aveugle, & vois ton injuſtice.
Epargne tes Enfans, & de ton fier courroux,
Sur Polixene ſeule épuiſe tous les coups.
L'amour dans Sigiſmond a vaincu la nature;
Et ſi tu veux punir l'auteur de ton injure,
C'eſt moi: vois dans mes yeux le ſouverain pouvoir

Par qui ton fils forcé s'oppose à ton espoir.
Ne delibère plus, me voilà toute prête;
Je m'offre à ta fureur. Mais, qu'est-ce qui t'arrête?
A me donner la mort faut-il t'encourager?
N'oses-tu te baigner dans un sang étranger,
Toi qui voulois verser celui de ta Famille?
Ou peut-être crains-tu de punir une Fille?
Mais cesse d'épargner la sœur d'Arminius:
Segeste, souviens-t-en; toi, penses-y, Varus;
J'ai mêmes sentimens, même cœur que mon Frere;
Je ferai contre vous plus qu'il n'a voulu faire:
Si je ne puis verser du sang dans les Combats,
Je puis par mes discours animer les Soldats;
Et suivant les transports de l'ardeur qui m'entraîne,
Contre Rome en tous lieux faire éclater ma haine,
L'inspirer à cent Rois abusés ou soumis,
Et vous faire par-tout de nouveaux Ennemis.

SIGISMOND.

Hélas! que faites-vous? Eh! voulez-vous, Madame,
Ebranler mon courage, intimider mon ame?
Je m'offrois à la mort sans trouble, sans douleur;
Ah! venez-vous...

POLIXENE.

Je viens partager ton malheur.
Puisqu'un saint nœud n'a pu lier nos destinées,
Que par la mort au moins elles soient enchaînées,
Que tu ne vives pas un instant après moi,
Que je ne pousse pas un soupir après toi.

VARUS.

Quel discours! quel dessein! enfin, que puis-je faire?
Faut-il...

SCENE VIII.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, POLIXENE, SINORIX, TULLUS.

TULLUS.

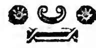
Votre présence est au Camp nécessaire.
On entend dans les airs mille cris confondus
Qui poussent jusqu'ici le nom d'Arminius.
Il vient fondre sur nous, & malgré la nuit sombre,
De ses Troupes, Seigneur, on découvre le nombre:
Nos Chefs & nos Soldats au Combat préparés,
N'attendent que l'emploi que vous leur donnerez;
Tous à l'envi...

VARUS.

Marchons; venez punir l'audace
De ce jeune orgueilleux qui court à sa disgrace.

SEGESTE.

Je vous suis. Sinorix, gardez ce criminel,
Ce rebelle chargé du courroux paternel.
Me punissent les Dieux que ma fureur atteste;
Si je l'épargne après sa trahison funeste!



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, GARDES.

SIGISMOND.

NE ſaurons-nous jamais quel ſera notre ſort!
Cet état incertain eſt pire que la mort.
Hélas! chacun de nous, tremblant pour ce qu'il aime,
A peine en ce moment ſe ſouvient de lui même.
De ce fatal Combat que je crains le ſuccès!
J'y vois de toutes parts de ſiniſtres effets·
Ou mon Pere expirant, ou mon Ami ſans vie,
Et peut être ſa mort de la vôtre ſuivie.
Quel ſupplice, grands Dieux! où me vois-je réduit!

ISMENIE.

O courroux! ô rigueur du Ciel qui nous pourſuit!
Que de ſoupirs perdus! que d'inutiles plaintes!
Toûjours des ſoins nouveaux & de nouvelles craintes:
Eſt-ce là le bonheur que j'avois attendu!
Mais, Barſine revient.

SCENE II.

SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE.

ISMENIE.

PArle; n'as-tu rien vu?
Ne nous déguiſe rien.

BARSINE.

Je ne puis vous apprendre
Que ce qu'un bruit confus vient de me faire entendre.
J'étois près de ces lieux où j'ai de toutes parts
Promené vainement mes curieux regards;
Je n'ai pu rien connoître; & ma timide vue,
Dans mille objets affreux s'eſt d'abord confondue.
Les clameurs des Soldats mourans, ou renverſés,
Les cris des combattans, les plaintes des bleſſés,
Le carnage, le ſang, l'horreur, le bruit des armes,
Ont étonné mon cœur, & fait couler mes larmes;
Je n'ai pu ſoutenir ce ſpectacle ſanglant,
J'ai frémi, j'ai couru vers ces lieux en tremblant,
Où des Soldats Romains la joie & le langage
M'ont appris que Varus avoit tout l'avantage,
Et que l'injuſte ſort ſecondant ſes deſſeins,
Se déclaroit, Madame, en faveur des Romains.

POLIXENE.

Ne nous flattons donc plus, notre perte eſt certaine;

Votre Pere & Varus vont assouvir leur haine.

SIGISMOND.

Hélas, Madame !

POLIXENE.

Eh quoi! Prince, vous soupirez ?
Juste Ciel! est ce ainsi que vous me rassurez?
Pensez-vous que frappé du péril qui nous presse,
Mon cœur en ce moment soit exempt de foiblesse?
Je la cache à vos yeux, pour ne pas redoubler
Des tourmens assez grands pour vous faire trembler;
Je vous cache la mienne, ah! cachez-moi la vôtre;
Rassurons-nous plutôt, aidons-nous l'un & l'autre.
Je sens qu'il est cruel d'être privé du jour,
Lorsqu'on fait son bonheur d'un mutuel amour!
Toutefois dans la mort que le Ciel nous envoie,
Nos cœurs doivent trouver quelque sujet de joie:
Nous mourrons satisfaits: vous, de moi; moi, de vous;
Nous n'avons ni soupçons, ni mouvemens jaloux.
Cher Prince, notre sort est plus doux qu'il ne semble;
Nous mourrons l'un pour l'autre, & nous mourrons ensemble.

ISMENIE.

Oui, dans votre malheur vous êtes trop heureux.
Un semblable destin attire tous mes vœux:
Mais moi, de mon Amant absente, séparée,
Des maux que vous souffrez, comme vous déchirée,
Je ne saurois, hélas! pour flatter mon ennui,
Le voir, ni lui parler, ni mourir avec lui.
Et quoique chez les morts je m'apprête à le suivre,

J'aurai le déplaisir d'avoir pu lui survivre.
O Dieux! en cet instant peut-être que Varus
Perce d'un trait fatal le cœur d'Arminius.
Peut-être de Soldats une troupe barbare
Foule sa tête auguste, ou du corps la sépare;
Et portant sur un Dard ce trésor précieux,
En fait à tout le Camp un trophée odieux.
Juste Ciel! quel objet! Mais j'apperçois mon Pere,
Et je vois dans ses yeux éclater sa colere,
C'en est fait; n'attendons qu'un trépas rigoureux.

SCENE III.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

Traîtres, les Dieux cruels ont exaucé vos vœux.
Du sang de mes Soldats & des Troupes Romaines,
Le fier Arminius vient de couvrir nos plaines;
Mais de ce grand succès vous ne jouirez pas;
Et loin que son triomphe ait pour lui des appas,
Lui-même il pleurera, du moins j'ose le croire,
L'avantage fatal de sa triste Victoire,
Puisqu'il perd aujourd'hui, pour nous avoir défaits,
Le plaisir & l'espoir de vous revoir jamais.
Varus encor suivi des restes de l'Armée,
Soutient d'Arminius la valeur enflâmée;

Il l'arrête, & je viens pour vous enlever tous
Aux vœux d'un Ennemi qui ne cherche que vous.
Venez, venez à Rome, où Varus vous envoie :
Je vais vous y mener, & je sens quelque joie
A penser que le Chef de nos heureux Vainqueurs
Honorera bientôt ma fuite de ses pleurs.
Gardes, qu'on les conduise: allons, c'est trop attendre ;
Marchons.

SCENE IV.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, TULLUS, GARDES.

TULLUS.

IL n'est plus tems, & songez à vous rendre,
Seigneur; tous mes Soldats sont dispersés, ou morts.
Arminius me suit, tout céde à ses efforts,
Et Varus animé d'un généreux courage,
Vient de mêler son sang au reste du carnage.

SEGESTE.

Il est mort!

TULLUS.

Oui, Seigneur, en Héros, en Romain;
Et bravant l'injustice, & les coups du destin;
Après avoir trois fois, par des faits incroyables,
Soutenu des Germains les assauts redoutables,

De

De ruisseaux de leur sang inondé les sillons,
Et presque renversé leurs épais Bataillons,
Il voit de toutes parts ses Troupes fugitives,
Et ne peut rassembler ses Légions craintives;
Alors demeuré seul, encore il se défend,
Et fait sentir la crainte aux Vainqueurs qu'il attend:
Ils n'osent l'aborder, sa fierté les étonne;
Toutefois à grands flots leur troupe l'environne,
Et honteux de se voir par lui seul arrêtés,
Lui poussent à l'envi cent coups précipités;
Son sang coule aussitôt; il le voit, & rappelle
De sa force épuisée une force nouvelle:
C'est assez, a-t-il dit; ah! ne permettons pas
Que mes jours soient tranchés par d'indignes Soldats:
Sur-tout, épargnons-nous la rage & l'infamie
De devoir au Vainqueur le reste de ma vie.
Il se frappe à ces mots; mortellement blessé,
Sur un monceau de corps il tombe renversé;
Et ce coup à jamais consacrant sa mémoire,
Dans sa défaite même il se couvre de gloire.

SEGESTE.

Ah! Varus; que je plains, que j'admire ton sort!
Je brûle de te suivre, & d'imiter ta mort;
Je jure, ainsi que toi, de fuir l'ignominie
De tenir du Vainqueur une importune vie.
Mais, avant qu'achever le dessein que je prens,
Faisons un sacrifice à tes Manes errans:
Que ces perfides cœurs, que le destin me livre,
Dans la nuit du tombeau soient forcés de te suivre:
Que sans égard enfin du sexe ni du rang,

De tous trois à mes yeux on répande le ſang;
Que j'y mêle le mien; qu'Arminius ne trouve
Que les ſanglans effets des fureurs que j'éprouve;
Qu'il ne rencontre ici, pour fruit de ſes Exploits,
Que ſon Ami, ſa Sœur, ſa Maîtreſſe aux abois;
Et pour venger les maux où ſon bonheur m'expoſe,
Qu'il plaigne mon trépas par les horreurs qu'il cauſe.
Frappez, Gardes.. Mais, Dieux! le voici ce Vainqueur.
Ah! que mon bras du moins ſeconde ma fureur.
Que je meure . . .

SIGISMOND.

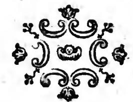
Ah, Seigneur! quel deſſein? quelle envie?

ISMENIE.

Arrêtez...

SEGESTE.

Quoi, cruels! vous ménagez ma vie?
Vous m'oſez déſarmer; & vous voulez enfin
Qu'Arminius ſoit ſeul maître de mon deſtin?



SCENE V.

SEGESTE, ARMINIUS, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

EH bien, Arminius, par un revers funeste
La Fortune en tes mains met le sort de Segeste!
Tu sais de quelle ardeur j'ai poursuivi tes jours;
Tu me vois maintenant sans espoir, sans secours;
Venge-toi sans scrupule, & prens une victime
Dont la perte est utile, & la mort légitime.
Frappe, perce ce cœur qui n'attend que tes coups.

ARMINIUS.

Cessez de m'animer, & d'aigrir mon courroux.
Vos derniers attentats, vos cruelles injures
Ont laissé dans mon cœur d'assez vives blessures
Pour me porter sans peine à vous donner la mort;
Et je ne doute point, si la rigueur du sort
Vous eut par ma défaite abandonné ma vie,
Que déja vos fureurs ne me l'eussent ravie.
Que n'avez-vous point fait aujourd'hui contre moi!
Ce n'étoit pas assez de me manquer de foi;
Sans égard pour les droits que ma naissance donne,
Vous avez attenté jusques sur ma personne;
Et de vos fers honteux osant charger mes mains,
Fait de mon esclavage un triomphe aux Romains.
L'Univers étonné du bruit de mon offense,

Ne le sera pas moins d'apprendre ma vengeance.
D'un mot je puis vous perdre, & je suis offensé ;
N'y pensons plus, Seigneur, oublions le passé;
C'est moi qui vous en prie. Enfin, de ma Victoire
Je ne veux d'autre prix, je ne veux d'autre gloire
Que le charmant espoir d'être de vos Amis,
Et le parfait bonheur de me voir votre Fils.
Craignez moins de César la puissance funeste;
Combattons seulement; je vous répons du reste.
Envain vous avez cru que fidele aux Romains,
La Victoire par-tout seconde leurs desseins;
Que contre leurs efforts rien ne nous peut défendre;
Pour les vaincre il suffit de l'oser entreprendre.
Vous venez de les voir expirer sous mes coups;
Et ces Romains enfin sont hommes comme nous.
Mais dussions-nous périr, Seigneur, pour la Patrie,
Mourons libres du moins, s'il faut perdre la vie,
Un malheur éclatant est toûjours glorieux;
Soutenons notre gloire, & laissons faire aux Dieux.

SEGESTE.

Vaincu, désespéré, que pourrois-je répondre?
Prince, tous vos discours ne font que me confondre.
Je ne m'attendois pas à ces soins généreux;
Et si vous vous vengiez serois-je plus heureux?
Jouissez à loisir des fruits de la Victoire,
Mais ne me forcez point d'en voir toute la gloire.
Quand vous me découvrez vos nobles sentimens,
Ma honte & ma douleur croissent à tous momens.
Epargnez ma foiblesse; & loin de votre vue
Laissez-moi dévorer le chagrin qui me tue.

ARMINIUS.

Suivez le, Sinorix, & veillez ſur ſes jours.
Madame...

ISMENIE.

Non, Seigneur, je vole à ſon ſecours;
Permettez...

SCENE VI. & Derniere.

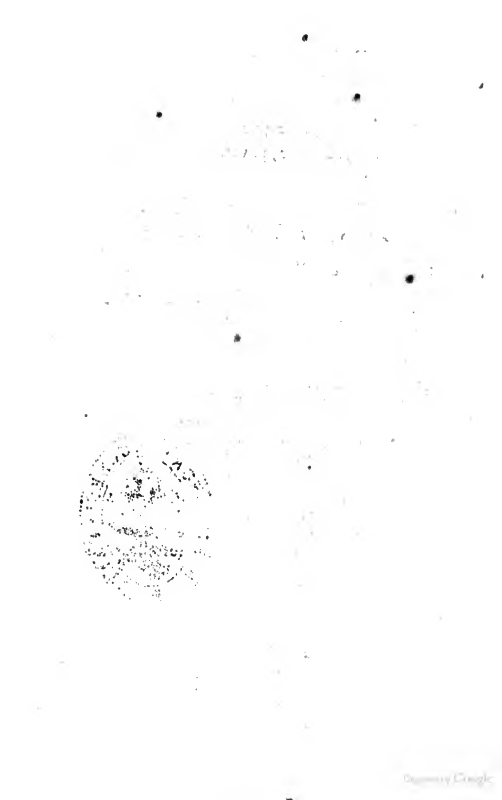
ARMINIUS, POLIXENE, ISMENIE, SIGISMOND, BARSINE.

ARMINIUS.

Je vous ſuis; venez, allons, Madame,
Remettre par nos ſoins le calme dans ſon ame.
Malgré ſon déſeſpoir, malgré tout ſon courroux,
Le tems & nos reſpects le fléchiront pour nous.
Je m'étois engagé de venger mon outrage,
De m'ouvrir juſqu'à vous un glorieux paſſage,
Varus eſt mort, enfin les Romains ſont défaits;
Graces aux Dieux, l'effet répond à mes ſouhaits:
De mes libérateurs reconnoiſſons le zele,
Et conſacrons à Rome une haine immortelle.

FIN.





LES FOLIES *AMOUREUSES*,

COMÉDIE.

Par Monsieur REGNARD.



ACTEURS.

ALBERT, *Jaloux & Tuteur d'Agathe.*

E'RASTE, *Amant d'Agathe.*

AGATHE, *Amante d'Eraste.*

LISETTE, *Servante de M. Albert.*

CRISPIN, *Valet d'Eraste.*

La Scene est dans une avenue, devant le Château d'Albert.



LES FOLIES *AMOUREUSES*, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

Lorsqu'en un plein repos chacun encor sommeille,
Quel démon, s'il vous plait, vous tire par l'oreille,
Et vous fait hazarder de venir si matin?

AGATHE.

Paix, tais-toi, parles bas; tu sauras mon dessein.
Eraste est de retour.

LISETTE.

Eraſte ?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.

D'où ſavez-vous cela, Madame, je vous prie ?

AGATHE.

J'ai cru le voir hier paroître dans ces lieux ;
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du Seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foi, c'eſt un guide excellent que l'amour !

AGATHE.

J'étois à ma fenêtre, en attendant le jour,
Quand quelqu'un eſt ſorti : voyant la porte ouverte,
J'ai ſaiſi promptement l'occaſion offerte,
Tant pour prendre le frais, que pour flatter l'eſpoir
Qui pourroit attirer Eraſte pour me voir.

LISETTE.

Vous n'avez pas envie à ce qu'on peut comprendre,
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre :
Il arrive le ſoir ; & vous, au point du jour,
Vous l'attendez ici pour flatter ſon amour :
C'eſt perdre peu de tems. Mais ſi, par aventure,
Albert votre tuteur, jaloux de ſa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t'il de nous ?

AGATHE.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux,
J'ai trop long-tems langui ſous ſon cruel empire ;

Je leve enfin le masque; & quoi qu'il puisse dire,
Je veux, sans nul égard, lui montrer désormais
Comme je prétends vivre, & combien je le hais.

LISETTE.

Que le Ciel vous maintienne en ce dessein louable!
Pour moi, j'aimerois mieux cent fois servir le diable...
Oui, le diable: du moins, quand il tiendroit sabbat,
J'aurois quelque repos. Mais, dans mon triste état,
Soir, matin, jour ou nuit, je n'ai ni paix ni treve:
Si cela dure encore, il faudra que je creve.
Tant que le jour est long, il gronde entre ses dents:
» Fais ceci, fais cela; va, viens; monte, descends;
» Fais bien la guerre à l'œil; ferme porte & fenêtre,
» Avertis, si de loin tu vois quelqu'un paroître.
Il s'arrête, il s'agite, il court sans savoir où;
Toute la nuit il rode ainsi qu'un loup-garou;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle;
Lui, quand il dort d'un œil, l'autre fait sentinelle;
Il n'a ri de sa vie; il est jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux.
J'aimerois mieux chercher mon pain de porte en porte
Que servir plus long-tems un maître de la sorte.

AGATHE.

Lisette, tous nos maux vont finir désormais.
Qu'Eraste est différent du portrait que tu fais!
Dès mes plus tendres ans chez sa mere nourrie,
Nos cœurs se sont trouvés liés de sympathie;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmans,

De nous unir encor par ſes engagemens.
Plutôt que de ſouffrir la contrainte effroyable
Qui depuis quelque tems & me gêne & m'accable,
Je ſerois fille à prendre un parti violent ;
Et ſous un habit d'homme, en Chevalier errant,
Pour m'affranchir d'Albert & de ſes loix ſi dures,
J'irois par le pays chercher des aventures.

LISETTE.

Oh! ſans aller ſi loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous ſuis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne ſçais pas encor quel eſt mon caractere,
Quand on m'impoſe un joug à mon humeur contraire.
J'ai vécu dans le monde au milieu des plaiſirs;
La contrainte où je ſuis irrite mes deſirs.
Préſentement qu'Eraſte à m'épouſer s'apprête,
Mille vivacités me paſſent par la tête,
J'ai du cœur, de l'eſprit, du ſens, de la raiſon,
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du château la porte eſt-elle ouverte ?

LISETTE.

Bon! votre vieux Cerbere eſt à la découverte,
Faut-il le demander? Il rode dans les champs;
Il fait toute la nuit ſentinelle en dedans;
Et ſur le point du jour, il va battre l'eſtrade.
S'il pouvoit par bonheur, choir en quelque embuſcade,
Et que des égrillards, avec de bons bâtons...
Mais, paix; j'entends du bruit; quelqu'un vient ; écoutons.

SCENE II.

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

J'Ai fait dans mon château, toute la nuit, la ronde;
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'assurer des dehors.
Grace au Ciel, tout va bien. Une terreur secrete,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiéte.
Je vis hier roder un certain curieux,
Qui de loin, ce me semble, examinoit ces lieux.
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en defaut ma prudence;
Et pour laisser Agathe à l'aise respirer,
Je n'ai, par bonté d'ame, encor rien fait murer.
Ce n'est point par douceur qu'on rend sage les filles,
Je veux, du haut en bas, faire attacher des grilles;
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.
Mais j'entends quelque bruit, & dans le crépuscule
J'entrevois quelque objet qui marche & qui recule:
Approchons. Qui va là? Personne ne répond.
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE, *bas.*

Je tremble.

ALBERT.

C'eſt Liſette : Agathe eſt avec elle.

AGATHE.

Eſt-ce donc vous, Monſieur, qui faites ſentinelle ?

ALBERT.

Oui, oui. C'eſt moi, c'eſt moi. Mais, à l'heure qu'il eſt
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît ?

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Liſette & moi, Monſieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour ſous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore & reſpirer le frais.

LISETTE.

Oui.

ALBERT.

Reſpirer le frais & voir l'aurore naître,
Tout cela ſe pouvoit faire à votre fenêtre.
Ici, pour me trahir vous êtes de complot.

LISETTE, *à part.*

Que ce ſeroit bien fait !

ALBERT, *à Liſette.*

Que dis-tu ?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles ſans intrigue & qui ſont retenues,
Sont, à l'heure qu'il eſt, dans leur lit étendues,
Dorment tranquillement, & ne vont point ſi-tôt
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE, *à Albert.*

Et comment, s'il vous plait, voulez-vous qu'on repose ?
Chez-vous, toute la nuit, on n'entend autre chose
Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
Crier, tousser, cracher, éternuer, courir.
Lorsque par grand hazard, quelquefois je sommeille,
Un bruit affreux de clef en sursaut me réveille :
Je veux me rendormir, mais point ; un Juif errant,
Qui fait du mal d'autrui son plaisir le plus grand,
Un lutin, que l'enfer a vomi sur la terre
Pour faire aux gens dormans une éternelle guerre,
Commence son vacarme & nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel est ce lutin & ce Juif errant ?

LISETTE.

Vous.

ALBERT.

Moi ?

LISETTE.

Oui ! vous. Je croyois que ces brusques manieres
Venoient de quelque Esprit qui vouloit des prieres ;
Et pour mieux m'éclaircir, dans ce fâcheux état,
Si c'étoit ame, ou corps qui faisoit ce sabbat,
Je mis un certain soir, à travers la montée,
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée :
Cela fit tout l'effet que j'avois espéré.
Si-tôt que pour dormir chacun fut retiré,
En personne d'esprit, sans bruit & sans chandelle,

J'allai dans certain coin me mettre en ſentinelle ;
J'y n'y fus pas long-tems qu'auſſi-tôt, patatras,
Avec un fort grand bruit, voilà l'eſprit à bas :
Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées,
Lui font, avec le nez, meſurer les montées.
Soudain j'entends crier : A l'aide, je ſuis mort.
A ces cris redoublés, & dont je riois fort,
J'accours & je vous vois étendu ſur la place,
Avec une apoſtrophe au milieu de la face ;
Et votre nez caſſé me fit voir, par écrit,
Que vous étiez un corps & non pas un eſprit.

ALBERT.

Ah! malheureuſe engeance! appanage du Diable!
C'eſt-toi qui m'as joué ce tour abominable ?
Tu voulois me tuer avec ce trait maudit ?

LISETTE.

Non, c'étoit ſeulement pour attraper l'Eſprit.

ALBERT.

Je ne ſais maintenant qui retient mon courage,
Que de vingt coups de poing au milieu du viſage...

AGATHE, *le retenant.*

Hé! Monſieur, doucement.

ALBERT, *à Agathe.*

Vous pourriez bien ici,
Vous, la belle, attraper quelque gourmande auſſi.
(*à part.*)
Taiſez-vous, s'il vous plaît. Pour punir ſon audace,
Il faut que de chez-moi ſur le champ je la chaſſe.
(*à Liſette.*)
Qu'on ſorte de ce pas.

LISETTE

LISETTE, *feignant de pleurer.*

Juste Ciel! quel arrêt!

Monsieur!...

ALBERT.

Non; dénichons au plutôt, s'il vous plait.

LISETTE, *riant.*

Ah! par ma foi, Monsieur, vous nous la donnez bonne,
De croire qu'en quittant votre triste personne,
Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur!
Un écolier qui sort d'avec son précepteur;
Une fille long-tems au célibat liée,
Qui quitte ses parens pour être mariée;
Un esclave qui sort des mains des mécréans;
Un vieux forçat qui rompt sa chaîne après trente ans;
Un héritier qui voit un oncle rendre l'ame;
Un époux quand il suit le convoi de sa femme;
N'ont pas le demi-quart tant de plaisir que j'ai
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De sortir de chez moi tu peux être ravie?

LISETTE.

C'est le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Oui! puisqu'il est ainsi, je change de desir,
Et je ne prétends pas te donner ce plaisir:
Tu resteras ici pour faire pénitence.

(*à Agathe.*)

Et vous, sans raisonner, rentrez en diligence;

(*Agathe rentre en faisant la révérence: Lisette en fait autant; Albert la retient, & continue.*)

Demeure, toi; je veux te parler sans témoins.

SCENE III.

ALBERT, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

IL faut l'amadouer; j'ai besoin de ses soins.
[*haut.*]
Allons, faisons la paix, vivons d'intelligence;
Je t'aime dans le fond, & plus que l'on ne pense.

LISETTE.

Et je vous aime aussi plus que vous ne pensez.

ALBERT.

Un bel amour, vraiment, à me casser le nez!
Mais je pardonne tout, & te donne promesses
Que tu ressentiras l'effet de mes largesses,
Si tu veux me servir dans une occasion.

LISETTE.

Voyons, de quel service est-il donc question?

ALBERT.

Tu sais depuis long-tems que, sur le fait d'Agathe,
J'ai, comme on doit l'avoir, l'ame un peu délicate,
La donzelle bientôt prendroit le mors aux dents,
Sans la précaution que près d'elle je prends.
Chez la Dame du bourg jusqu'à quinze ans nourrie,
Toûjours dans le grand monde elle a passé sa vie;
Cette Dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre soin, & me la confia.

L'amour, depuis ce tems, s'est glissé dans mon ame,
Et j'ai quelque dessein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme ? Fi donc !

ALBERT.

Qu'entends-tu par ce ton?

LISETTE.

Fi ! vous dis-je.

ALBERT.

Comment ?

LISETTE.

Hé! fi! fi! vous dit-on.
Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise;
Et j'en appellerois à votre barbe grise.

ALBERT.

Je n'ai point eu d'enfans de mon hymen passé,
Et je veux achever ce que j'ai commencé ;
Faire des héritiers dont l'heureuse naissance,
De mes collatéraux détruise l'espérance.

LISETTE.

Ma foi, faites, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
Jamais postérité de vous ne sortira.
C'est moi qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoi donc ?

LISETTE.

Que sais-je ?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilege ?
Dis donc, parles, réponds?

LISETTE.

Mon Dieu, je ne dis rien.
Sans dire la raison, vous la devinez bien.
Je m'entends, il suffit.

ALBERT.

Ne te mets point en peine.
Ce sera mon affaire, & point du tout la tienne.

LISETTE.

Ah! vous avez raison.

ALBERT.

Tu sais bien qu'ici bas;
Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un pas.
Des pieges qu'on me tend mon ame est alarmée.
Je tiens une brebis avec soin enfermée:
Mais des loups ravissans rodent pour l'enlever;
Contre leur dent cruelle il la faut conserver:
Et pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux de toutes parts fermer la bergerie;
Faire, avec soin, griller mon château tout autour,
Et ne laisser par-tout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ai besoin de tes soins en cette conjoncture,
Pour faire, à mon desir, attacher la clôture.

LISETTE.

Qui? moi!

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention
Paroisse être l'effet de ma précaution.
Agathe avec raison pourroit être alarmée
De se voir par mes soins de la sorte enfermée;
Cela pourroit causer du refroidissement:

Mais, en fille d'esprit, il faut adroitement
Lui dorer la pilule, & lui faire comprendre
Que tout ce qu'on en fait n'est que pour se défendre;
Et que la nuit passée, un nombre de bandits
N'a laissé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

Mais croyez-vous, Monsieur, avec ce stratageme,
Et bien d'autres encor dont vous usez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux?

ALBERT.

Ce n'est pas ton affaire; il suffit, je le veux.

LISETTE.

Allez, vous êtes fou de vouloir à votre âge,
Pour la seconde fois tâter du mariage;
Plus fou, d'être amoureux d'un objet de quinze ans;
Encor plus fou, d'oser la griller là-dedans.
Ainsi, dans ce dessein funeste en conséquences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont le moindre va droit aux Petites-Maisons.

ALBERT.

Pour me conduire ainsi j'ai de bonnes raisons.

LISETTE.

Pour moi, grace aux effets de la bonté céleste,
J'ai, jusqu'à présent, eu de la vertu de reste:
Mais si j'avois amant ou mari de ce goût,
Ils en auroient, parbleu, sur la tête & par-tout.
Si vous me choisissez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre espérance est vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches desseins:
Le cas est trop vilain; je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sais-tu qu'après avoir employé la priere,
Je saurai contre toi prendre un parti contraire?

LISETTE.

Pestez, jurez, criez, mettez-vous en courroux,
Vous m'entendrez toûjours vous dire qu'un jaloux
Est un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudroit de bon cœur voir à cent pieds
sous terre;
Qu'il n'est rien plus hideux: que Satan, Lucifer,
Et tant d'autres Messieurs habitans de l'enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmans, plus
aimables,
Des bourreaux moins cruels & moins insupporta-
bles
Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez. J'ai dit. Je me retire. Adieu.

SCENE IV.

ALBERT *seul.*

Pour me trahir ici tout le monde s'emploie:
On diroit qu'ils n'ont pas tous de plus grande joie.
Lisette ne vaut rien: mais, de crainte de pis,
Malgré sa brusque humeur, je la garde au logis.
Je ne laisserai pas, quoi qu'on dise & qu'on glose,
D'accomplir le dessein que mon cœur se propose.

SCENE V.

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

MOn maître, qui m'attend au cabaret prochain,
M'envoie ici devant pour ſonder le terrein.
Voilà, je crois, notre homme; il faut feindre de ſorte...

ALBERT.

Que faites-vous ici ſeul, & devant ma porte?

CRISPIN.

Bonjour, Monſieur.

ALBERT.

Bonjour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

En vérité, j'en ai le cœur bien réjoui.

ALBERT.

Content, ou non content, quel ſujet vous attire?
Et quel homme êtes-vous?

CRISPIN.

J'aurois peine à le dire.
J'ai fait tant de métiers, d'après le naturel,
Que je puis m'appeller un homme univerſel.

J'ai couru l'univers; le monde eſt ma patrie ;
Faute de revenu, je vis de l'induſtrie,
Comme bien d'autres font ; ſelon l'occaſion,
Quelquefois honnête homme, & quelquefois frip-
pon.
J'ai ſervi volontaire un an dans la Marine ;
Et me ſentant le cœur enclin à la rapine,
Après avoir été dix-huit mois flibuſtier,
Un mien parent me fit apprentif maltotier.
J'ai porté le mouſquet en Flandre, en Allemagne,
Et j'étois miquelet dans les guerres d'Eſpagne.

ALBERT.

(*à part.*)

Voila bien des métiers ! Du bas juſques en haut,
Cet homme me paroît avoir l'air d'un maraud.
(*haut.*)
Que faites-vous ici ? Parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non; il faut parler.

CRISPIN, *à part.*

Je ne ſais que lui dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'être de ces frippons
Qui rodent pour entrer la nuit dans les maiſons.

CRISPIN.

Vous me connoiſſez mal ; j'ai d'autres ſoins en tête.
Tandis que le hazard dans ce ſéjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des ſecrets merveil-
leux,
Je m'amuſe à chercher des ſimples dans ces lieux.

ALBERT.

Des ſimples ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur. Tout le tems de ma vie
J'ai fait profeſſion d'exercer la Chymie.
Tel que vous me voyez, il n'eſt guere de maux
Où je ne ſçache mettre un remede à propos;
Pierre, gravelle, toux, vertige, maux de mere.
On m'a même accuſé d'avoir un caractere.
Il ne s'en eſt fallu qu'un degré de chaleur,
Pour être de mon tems le plus heureux ſouffleur.

ALBERT.

Cet habit cependant n'eſt pas de compétence.

CRISPIN.

Vous ſavez que l'habit ne fait pas la ſcience;
Et je ne ſerois pas réduit d'être valet,
Si je n'avois eu bruit avec le Châtelet.
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites-vous ?...

CRISPIN.

Voyez la médiſance!
Certain jour, me trouvant le long du grand chemin,
Moi troiſieme, & le jour étant ſur ſon déclin,
En un certain bourbier j'apperçus certain coche:
En homme ſecourable auſſi-tôt je m'approche;
Et pour le ſoulager du poids qui l'arrêtoit,
J'ôtai du magaſin les paquets qu'il portoit.
On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces paquets perdus me rendre reſponſable:
Le Prévôt s'en mêloit; c'eſt pourquoi mes amis

Me conſeillerent tous de quitter le pays.

ALBERT.

C'eſt agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre, où j'ai fait des merveilles.
Les ardennes m'ont vu ſoutenir tout le feu,
Et batailler un jour, ſeul, contre un parti bleu.
J'ai, dans le Milanois, payé de ma perſonne.
Savez-vous bien, Monſieur, que j'étois dans Crémone!...

ALBERT.

Je vous crois. Mais, après tous ces exploits fameux,
Que voulez-vous enfin de moi?

CRISPIN.

Ce que je veux?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

Rien. Je crois qu'on peut, quoique l'on en raiſonne,
Se promener ici, ſans offenſer perſonne.

ALBERT.

Oui; mais il ne faut pas trop long-tems y reſter.
Serviteur.

CRISPIN.

Serviteur. Avant de nous quitter,
Dites-moi, s'il vous plait, Monſieur, à qui peut être
Le château que voilà.

ALBERT.

Mais... il eſt à ſon maître.

CRISPIN.

C'eſt parler comme il faut. Vous répondez ſi bien
Que l'on ne peut ſi-tôt quitter votre entretien.
Nous devons à la ville aller ce ſoir au gîte,
Y ſerons-nous bientôt ?

ALBERT.

Si vous allez bien vîte.

CRISPIN, *à part.*

Cet homme n'aime pas les converſations.
(*haut.*)
Pour finir en un mot toutes mes queſtions,
Je pars, & dites-moi quelle heure il pourroit être?

ALBERT.

La demande eſt plaiſante! à ce qu'on peut connoître,
Vous me croyez ici mis comme les cadrans,
Pour, du haut d'un clocher, montrer l'heure aux paſſans :
Allez l'apprendre ailleurs ; partez : je vous conſeille
De ne pas plus long-tems étourdir mon oreille.
Votre aſpect me fatigue autant que vos diſcours.
Adieu. Bonjour.

SCENE VI.

CRISPIN *ſeul.*

CEt homme m'a bien l'air d'un ours.
Par ma foi, ce début commence à m'interdire.

Le vieillard me paroît un peu sujet à lire ;
Pour en venir à bout, il faudra batailler :
Tant mieux ; c'est où je brille ; & j'aime à ferrailler.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

MAis j'apperçois mon maître.

ERASTE.

Hé bien ! quelle nouvelle,
Cher Crispin ? dans ces lieux as-tu vu cette Belle ?
As-tu vu ce tuteur ? & vois-tu quelque jour,
Quelque rayon d'espoir qui flatte mon amour ?

CRISPIN.

A vous dire le vrai, ce n'étoit pas la peine
De venir de Milan ici tout d'une haleine,
Pour nous en retourner d'abord du même train ;
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
Ah ! que ce mont Cenis est un pas ridicule !
Vous souvient-il, Monsieur, quand ma maudite mule
Me jetta par malice en ce trou si profond ?
Je fus près d'un quart-d'heure à rouler jusqu'au fond.

ERASTE.

Ne badine donc point ; parle d'autre maniere.

CRISPIN.

Puisque vous souhaitez une phrase plus claire,

Je vous dirai, Monſieur, que j'ai vu le jaloux,
Qui m'a reçu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du canon pour emporter la place.

ERASTE.

Nous en viendrons à bout, quoiqu'il diſe & qu'il faſſe;
Et je ne prétends point abandonner ces lieux,
Que je ne ſois nanti de l'objet de mes vœux.
L'Amour, de ce brutal vaincra la réſiſtance.

CRISPIN.

J'aurois pour le ſuccès aſſez bonne eſpérance,
Si de quelque argent frais nous avions le ſecours:
C'eſt le nerf de la guerre, ainſi que des amours.

ERASTE.

Ne te mets point en peine; Agathe, en mariage
A trente mille écus de bon bien en partage:
Quand elle n'auroit rien, je l'aime cent fois mieux
Qu'une autre avec tout l'or qui ſéduiroit tes yeux.
Dès ſes plus tendres ans, chez ma mere élevée,
Son image en mon cœur eſt tellement gravée
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nos deux cœurs, qui ſembloient l'un pour l'autre être faits,
Goûtoient de cet amour l'heureuſe intelligence,
Quand ma mere mourut. De cette décadence,
Albert, ce vieux jaloux que l'enfer confondra,
Par avis de parens, d'Agathe s'empara.
Je ne le connois point; & lui, comme je penſe,
De moi ni de mon nom n'a nulle connoiſſance.
On m'a dit qu'il étoit d'un très-facheux eſprit,
Défiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
Il faut favoir d'abord si dans la forteresse
Nous nous introduirons par force, ou par adresse;
S'il est plus à propos, pour nos desseins conçus,
De faire un siege ouvert, ou former un blocus.

ERASTE.

Tu te sers à propos de termes militaires;
Tu reviens de la guerre,

CRISPIN.

En toutes les affaires,
La tête doit toûjours agir avant le bras.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois des combats:
J'ai même déserté deux fois dans la Milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un siege réüssisse,
Il faut, premierement, s'emparer des dehors;
Connoître les endroits, les foibles & les forts.
Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverse un rempart, on fait breche; aussi-tôt
On avance en bon ordre, & l'on donne l'assaut;
On égorge, on massacre, on tue, on vole, on pille:
C'est de même à peu près quand on prend une fille;
N'est il pas vrai, Monsieur?

ERASTE.

A quelque chose près.
La suivante Lisette est dans nos intérêts.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
Et plus pour le succès on conçoit d'espérance.

Il la faut avertir que sans bruit, sans tambours,
Il est toute la nuit arrivé du secours;
Lui faire des signaux pour lui faire comprendre...

ERASTE.

Allons voir là dessus quels moyens il faut prendre.
Et pour ne point donner de soupçons dangereux,
Evitons de rester plus long-tems en ces lieux.

SCENE VIII.

CRISPIN *seul.*

MOi, comme ingénieur & chef d'artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie,
Pour battre en breche Albert, & l'obliger bientôt
A nous rendre la place, ou soutenir l'assaut.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALBERT *seul.*

UN secret confié, dit un excellent homme,
(J'ignore son pays & comment il se nomme)
Est la chose à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce tems à garder:

Cependant n'en déplaise à ce docteur habile,
La garde d'une fille est bien plus difficile.
J'ai fait par le jardin entrer le serrurier,
Qui doit à mon dessein promptement s'employer.
Je veux faire sortir Agathe & sa suivante,
De peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante :
Il faut les appeller, afin qu'à son plaisir
L'ouvrier libre & seul puisse agir à loisir.
Quand j'aurai sur ce point satisfait ma prudence,
Il faudra les résoudre à prendre patience.
Holà, quelqu'un.

SCENE II.

AGATE, LISETTE, ALBERT.

ALBERT.

Venez sous ces arbres épais,
Pendant quelques momens prendre avec moi le frais.

LISETTE, *à Albert.*

Voilà du fruit nouveau. Quel démon favorable
Vous rend l'accueil si doux, & l'humeur si traitable ?
Par votre ordre étonnant, depuis plus de six mois
Nous sortons aujourd'hui pour la premiere fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu quelquefois dans la vie.
Le plus charmant séjour à la fin nous ennuie.

AGATHE,

AGATHE, *à Albert.*

Sous quelque autre climat que je ſois avec vous,
L'air n'y ſera pour moi ni meilleur, ni plus doux.
Je ne ſais pas pourquoi; mais enfin je ſoupire,
Quand je ſuis près de vous, plus que je ne reſpire.

ALBERT, *à Agathe.*

Mon cœur à ce diſcours ſe pâme de plaiſirs.
Il te faut un époux pour calmer ces ſoupirs.

AGATHE.

Les filles, d'ordinaire aſſez diſſimulées;
Font, au ſeul nom d'époux, d'abord les réſervées,
Maſquent leurs vrais deſirs, & répondent ſouvent
N'aimer d'autre parti que celui du Couvent:
Pour moi, que le pouvoir de la vérité preſſe,
Qui ne trouve en cela ni crime ni foibleſſe,
J'ai le cœur plus ſincere; & je vous dis ſans fard,
Que j'aſpire à l'hymen & plutôt que plus tard.

LISETTE.

C'eſt bien dit. Que ſert-il, au printems de ſon âge,
De vouloir ſe ſouſtraire au joug du mariage,
Et de ſe retrancher du nombre des vivans?
Il étoit des maris bien avant des Couvens,
Et je tiens, moi, qu'il faut ſuivre, en toute méthode;
Et la plus ancienne, & la plus à la mode.
Le parti d'un époux eſt le plus ancien,
Et le plus uſité; c'eſt pourquoi je m'y tiens.

ALBERT.

En perſonnes d'eſprit vous parlez l'une & l'autre.
Mes ſentimens auſſi ſont conformes au vôtre:
Je veux me marier, riche comme je ſuis,

On me vient tous les jours propofer des partis
Qui paroiffent pour moi d'un très-grand avantage:
Mais je réponds toûjours qu'un autre amour m'engage; *(à Agathe.)*
Que mon cœur, prévenu de ta rare beauté,
Pour toi feule foupire; & que, de ton côté,
Tu n'adores que moi.

AGATHE.

Comment donc!

ALBERT.

Oui, mignonne,
J'ai déclaré l'amour qui pour moi t'aiguillonne.

AGATHE.

Vous avez, s'il vous plait, dit...

ALBERT.

Qu'au fond de ton cœur,
Pour moi tu nourriffois une fincere ardeur.

AGATHE.

Votre difcrétion vraiment ne paroît guere.

ALBERT.

On ne peut être heureux, belle Agathe, & fe taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu fi haut.

ALBERT.

Et pourquoi, mon enfant?

AGATHE.

C'eft que rien n'eft fi faux,
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas?

AGATHE.

Non: mais, en récompenfe,

Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Et pourquoi?

AGATHE.

Qui le fait?
On aime sans raison, & sans raison on hait.

LISETTE, *à Albert.*

Si l'aveu n'est pas tendre, il est du moins sincere.

ALBERT, *à Agathe.*

Après ce que j'ai fait, Basilic, pour te plaire?

LISETTE.

Ne nous emportons point; voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits sont effacés, elle est aimable & fraîche:
Elle a l'esprit bien fait, & vous l'humeur revêche:
Elle n'a pas seize ans, & vous êtes fort vieux:
Elle se porte bien, vous êtes catarreux;
Elle a toutes ses dents qui la rendent plus belle;
Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t'elle,
Et doit être emportée à la premiere toux:
A quelle malheureuse ici-bas plairiez-vous?

ALBERT.

Si j'ai pris, pour lui plaire, une inutile peine,
Je veux, parlasambleu! mériter cette haine,
Et mettre en sûreté ses dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
Loin de tous damoiseaux, où de son arrogance
Elle aura tout loisir de faire pénitence.
Allons, vîte, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller?

ALBERT.

Vous le saurez tantôt, marchons sans tant parler.

SCENE III.

ERASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

Eraſte entre comme un homme qui ſe promene. Il apperçoit Albert, & le ſalue.

ALBERT, *à part.*

Quel triſte contre-tems dans cette conjonƈture!
Au diable le fâcheux, & ſa ſotte figure.
(*haut à Eraſte.*)
Souhaitez-vous, Monſieur, quelque choſe de moi?

LISETTE, *bas à Agathe.*

C'eſt Eraſte.

AGATHE, *bas.*

Paix donc, je le vois mieux que toi.
(*Eraſte continue à ſaluer.*)

ALBERT.

A quoi ſervent, Monſieur, les façons que vous faites?
Parlez donc; je ſuis las de toutes ces courbettes.

ERASTE.

Etranger dans ces lieux, & ravi de vous voir,
Vous rendant mes reſpeƈts, je remplis mon devoir.
Aſſez près de chez-vous ma chaiſe s'eſt rompue:
Lorſqu'à la réparer ici l'on s'évertue,

Attiré par l'aspect & le frais de ces lieux,
Je viens y respirer un air délicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, Monsieur; l'air qu'ici l'on
respire,
Est tout-à-fait mal-sain: je dois même vous dire
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-tems,
Et qu'il est dangereux & mortel aux passans.

AGATHE.

Hélas! rien n'est plus vrai: depuis que j'y respire,
Je languis nuit & jour dans un cruel martyre.

CRISPIN.

Que l'on me donne à moi toûjours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin,
Et je défie ici, toux, fievre, apoplexie,
De pouvoir, de cent ans, attenter à ma vie.

ERASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air si fleuri vous manquiez de santé.

ALBERT.

Qu'elle se porte bien ou qu'elle soit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ERASTE.

Cet objet que le Ciel a pris soin de parer,
Cette vue où mon œil se plait à s'égarer,
Enchante mes regards; & jamais la nature
N'étala ses attraits avec tant de parure.
Mon cœur est amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT.

Oui, le pays est beau, chacun en parle ainsi:
Mais vous emploierez mieux la fin de la journée;
Votre chaise à présent doit être accommodée;

Votre présence ici ne fait aucun besoin;
Partez: vous devriez être déjà bien loin.

ERASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moi, je vous prie...

ALBERT.

Puisque de babiller vous avez tant d'envie,
Je vais vous écouter avec attention.
[*à Agathe & à Lisette.*]
Rentrez, rentrez.

LISETTE.

Monsieur...

ALBERT.

Eh! rentrez, vous dit-on.

ERASTE.

Je me retirerai plutôt que d'être cause
Que Madame, pour moi, souffre la moindre chose.

AGATHE.

Non, Monsieur, demeurez: & jusques à demain
Différez, croyez-moi, de vous mettre en chemin;
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins sont mal sûrs.

ALBERT.

Que de cérémonie!
[*Agathe rentre.*]



SCENE IV.

ALBERT, LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Lisette.*

ALlons, vite, rentrons.

LISETTE.

Oui, oui, je rentrerai:
Mais, devant ces Messieurs, tout haut je vous dirai
Que le Ciel enverra quelque honnête personne,
Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de six mois, dans ce Cloître nouveau
Nous n'avons apperçus que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée est interdite.
Tout, dans cette maison, est sujet à visite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
Rien n'entre ici, s'il n'est du genre féminin.
Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire.

ALBERT, *lui mettant la main sur la bouche, & la faisant rentrer.*

Ah! je t'arracherai ta langue de vipere.



SCENE V.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, *bas.*

JE ne veux point si-tôt rentrer dans le logis,
Pour donner tout le tems que les barreaux soient mis :
Leurs plaintes & leurs cris me toucheroient peut-être.
[*haut.*]
Çà, de quoi s'agit-il ? Parlez, vous voilà maître.
Mais, sur-tout, soyez bref.

ERASTE.

Je suis fâché, vraiment,
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'est-ce à dire, ma fille ?

ERASTE.

Est-ce donc votre femme ?

ALBERT.

Cela sera bientôt.

ERASTE.

J'en suis ravi dans l'ame.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau dessein,
Et vous faites fort bien de lui tenir la main.
Tous les maris devroient faire ce que vous faites.

Les femmes aujourd'hui sont toutes si coquettes!...

ALBERT.

J'empêcherai, parbleu, que celle que je prends
Ne suive la maniere & le train de ce tems.

CRISPIN.

Ah! que vous ferez bien! Je suis si soul des femmes!...
Et je suis si ravi quand quelques bonnes ames
Se servent de main-mise un peu de tems en tems...

ALBERT.

Ce garçon-là me plait, & parle de bon sens.

ERASTE.

Pour moi, je ne vois rien de si digne de blâme
Qu'un homme qui s'endort sur la foi d'une femme;
Qui, sans être jamais de soupçons combattu,
Compte tranquillement sur sa frêle vertu,
Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidelle.
Il faut faire soi-même, en tout tems, sentinelle;
Suivre par-tout ses pas; l'enfermer, s'il le faut;
Quand elle veut gronder, crier encor plus haut;
Et malgré tous les soins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, quel qu'il soit, en est toûjours la dupe.

ALBERT.

Nous sommes un peu grecs sur ces matieres-là;
Qui pourra m'attraper, bien habile sera.
Chaque jour, là-dedans, j'invente quelque adresse
Pour mieux déconcerter leur ruse & leur finesse.
Ma foi, vous aurez beau, Messieurs leurs partisans,
Débonnaires maris, doucereux courtisans,

Abbés blonds & musqués qui cherchez par la ville
Des femmes dont l'époux soit d'un accès facile,
Publier que je suis un brutal, un jaloux ;
Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

ERASTE.

Quand vous seriez jaloux, devez-vous vous défendre
Pour avoir plus qu'un autre un cœur sensible & tendre ?
Sans être un peu jaloux, on ne peut être amant.
Bien des gens cependant raisonnent autrement.
Un jaloux, disent-ils, qui sans cesse querelle,
Est plutôt le tyran, que l'amant d'une Belle :
Sans relâche agité de fureur & d'ennui,
Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui :
Insupportable à tous, odieux à lui même,
Chacun à le tromper met son plaisir extrême,
Et voudroit qu'on permit d'étouffer un jaloux,
Comme un monstre échappé de l'enfer en courroux.
C'est dans le monde ainsi qu'on parle d'ordinaire :
Mais pour moi, je soutiens un parti tout contraire,
Et dis qu'un galant homme, & qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux transports peut se voir animer,
Céder à ce penchant, & qu'il faut dans la vie
Assaisonner l'amour d'un peu de jalousie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, Monsieur, par votre esprit.
Je voudrois, pour beaucoup, que cela fut écrit,
Pour le montrer aux sots qui blâment ma maniere.

CRISPIN.

Entrons chez vous, Monſieur : là, pour vous ſatisfaire,
Je vous l'écrirai tout ſans qu'il vous coûte rien.

ALBERT, *l'arrêtant.*

Je vous ſuis obligé, je m'en ſouviendrai bien.
Vous n'avez pas, je crois, autre choſe à me dire.
Voilà votre chemin. Adieu. Je me retire.
Que le Ciel vous maintienne en ces bons ſentimens ;
Et ne demeurez pas en ce lieu plus long-tems.

SCENE VI.

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

LISETTE.

Au ſecours ! Aux voiſins ! Quel accident terrible !
Quelle triſte aventure ! Ah, Ciel ! eſt-il poſſible !
Pauvre Seigneur Albert ! que vas tu devenir ?
Le coup eſt trop mortel ; je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

LISETTE.

La plus rude diſgrace...

ALBERT.

Mais encor faut-il bien ſavoir ce qui ſe paſſe ?

LISETTE.

Agathe...

ERASTE.

Hé bien! Agathe?

LISETTE.

Agathe, en ce moment
Vient de devenir folle, & tout subitement.

ALBERT.

Agathe est folle?

ERASTE.

Ah, Ciel!

ALBERT.

Cela n'est pas croyable.

LISETTE.

Ah! Monsieur, ce malheur n'est que trop véritable.
Quand par votre ordre exprès, elle a vu travailler
Ce maudit Serrurier, venu pour nous griller;
Qu'elle a vu ces barreaux & ces grilles paroître,
Dont ce noir forgeron condamnoit sa fenêtre;
J'ai dans le même instant vu ses yeux s'égarer,
Et son esprit frappé soudain s'évaporer.
Elle tient des discours remplis d'extravagance,
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danse.
Elle prend un habit, puis le change soudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer sous sa main.
Tout-à l'heure elle a mis de votre garderobe,
Votre large culotte & votre grande robe;
Puis prenant sa guittare, elle a, de sa façon,
Chanté différens airs en différent jargon.
Enfin, c'est cent fois pis que je ne puis vous dire;
On ne peut s'empêcher d'en pleurer & d'en rire.

ERASTE.

Qu'entends-je? Juste Ciel!

ALBERT.

Quel funeste malheur!

LISETTE.

De ce triste accident vous êtes seul l'auteur;
Et voilà ce que c'est que d'enfermer les filles!

ALBERT.

Maudite prévoyance, & malheureuses grilles!

LISETTE.

J'ai voulu dans sa chambre un moment l'enfermer,
C'étoient des hurlemens qu'on ne peut exprimer;
De rage elle battoit les murs avec sa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout, & qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir.

SCENE VII.

AGATHE, ALBERT, ERASTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

HElas! à tout moment
Elle change de forme & de déguisement.

AGATHE, *en habit d'Espagnolette, avec une guittare, faisant le Musicien, chante.*

Toute la nuit entiere,
Un vieux vilain matou
Me guette sur la gouttiere.
Ah! qu'il est fou!
Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?

ERASTE, *bas à Crispin.*

Malgré son mal, Crispin, l'aimable & doux visage!

CRISPIN, *bas.*

Je l'aimerois encor mieux qu'une autre plus sage:

AGATHE, *chante.*

Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?
Vous êtes du métier? Musiciens, s'entend?
Fort vains, fort altérés, fort peu d'argent comptant?
Je suis, ainsi que vous, membre de la musique,
Enfant de *G re sol*; & de plus, je m'en pique.
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.
Sur un certain *Duo*, que je trouve excellent
Parce qu'il est de moi, je veux, sans complaisance,
Que chacun de vous deux m'en dise ce qu'il pense.

ALBERT.

Ah! ma chere Lisette, elle a perdu l'esprit.

LISETTE.

Qui le sait mieux que moi? Ne vous l'ai-je pas dit?

(*Agathe chante un petit prélude.*)

CRISPIN.

Ce qui m'en plait, Monsieur, sa folie est gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublés, & la mine hagarde.

AGATHE.

J'aime les gens de l'art.

(*Elle présente une main à Albert qu'elle secoue rudement, & laisse baiser l'autre à Eraste.*)

Touchez-là, touchez-là.
L'air que vous entendrez est fait en *à mi la*;
C'est mon ton favori: la musique en est vive,
Bizarre, pétulante, & fort récréative;

Les mouvemens légers, nouveaux, vifs & pressés.
L'on m'envoya chercher un de ces jours passés,
Pour détremper un peu l'humeur mélancolique
D'un homme dès long-tems au lit paralityque:
Dès que j'eus mis en chant un certain rigaudon,
Trois sages Médecins venus dans la maison,
La garde, le malade, un vieil Apothicaire
Qui venoit d'exercer son grave ministere,
Sans respect du métier, se prenant par la main,
Se mirent à danser jusques au lendemain.

CRISPIN, *à Eraste.*

Voir une Faculté faire en rond une danse,
Et sortir dans la rue ainsi tous en cadence:
Cela doit être beau, Monsieur!

ERASTE, *bas à Crispin.*

Quoi! malheureux,
Tu peux rire, & la voir en cet état affreux!

AGATHE.

Attendez... doucement... mon démon de musique
M'agite, me saisit... je tiens du chromatique.
Les cheveux à la tête en dresseront d'horreur...
Ne troublez pas le Dieu qui me met en fureur.
Je sens qu'en tons heureux ma verve se dégorge.
(*Elle tousse beaucoup & crache au nez d'Albert.*)
Pouah. C'est un diésis que j'avois à la gorge.
Or donc, dans le *Duo* dont il est question,
Vous y verrez du vif & de la passion:
Je réussis des mieux & dans l'un & dans l'autre.
[*Elle donne un papier de musique à Albert, & une lettre à Eraste.*]
Voilà votre partie; & vous, voilà la vôtre.
[*Elle tousse pour se préparer à chanter.*]

CRISPIN.

Ecartons-nous un peu; je crains les diéſis.

LISETTE, *à part.*

Nous entendrons bientôt de beaux charivaris.

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur eſt extrême.
Je ſuis Seigneur Albert, qui te chérit, qui t'aime.

AGATHE.

Parbleu, vous chanterez.

ALBERT.

Hé bien! je chanterai;
Et ſi c'eſt ton deſir encor, je danſerai.

ERASTE, *ouvrant ſon papier, à part.*

Une lettre, Criſpin!

CRISPIN, *bas à Eraſte.*

Ah, Ciel! quelle aventure!
Le maître de muſique entend la tablature.

AGATHE.

Ça, comptez bien vos tems, pour partir, cette fois
C'eſt vous qui commencez. Allons, vîte. Un, deux, trois.

(*Elle donne un coup de papier dont elle bat la meſure ſur la tête d'Albert, & frappe du pied ſur le ſien avec colere.*)

Partez donc, partez donc, Muſicien barbare,
Ignorant par nature, ainſi que par bécare.
Quelle rauque grenouille, au milieu de ſes joncs,
T'a donné de ton art les premieres leçons?
Sais-tu dans un concert, ou croaſſer ou braire?

ALBERT.

Je vous ai déjà dit, ſans vouloir vous déplaire,
Que je n'ai point l'honneur d'être Muſicien.

AGATHE

AGATHE.

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu, ne fachant rien,
Interrompre un concert, où ta feule préfence
Caufe des contre-tems & de la difcordance?
Vit-on jamais un âne effayer des *bémols*,
Et fe mêler au chant des tendres roffignols?
Jamais un noir corbeau, de malheureux préfage,
Troubla t'il des fereins l'agréable ramage?
Et jamais, dans les bois, un finiftre hibou,
Pour chanter en concert, fortit il de fon trou?
Tu n'es & ne feras qu'un fot toute ta vie.

CRISPIN, *à Agathe.*

Mon Maître, comme il faut, chantera fa partie:
J'en fuis fa caution.

AGATHE.

Il faut que dès ce foir,
Dans une férénade il montre fon favoir;
Qu'il faffe une mufique, & prompte, & vive,
& tendre,
Qui m'enleve!

LISETTE, *à Crifpin.*

Entends-tu?

CRISPIN.

Je commence à comprendre.
C'eft... comme qui diroit une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue, en mufique, eft un morceau bien
fort, (*bas à Agathe*)
Et qui coûte beaucoup. Nous n'avons pas un
double.

AGATHE, *bas à Crispin.*

Nous pourvoirons à tout, qu'aucun soin ne vous trouble.

ERASTE, *à Agathe.*

Vous verrez que je suis un homme de concert,
Et que je sais, de plus, chanter à livre ouvert.

AGATHE, *chante.*

L'Ucelletto,
No, non è matto,
Chi, cercando di quà, di là,
Va trovando la libertà:
Ut re mi, re mi fa;
Mi fa sol, fa sol la.
Al dispetto
D'un vecchio brutto,
E cercando di quà, di là,
L'Ucelletto si salverà:
Ut re mi, re mi fa;
Mi fa sol, fa sol la.

(*Elle sort en chantant & en dansant autour d'Eraste.*)

SCENE VIII.

ALBERT, LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT.

Lisette, suivons-la; voyons s'il est possible
D'apporter du remede à ce malheur terrible.

SCENE IX.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE.

MA pauvre maîtresse! Ah! j'ai le cœur si saisi!...
Je crois que je m'en vais devenir folle aussi.
(Elle sort en chantant & en dansant autour de Crispin.)

SCENE X.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE, *ouvrant la lettre.*

IL est entré. Lisons....

» Vous serez surpris du parti que je prends; » mais l'esclavage où je me trouve devenant plus » dur chaque jour, j'ai cru qu'il m'étoit permis » de tout entreprendre. Vous, de votre côté, » essayez tout pour me délivrer de la tyrannie » d'un homme que je hais autant que je vous aime..

Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, & de cette folie?

CRISPIN.

J'admire les ressorts de l'esprit féminin,

Quand il eſt agité de l'amoureux lutin.

ERASTE.

Il faut que cette nuit, ſans plus longue remiſe,
Nous faſſions éclater quelque noble entrepriſe,
Et que nous l'arrachions, Criſpin, d'un joug ſi dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever?

ERASTE.

Ce ſeroit le plus ſûr,
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant ſervice,
Je crains après cela...

ERASTE.

Que crains-tu?

CRISPIN.

La Juſtice.

ERASTE.

C'eſt pour nous épouſer.

CRISPIN.

C'eſt fort bien entendu.
Vous ſerez épouſé; moi, je ſerai pendu.

ERASTE.

Il me vient un deſſein... Tu connois bien Clitandre?

CRISPIN.

Oui-dà.

ERASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre:
Son château n'eſt pas loin; c'eſt chez lui que je veux
Me choiſir un aſyle en partant de ces lieux.
Là, bravant du jaloux le dépit & la rage,

Nous disposerons tout pour notre mariage.
La joie & le plaisir regnent dans ce séjour,
Et nous y conduirons & l'Hymen & l'Amour.

SCENE XI.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Eraste.*

AH! Monsieur, excusez l'ennui qui me possède.
Je reviens sur mes pas pour chercher du remede.
Cet homme est à vous?

ERASTE.

Oui.

ALBERT.

De grace, ordonnez-lui
Qu'il veuille à mon secours s'employer aujourd'hui.

ERASTE.

Et que peut-il pour vous? parlez.

ALBERT.

De sa science
Il a daigné tantôt me faire confidence;
Il a mille secrets pour guérir bien des maux;
Peut-être en a-t'il un pour les foibles cerveaux.

CRISPIN.

Oui, oui, j'en ai plus d'un, dont l'effet salutaire...
Mais vous m'avez tantôt traité d'une maniere!...

ALBERT, *à Crispin.*

Ah, Monsieur!

CRISPIN.

Refuser, lorsqu'on vous en prioit,
De dire le chemin & l'heure qu'il étoit!

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lieu, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT.

Pourrez-vous sans pitié, voir éteindre les jours
D'un objet si charmant, sans lui donner secours?
[*à Eraste.*]
Monsieur, parlez pour moi.

ERASTE.

Crispin, je t'en conjure.
Tâche à guérir le mal que cette belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon ressentiment.
[*à Albert.*]
Oui, je veux la guérir, & radicalement.

ALBERT.

Quoi! vous pourriez?...

CRISPIN.

Rentrez. Je vais voir dans mon livre
Le remede qu'il est plus à propos de suivre...
Vous me verrez tantôt dans l'opération.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation.
Mais aussi soyez sûr que mon bien, & ma vie...

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien qu'elle ne soit guérie.

SCENE XII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Que veut dire cela? Par quel heureux destin
Es tu donc à ses yeux devenu Médecin?

CRISPIN.

Ma foi, je n'en sais rien. Ce que je puis vous dire,
C'est que tantôt sa vue ayant su m'interdire,
Pour cacher mon dessein & me déguiser mieux,
J'ai dit que je cherchois des simples dans ces lieux;
Que j'avois, pour tous maux, des secrets admirables,
Et faisois tous les jours des cures incurables;
Et voilà justement ce qui fait son erreur.

ERASTE.

Il en faut profiter, je ressens dans mon cœur
Renaître en ce moment l'espérance & la joie.
Allons nous consulter, & voir par quelle voie
Nous pourrons réussir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art & tes secrets.

CRISPIN.

Moi, je suis prêt à tout: mais il est inutile
D'entreprendre un projet, sans ce premier mobile.
Nous sommes sans argent; qui nous en donnera?

ERASTE, *montrant sa lettre.*

L'amour y pourvoira.

SCENE XIII.

CRISPIN *seul.*

L'Amour y pourvoira.
Il semble à ces Messieurs, dans leur manie étrange,
Que leurs billets d'amour soient des lettres de change.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE *seul.*

Je ne puis revenir de tout ce que j'entends.
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bon sens,
Quand l'amour une fois s'emparant de son ame,
Lui peut communiquer son génie & sa flamme!
De mon côté j'ai pris, ainsi que je le dois,
Tous les soins que l'amour peut attendre de moi.
Crispin est averti de tout ce qu'il faut faire.
Quelque secours d'argent nous seroit nécessaire.

SCENE II.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT, *à part.*

JE ne puis demeurer en place un seul moment.
Je vais, je viens, je cours; tout accroît mon tourment.
Près d'elle, mon esprit, comme le sien, se trouble;
Son accès de folie à chaque instant redouble.
(à Eraste.)
Ah! Monsieur, suis-je assez au rang de vos amis,
Pour m'aider du secours que vous m'avez promis?
Cet homme qui tantôt m'a vanté sa science,
Veut-il de ses secrets faire l'expérience?
En l'état où je suis, je dois tout accorder;
Et lorsque l'on perd tout, on peut tout hazarder.

ERASTE.

Je me fais un plaisir de rendre un bon office.
On se doit en tout tems, l'un à l'autre service.
La malade aujourd'hui m'a trop fait de pitié
Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
L'homme dont il s'agit, en ces lieux doit se rendre;
J'ai voulu sur le mal le sonder & l'entendre;
Mais il m'en a parlé dans des termes si nets,
En m'en développant la cause & les effets,
Qu'en vérité je crois qu'il en sait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel ſervice, Monſieur, peut être égal au vôtre !
Comme le Ciel envoie ici, ſans y ſonger,
Cette honnête perſonne exprès pour m'obliger !

ERASTE.

Je ne garantis point ſa ſcience profonde.
Vous ſavez que ces gens venus du bout du monde,
Pour tout genre de maux apportent des tréſors:
C'eſt beaucoup s'ils n'ont pas reſſuſcité des morts.
Mais, ſi l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
Par tout ce qu'il m'a dit, cet homme eſt votre affaire :
Il ne veut que la fin du jour pour tout délai.
Si vous le ſouhaitez, vous en ferez l'eſſai.
D'un office d'ami ſimplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je ſuis perſuadé, Monſieur, de ſon mérite.
Nous voyons tous les jours de ces ſortes de gens
Apprendre, en voyageant, des ſecrets ſurprenans.

SCENE III.

LISETTE, ERASTE, ALBERT.

LISETTE.

Ah, Ciel! vous allez voir bien une autre folie.
Si cela dure encore il faudra qu'on la lie.

SCENE IV.

AGATHE *en vieille*, LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

AGATHE.

Bonjour, mes doux amis : Dieu vous gard, mes enfans.
Hé bien ! qu'eſt-ce ? Comment paſſez vous votre tems ?
Que le Ciel pour long-tems la ſanté vous envoie,
Vous conſerve gaillards, & vous maintienne en joie.
Le chagrin ne vaut rien, & ronge les eſprits.
Il faut ſe divertir ; c'eſt moi qui vous le dis.

ERASTE.

Je la trouve charmante ; & malgré ſa vieilleſſe,
On trouveroit encor des retours de jeuneſſe.

AGATHE.

Ho ! vous me regardez ! Vous êtes ébaubis
De me trouver ſi fraiche avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes.
Je fais quatre repas, & je lis ſans lunettes.
Je ſirote mon vin, quel qu'il ſoit, vieux, nouveau :
Je fais rubis ſur l'ongle, & n'y mets jamais d'eau.
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peſte !

AGATHE.

Oui, vraiment, du Champagne encor, sans qu'il en reste.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans,
Vienne la Saint Martin.

LISETTE.

La jeunesse est complette.

AGATHE.

Tout autant: mais je suis encore verdelette:
Et je ne laisse pas, à l'âge où me voilà,
D'avoir des serviteurs, & qui m'en content, dà.
Mais vois-tu, mon ami! veux-tu que je te dise?
Le hommes d'aujourd'hui, c'est pietre marchandise;
Ils ne valent plus rien: & pour en ramasser,
Tiens, je ne voudrois pas seulement me baisser.

ERASTE, *bas à Albert.*

De ces vapeurs souvent est elle travaillée?

ALBERT, *bas à Eraste.*

Hélas! Jamais. Il faut qu'on l'ait ensorcelée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon pesant d'or.
Les enfans cependant m'ont fait beaucoup de tort:
Je ne paroîtrois pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avoit mise à treize ans en ménage.
C'est tuer la jeunesse à vous en parler franc,
Que la mettre si-tôt en un péril si grand.
Je ne me souviens pas d'avoir presque été fille.
A vous dire le vrai j'étois assez gentille.

A vingt-ſept ans, j'avois déjà quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fécondité! Quatorze!

AGATHE.

Oui, tous grouillans,
Et tous garçons encor; je n'en avois point d'autres,
Et n'en voyois aucun tourné comme les nôtres.
Mais ce ſont des fripons, & qui finiront mal:
Les malheureux voudroient me voir à l'Hôpital.
Croiriez-vous que depuis la mort de feu leur pere,
Ils m'ont juſqu'à préſent chicané mon douaire?
Un douaire gagné ſi légitimement!

ALBERT, *à part.*

Hélas! peut-on plus loin pouſſer l'égarement!

LISETTE, *à part.*

La fripponne, ma foi, joue à charmer ſes rôles.

AGATHE, *à Albert.*

J'aurois très-grand beſoin de quelques cent piſtoles,
Prêtez-les moi, Monſieur, pour ſubvenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT.

Tu rêves, mon enfant: mais, pour te ſatisfaire,
J'avancerai les frais, & j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ai cet argent ce jour en mon pouvoir,
Mon unique recours ſera le déſeſpoir.

ALBERT.

Mais, ſonge, mon enfant...

AGATHE.

Vous êtes honnête homme;
Ne me refuſez pas, de grace, cette ſomme.

ALBERT, *bas à Eraste.*

Je veux flatter son mal.

ERASTE, *bas à Albert.*

Vous ferez sagement.
Il ne faut pas de front heurter son sentiment.

LISETTE, *bas à Albert.*

Si vous lui résistez, elle est fille, peut-être,
A s'aller de ce pas jetter par la fenêtre.

ALBERT, *bas.*

D'accord.

LISETTE, *bas.*

Il me souvient que vous avez tantôt
Reçu ces cent louis, ou du moins peu s'en faut;
Quel risque à ses desirs de vouloir condescendre?

ALBERT, *bas.*

Il est vrai qu'à l'instant je pourrai lui reprendre.
(*haut à Agathe.*)
Tiens, voilà cet argent: va; puissent au procès
Ces cents louis prêtés donner un bon succès!

AGATHE, *prenant la bourse.*

Je suis sûre à présent du gain de notre affaire:
Mais ce secours m'étoit tout-à-fait nécessaire.
Donne à mon Procurer, Lisette, cet argent:
Je crois qu'à me servir il sera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas.

ERASTE.

Comptez aussi, Madame,
Que je veux vous servir, & de toute mon ame.

AGATHE.

Je reviens sur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous dans ce besoin pressant,

Solliciter mon Juge, & demander justice.
(*à Albert.*)
Adieu. Qu'un jour le Ciel vous rende ce service!
Qu'une veuve est à plaindre, & qu'elle a de tourmens,
Quand elle a mis au jour de méchans garnemens!

SCENE V.

LISETTE, ERASTE, ALBERT.

LISETTE, *bas à Eraste, lui remettant la bourse.*

VOilà de quoi, Monsieur, avancer votre affaire.

ERASTE, *bas à Lisette.*

J'aurai soin du procès; je sais ce qu'il faut faire.

ALBERT, *à Lisette qui sort.*

Prends bien garde à l'argent.

LISETTE.

N'ayez point de chagrin;
J'en réponds corps pour corps, il est en bonne main.



SCENE VI.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT.

VOus voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, & je m'impatiente.

ERASTE.

Je ne sais qui l'arrête; il devroit être ici.
Mais je le vois qui vient; n'ayez plus de souci.

SCENE VII.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Crispin.*

EH! Monsieur, venez donc. Avec impatience
Tous deux nous attendons ici votre présence.

CRISPIN.

Un savant Philosophe a dit élégamment:
» Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement ».
J'ai depuis peu de tems pourtant bien fait des choses,
Pour savoir si le mal dont nous cherchons les causes,
Réside dans la basse ou haute région:
Hippocrate dit oui, mais Galien dit non:

Et,

Et pour mettre d'accord ces deux Messieurs ensemble,
Je n'ai pas, pour venir, trop tardé, ce me semble.

ALBERT.

Vous voyez donc, Monsieur, d'où procéde son mal?

CRISPIN.

Je le vois aussi net qu'à travers un cristal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous saurez que, depuis tantôt, la Belle
Sent toûjours de son mal quelque crise nouvelle:
En ces lieux écartés n'ayant nuls Médecins,
Monsieur m'a conseillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle seroit beaucoup mieux dans les siennes,
Mais j'espére employer utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avez donc guéri de ces maux quelquefois?

CRISPIN.

Moi? si j'en ai guéri? Ah! vraiment, je le crois.
Il entre dans mon art quelque peu de magie.
Avec trois mots, qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je guéris une fois l'infante de Congo,
Qui vraiment avoit bien un autre vertigo.
Je laisse aux Médecins exercer leur science
Sur les maux dont le corps ressent la violence:
Mais l'objet de mon art est plus noble; il guérit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'esprit.
Je voudrois qu'à la fois vous fussiez maniaque,
Atrabilaire, fou, même hypocondriaque,

Pour avoir le plaisir de vous rendre demain
Sage, comme je suis, & de corps aussi sain.

ALBERT.

Je vous suis obligé, Monsieur, d'un si grand zele.

CRISPIN.

Sans perdre plus de tems, entrons chez cette belle.

ALBERT, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plait, Monsieur, il n'en est pas besoin,
Et de vous l'emmener je vais prendre le soin.

SCENE VIII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Tout va bien. La fortune à nos vœux s'intéresse.
Agathe, en ton absence, avec un tour d'adresse,
A su tirer d'Albert ces cent louis comptant.

CRISPIN.

Comment donc?

ERASTE.

Tu sauras le tout avec le tems.
Nous avons maintenant, sans chercher davantage,
De quoi sauver Agathe, & nous mettre en voyage.
Pourvu qu'un seul moment nous puissions écarter
Ce malheureux Albert qui ne la peut quitter;

Tant qu'il suivra ses pas, nous ne saurions rien faire.

CRISPIN.

Reposez-vous sur moi, je réponds de l'affaire.
Vous avez de l'esprit, je ne suis pas un sot,
Et la fausse malade entend à demi-mot.

ERASTE.

J'imagine un moyen des plus fous; mais qu'importe?
La piece en vaudra mieux, plus elle sera forte.
Il faut convaincre Albert, qu'avec de certains mots,
Ainsi que tu l'as dit déjà fort à propos,
Tu pourrois la guérir de cette maladie,
Je m'offrirai d'abord à tout évenement.
Laisse-moi faire après le reste seulement:
Va, si de belle peur le vieillard ne trépasse,
Il faudra, pour le moins, qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce dessein,
Sans en avoir rien su, puisse prêter la main.

ERASTE.

Je l'instruirai de tout; je t'en donne parole.
Mais songe seulement à bien jouer ton rôle;
Et lorsque dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuse le vieillard du mieux qu'il se pourra,
Pour me donner le tems d'expliquer le mystere,
Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder. Mais je le vois qui sort.

SCENE IX.

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

Dieu conduise la barque, & la mette à bon port !

ALBERT.

Ah ! Messieurs, sa folie à chaque instant augmente ;
Un transport martial à présent la tourmente.
De l'habit, dont jadis elle couroit le bal,
Elle s'est mise en homme. En cet accès fatal,
Elle a pris aussi-tôt un attirail de guerre,
Un bonnet de dragon, un large cimeterre.
Elle ne parle plus que de sang, de combats ;
Mon argent doit servir à lever des soldats ;
Elle veut m'enrôler.

SCENE X.

ALBERT, ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE, *en justaucorps, avec un bonnet de dragon.*

Morbleu, vive la guerre,
Je ne puis plus rester inutile sur terre.
[*à Eraste*]
Mon équipage est prêt. Ah ! Marquis, en ce lieu

Je te trouve à propos, & viens te dire adieu.
J'ai trouvé de l'argent pour faire ma campagne;
Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel! quel égarement!

AGATHE.

Parbleu! les Officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux Usuriers:
Pour tirer de leurs mains cent mauvaises pistoles,
Il faut plus s'intriguer, & plus jouer de rôles!
Celui qui m'a prêté son argent, je le tiens
Pour le plus grand coquin, le plus Juif, le plus chien
Que l'on puisse trouver en affaires pareilles:
Je voudrois que quelqu'un m'apportât ses oreilles.
Enfin me voilà prêt d'aller servir le Roi;
Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ERASTE.

Par-tout où vous irez, je suis de la partie.
[*bas à Albert*]
Il faut avec prudence entrer dans sa manie.

AGATHE.

Je quitte avec plaisir l'étendard de l'Amour.
Je puis, sous ses drapeaux, aller loin quelque jour.
J'ai mille qualités, de l'esprit, des manieres;
Je sais l'art de réduire aisément les plus fieres.
Mais quoi! Que voulez-vous? Je ne suis point leur fait.
Le beau sexe sur moi ne fit jamais d'effet.
La gloire est mon penchant: cette gloire inhumaine;

A son char éclatant en esclave m'enchaîne.
Ce pauvre sexe meurt & d'amour & d'ennui,
Sans que je sois tenté de rien faire pour lui.
Plus de délai ; je cours où la gloire m'appelle.
(*à Crispin.*)
Amene mes chevaux. L'occasion est belle,
Partons, courons, volons.
(*Eraste parle bas à Agathe.*)

CRISPIN, *à Albert.*

Je ne la quitte pas,
Et suis prêt à la suivre au milieu des combats.
[*Albert surprend Eraste parlant à Agathe.*]

ERASTE, *à Albert.*

J'examinois ses yeux. A ce qu'on peut comprendre,
Quelque accès violent sans doute va la prendre,
Lequel sera suivi d'un assoupissement :
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vîtement.

AGATHE.

Qu'il me tarde déjà d'être au champ de la gloire !
D'aller aux ennemis arracher la victoire !
Que de veuves en deuil ! Que d'amantes en pleurs !
Enfans, suivez-moi tous ; ranimez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller votre courage.
Que tout ressente ici l'horreur & le carnage.
La bayonnette au bout du fusil. Ferme ; bon ;
Frappez. Serrez vos rangs ; percez cet escadron.
Les coquins n'oseroient soutenir votre vue.
Ah ! marauds, vous fuyez ! Non, point de quartier ; tue.
(*Elle tombe comme évanouie dans un fauteuil.*)

CRISPIN.

En peu de tems voilà bien du sang répandu.

ALBERT.

Sans eſpoir de retour elle a l'eſprit perdu.

CRISPIN.

Tout ſe prépare bien, je la vois qui repoſe.

[Il parle à l'écart à Albert, tandis qu'Eraſte parle bas à Agathe]

Son mal, à mon avis, ne provient d'autre choſe
Que d'une humeur contrainte, un eſprit irrité,
Qui veut avec effort ſe mettre en liberté.
Quelque démon d'amour a ſaiſi ſon idée.

LISETTE.

Comment! la pauvre fille eſt-elle poſſédée?

CRISPIN.

Ce démon violent, dont il faut la ſauver,
Eſt bien fort, & pourroit dans peu nous l'enlever.
Si j'avois un ſujet dans cette maladie,
En qui je fiſſe entrer cet eſprit de folie,
Je vous répondrois bien...

ALBERT.

Liſette eſt un ſujet
Qui, ſans aller plus loin, vous ſervira d'objet.

LISETTE.

Je vous baiſe les mains, & vous donne parole
Que je n'en ferai rien: je ne ſuis que trop folle.

ERASTE, *à Criſpin.*

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque inſtant.

CRISPIN.

Malepeſte! ceci n'eſt pas un jeu d'enfant.
On ne ſauroit agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un démon prend ſéance,

Je puis, sans me flatter, l'en tirer aisément ;
Mais dans un corps femelle il tient bien autrement.

ERASTE, *à Albert.*

Pour savoir aujourd'hui jusqu'où va sa science,
Je veux bien me livrer à son expérience.
Je commence à douter de l'effet; & je crois
Qu'il s'est voulu moquer & de vous & de moi.
Je veux l'embarrasser.

CRISPIN.

Moi, je veux vous confondre,
Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
Mettez-vous auprès d'elle. Eh! non; comme cela,
Un genou contre terre, & vous, tenez bien là,
Toûjours sur ses beaux yeux votre vue assurée,
Votre main dans la sienne étroitement serrée.

[*à Albert*]

Ne consentez-vous pas qu'il lui donne la main,
Pour que l'attraction se fasse plus soudain?

ALBERT.

Oui, je consens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre,
Vous verrez un effet qui pourra vous surprendre.

(*Il fait quelques cercles avec sa baguette sur les deux amans, en disant.*)

MIROC SALAM HYPOCRATA.

AGATHE, *se levant de son fauteuil.*

Ciel! quel nuage épais se dissipe à mes yeux!

ERASTE, *se levant.*

Quelle sombre vapeur vient obscurcir ces lieux!

AGATHE.

Quel calme à mon esprit vient succéder au trouble!

ERASTE.

Quel tumulte confus dans mes sens se redouble !
Quels abymes profonds s'entrouvrent sous mes pas !
Quel dragon me poursuit ! Ah ! traître, tu mourras :
D'un monstre tel que toi je veux purger le monde.
[*Il poursuit Albert l'épée à la main.*]

CRISPIN, *se mettant au devant d'Eraste, à Albert.*

Ah ! Monsieur, évitez sa rage furibonde.
Sauvez-vous, sauvez-vous.

ERASTE.

Laissez-moi de son flanc
Tirer des flots mêlés de poison & de sang.

CRISPIN, *retenant Eraste.*

Aux accès violens dont son cœur se transporte,
Je vois que j'ai donné la dose un peu trop forte.

ERASTE.

Je le veux immoler à ma juste fureur.

CRISPIN, *de même.*

N'auriez-vous point chez vous quelque sorte liqueur,
De bon esprit de vin, des gouttes d'Angleterre,
Pour calmer cet esprit & ces vapeurs de guerre ?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT, *tirant sa clef.*

Oui, j'ai ce qu'il lui faut.
Lisette, tiens ma clef ; va, cours vîte là haut ;
Prends la fiole où . . .

LISETTE.

Je crains en ce désordre extrême

De faire un *qui pro quo*; vous feriez mieux vous même.

CRISPIN, *de même.*

Courez-donc au plutôt. Laisserez-vous périr
Un homme qui pour vous s'est offert à mourir ?

LISETTE, *poussant Albert.*

Allez vîte, allez donc.

ALBERT, *sortant.*

Je reviens tout à l'heure.

SCENE XI.

ERASTE, LISETTE, AGATHE, CRISPIN.

ERASTE.

Ne perdons point de tems, quittons cette demeure.
Ce bois nous favorise : Albert ne saura pas
De quel côté l'amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains & mon sort & ma vie.

LISETTE.

Vive, vive Crispin ! & *vivat* la Folie !
Allons courir les champs pour remplir notre sort,
Et le laissons tout seul exhaler son transport.

SCENE XII. & Derniere.

ALBERT *ſeul, tenant une fiole.*

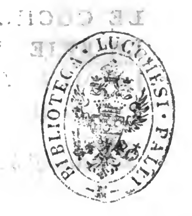
J'Apporte un élixir d'une force étonnante.
Mais je ne vois plus rien. Quel ſoupçon m'épouvant!
Liſette! Agathe! O Ciel! tout eſt ſourd à mes cris.
Que ſont-ils devenus? Quel chemin ont-ils pris?
Au voleur! à la force! au ſecours! Je ſuccombe.
Où marcher? Où courir? Je chancelle; je tombe.
Par leur feinte folie ils m'ont enfin ſéduit;
Et moi ſeul en ce jour j'avois perdu l'eſprit.
Voilà de mon amour la ſuite ridicule.
Ah! maudite bouteille, & vieillard trop crédule!
Allons, ſuivons leurs pas; ne nous arrêtons plus.
Traîtres de raviſſeurs! vous ſerez tous pendus.
Et toi, ſexe trompeur, plus à craindre ſur terre
Que le feu, que la faim, que la peſte & la guerre,
De tous les gens de bien tu dois être maudit:
Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

FIN.



LE
CHEVALIER
A LA MODE,
COMÉDIE.

Par Monsieur DANCOURT.



ACTEURS.

LE CHEVALIER, *de Villefontaine.*

Mde. PATIN, *Veuve, amoureuſe du Chevalier.*

M. SERREFORT, *beau frere de Mde. Patin.*

LUCILE, *fille de M. Serrefort.*

LA BARONNE, *vieille Plaideuſe.*

M. MIGAUD, *rapporteur de la Baronne.*

LISETTE, *Fille de Chambre de Mde. Patin.*

CRISPIN, *Valet du Chevalier.*

UN NOTAIRE.

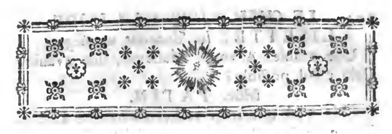
LE COCHER *de Mde. Patin.*

LA BRIE, *Laquais de Mde. Patin.*

JASMIN, *Laquais de la Baronne.*

Pluſieurs Domeſtiques de Mde. Patin.

La Scene eſt à Paris chez Mde. Patin.



LE CHEVALIER *A LA MODE,* COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Mde. PATIN, LISETTE.

Mde. Patin entre avec beaucoup de précipitation & de désordre, ſuivie de Liſette.

LISETTE.

QU'eſt-ce donc, Madame? Qu'avez-vous? Que vous eſt-il arrivé? Que vous a-t-on fait?

Mde. PATIN.

Une avanie... Ah! j'étouffe. Une avanie... je ne ſaurois parler, un ſiege.

LISETTE, *lui donnant un siege.*

Une avanie? A vous, Madame, une avanie? Cela est-il possible?

Mde. PATIN.

Cela n'est que trop vrai, ma pauvre Lisette. J'en mourrai. Quelle violence! En pleine rue, on vient de me manquer de respect.

LISETTE.

Comment donc, Madame, manquer de respect à une Dame comme vous? Madame Patin, la veuve d'un honnête Partisan, qui a gagné deux millions de bien au service du Roi? Et qui sont ces insolens-là, s'il vous plait?

Mde. PATIN.

Une Marquise de je ne sais comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à son carrosse, & qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE.

Voilà une Marquise bien impertinente. Quoi? votre personne qui est toute de clinquant, votre grand carrosse doré qui roule pour la premiere fois, deux gros chevaux gris-pommelés à longues queues, un Cocher à barbe retroussée, six grands Laquais, plus chamarrés de galons que les Estafiers d'un Carrousel, tout cela n'a point imprimé de respect à votre Marquise?

Mde. PATIN.

Point du tout, c'est du fond d'un vieux carrosse, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuse de Marquise m'a fait insulter par des Laquais tous déguenillés.

LISETTE

LISETTE.

Ah! mort de ma vie, où étoit Lisette! Que je lui aurois bien dit son fait!

Mde. PATIN.

Je l'ai pris sur un ton proportionné à mon équipage; mais elle, avec un *taisez-vous, Bourgeoise*, m'a pensé faire tomber de mon haut.

LISETTE.

Bourgeoise! Bourgeoise! dans un Carrosse de velours cramoisi à six poils, entouré d'une crépine d'or!

Mde. PATIN.

Je t'avoue qu'à cette injure assommante, je n'ai pas eu la force de répondre, j'ai dit à mon Cocher de tourner, & de m'amener ici à toute bride.

SCENE II.

Mde. PATIN, LISETTE, LA BRIE.

LISETTE.

Ah, vraiment, voilà un de vos Laquais en bel équipage! Vous moquez-vous, la Brie? Comment paroissez-vous devant Madame? Quel désordre est-ce là? Diroit-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf?

LA BRIE.

Les autres sont plus chiffonnés que moi, & je venois dire à Madame que la Fleur & Jasmin ont

la tête cassée par les gens de cette Marquise, & qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir aussi.

LISETTE.

Et que ne disiez-vous à qui vous étiez?

LA BRIE.

Nous l'avons dit aussi.

Mde. PATIN.

Hé bien?

LA BRIE.

Hé bien, Madame, je crois que c'est à cause de cela qu'ils nous ont battus.

LISETTE.

Les Lourdauds!

Mde. PATIN.

Va-t-en dehors, mon enfant.

LA BRIE.

Mais, la Fleur & Jasmin sont chez le Chirurgien.

Mde. PATIN.

Hé bien, qu'ils se fassent panser, & qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

SCENE III.

Mde. PATIN, LISETTE.

LISETTE.

AU moins, Madame, il faut prendre cette affaire-ci du bon côté. Ce n'est pas à votre personne qu'ils ont fait insulte, c'est à votre nom. Que ne vous dépêchez-vous d'en changer?

Mde. PATIN.

J'y suis bien résolue, & j'enrage contre ma destinée, de ne m'avoir pas fait tout d'abord une Femme de qualité.

LISETTE.

Eh, vous n'avez pas tout-à-fait sujet de vous plaindre; & si vous n'êtes pas encor Femme de qualité, vous êtes riche au moins, & comme vous savez, on achete facilement de la qualité avec de l'argent; mais la naissance ne donne pas toûjours du bien.

Mde. PATIN.

Il n'importe, c'est toûjours quelque chose de bien charmant qu'un grand nom.

LISETTE.

Bon, bon, Madame, vous seriez, ma foi, bien embarrassée, si vous vous trouviez comme certaines grandes Dames de par le monde, à qui tout manque, & qui malgré leur grand nom, ne sont connues que par un grand nombre de Créanciers, qui crient à leurs portes depuis le matin jusques au soir.

Mde. PATIN.

C'est-là le bon air; c'est ce qui distingue les gens de qualité.

LISETTE.

Ma foi, Madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me semble, en recevoir d'une Marquise que d'un Marchand; & croyez-moi, c'est un grand plaisir de pouvoir sortir de chez soi par la grande porte, sans craindre qu'une troupe de Sergens vienne saisir le Carrosse & les

chevaux. Que diriez-vous, si vous vous trouviez réduite à gagner à pied votre logis, comme quelques-unes à qui cela est arrivé depuis peu?

Mde. PATIN.

Plut au Ciel que cela me fut arrivé, & que je fusse Marquise!

LISETTE.

Mais, Madame, vous n'y songez pas.

Mde. PATIN.

Oui, oui, j'aimerois mieux être la Marquise la plus endettée de toute la Cour, que de demeurer veuve du plus riche Financier de France. La résolution est prise; il faut que je devienne Marquise, quoi qu'il en coûte; & pour cet effet, je vais absolument rompre avec ces petites gens, dont je me suis encanaillée. Commençons par M. Serrefort.

LISETTE.

M. Serrefort, Madame! votre Beau-frere!

Mde. PATIN.

Mon Beau-frere! mon Beau-frere! Parlez mieux, s'il vous plait.

LISETTE.

Pardonnez-moi, Madame, j'ai cru qu'il étoit votre Beau-frere, parcequ'il étoit Frere de feu M. votre Mari.

Mde. PATIN.

Frere de feu mon Mari, soit, mais, mon Mari étant mort, Dieu merci, M. Serrefort ne m'est plus rien. Cependant, il semble à ce crasseux-là qu'il me soit de quelque chose; il se mêle de censurer ma conduite, de contrôler toutes

mes actions. Son audace va jusqu'à vouloir me faire prendre de petites manieres commes celles de sa femme, & faire des comparaisons d'elle à moi. Mais, est-il possible qu'il y ait des gens qui se puissent méconnoître jusqu'à ce point-là ?

LISETTE.

Oui, oui, je commence à comprendre qu'il a tort, & que vous avez raison, vous. C'est bien à lui & à sa Femme à faire des comparaisons avec vous! Il n'est que votre Beau-frere, & elle n'est que votre Belle sœur, une fois.

Mde. PATIN.

Il n'y a pas jusqu'à sa fille qui ne se donne aussi des airs. Allons-nous en carrosse ensemble? elle se place dans le fond à mes côtés. Sommes-nous à pied? elle marche toûjours sur la même ligne, sans observer aucune distance entre elle & moi.

LISETTE.

La petite ridicule! Une Niece vouloir aller de pair avec sa Tante?

Mde. PATIN.

Ce qui m'en déplait encore, c'est qu'avec ses minauderies elle attire les yeux de tout le monde, & ne laisse pas aller sur moi le moindre petit regard.

LISETTE.

Que le monde est fou! Parce qu'elle est jeune & jolie, on la regarde plus volontiers que vous!

Mde. PATIN.

Cela changera, ou je ne la verrai plus.

LISETTE.

Vous la corrigerez aisément; & en devenant sa belle mere, Madame, vous aurez des droits sur elle, que la qualité de tante ne vous donne pas.

Mde. PATIN.

Comment donc sa belle-mere? Tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver, je me piquerai de tenir parole à M. Migaud, que je l'épouserai?

LISETTE.

Oui, Madame. Et qu'a de commun ce qui vient de vous arriver, avec les deux mariages que l'on a conclus, de vous avec M. Migaud, & du fils de M. Migaud avec Lucile votre niece?

Mde. PATIN.

Vraiment, je serois bien avancée. C'est un beau nom que celui de Madame Migaud! J'aimerois autant demeurer Madame Patin.

LISETTE.

Oh, il y a bien de la différence. Le nom de Migaud est un nom de Robe, & celui de Patin n'est qu'un nom de Financier.

Mde. PATIN.

Robe ou Finance, tout m'est égal; & depuis huit jours je me suis résolue d'avoir un nom de Cour, & de ceux qui emplissent le plus la bouche.

LISETTE, *à part*.

Ah, ah, ceci ne vaut pas le diantre pour M. Migaud.

Mde. PATIN.

Que dis-tu?

LISETTE.

Je dis, Madame, qu'un nom de Cour vous siéra à merveille; mais que ce ce n'est pas assez d'un nom à ce qu'il me semble, que je crois qu'il vous faut un Mari, & que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

Mde. PATIN.

Je me connois en gens, & j'ai en main le plus joli homme du monde.

LISETTE.

Comment? Ce choix est déja fait, & je n'en savois rien?

Mde. PATIN.

Le Chevalier n'a pas voulu que je le dise.

LISETTE.

Quel Chevalier? Le Chevalier de Ville-Fontaine?

Mde. PATIN.

Lui-même.

LISETTE.

Quoi, c'est le Chevalier de Ville-Fontaine que vous voulez épouser?

Mde. PATIN.

Justement.

LISETTE.

Vous n'y songez pas, Madame. Ce Chevalier n'a pas un sou de bien.

Mde. PATIN.

J'en ai suffisamment pour tous deux, & il y a même quelque justice à ce que je fais. M. Patin n'a pas gagné trop légitimement son bien en Normandie; & c'est une espece de restitution,

que de relever, avec ce qu'il m'a laissé, une des meilleures Maisons de la province.

LISETTE.

Ah, puisque c'est un mariage de conscience, je n'ai plus rien à vous dire. Que Monsieur Migaud sera surpris quand vous lui apprendrez votre dessein !

Mde. PATIN.

Je n'ai garde de l'en informer, il ne manqueroit pas d'en aller faire ses plaintes à M. Serrefort. M. Serrefort viendroit à son ordinaire m'étourdir de ses sots raisonnemens. Pour m'épargner l'embarras d'y répondre, je ne veux point que l'un ni l'autre sache cette affaire, qu'elle ne soit tout-à-fait conclue.

LISETTE.

Mais, Madame, il me semble qu'avant que d'épouser le Chevalier de Ville-Fontaine, il faudroit vous défaire honnêtement de M. Migaud.

Mde. PATIN.

C'est mon dessein, vraiment, & je veux lui faire une querelle d'Allemand dès que je le verrai. Pour peu qu'il ait d'intelligence, il entendra bien ce que cela veut dire.

LISETTE.

Une querelle d'Allemand? vous avez raison. Voilà une maniere tout-à-fait honnête pour vous en défaire. Mais, le voici.



SCENE IV.

M. MIGAUD, Mde. PATIN, LISETTE.

M. MIGAUD.

MAdame, j'entre peut-être indiſcrettement; mais, je viens moi-même vous apporter la réponſe du billet que vous m'écrivites hier au ſoir.

Mde. PATIN.

Moi! je vous ai écrit, Monſieur?

M. MIGAUD.

Oui, Madame; une vieille Baronne qui a un Procès dont je ſuis Rapporteur, m'apporta hier une recommandation de votre part.

Mde. PATIN.

Ah, je m'en ſouviens, oui, oui; c'eſt une vieille importune qui me fatigue depuis huit jours, pour vous parler en ſa faveur, & je vous écrivis hier pour m'en débarraſſer.

M. MIGAUD.

Je ſuis bien aiſe, Madame, que vous ne preniez pas grande part à ſon affaire. Il y a dans ſa cauſe plus de chimere que de raiſon; & en vérité, il y a peu d'honneur à ſe mêler...

Mde. PATIN.

Comment, Monſieur, vous ne lui ferez pas gagner ſon Procès?

M. MIGAUD.

Moi, Madame? cela ne dépend pas de moi ſeulement, & la Juſtice...

Mde. PATIN.

La Juſtice! la Juſtice! Vraiment, ſi la Juſtice étoit pour elle, on auroit bien affaire de vous ſolliciter Quelle obligation prétendriez-vous que je vous euſſe?

M. MIGAUD.

Mais, Madame...

Mde. PATIN.

Mais, Monſieur, je ne prétends pas qu'on diſe dans le monde qu'une recommandation comme la mienne n'a ſervi de rien; & je ne ſuis pas aſſez laide, ce me ſemble, pour avoir la réputation de n'avoir pu mettre un Juge dans les intérêts des perſonnes que je protége.

M. MIGAUD.

En vérité, Madame, je ne vois pas la raiſon qui vous oblige à vouloir que je m'intéreſſe dans une cauſe où il n'y a que de la honte à recevoir.

Mde. PATIN.

En vérité, Monſieur, je ne vois pas la raiſon qui vous oblige, lorſque je vous en prie, de vouloir refuſer de donner un bon tour à une méchante affaire Eh, fi! Monſieur, il ſemble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune Conſeiller.

M. MIGAUD.

Sérieuſement, Madame...

Mde. PATIN.

Ah, Monſieur, point de replique, je vous prie. Je me fais entendre, ſi je ne me trompe. C'eſt à

vous de prendre vos mesures là-dessus. Lisette, si la personne dont je vous ai parlé vient ici, qu'on me fasse avertir chez Araminte, où je vais joüer au Reversis. Monsieur, je vous donne le bonjour.

SCENE V.

M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

Lisette?

LISETTE.

Monsieur?

M. MIGAUD.

Que veut dire cette maniere? Quel accueil me fait ta Maîtresse?

LISETTE.

Vous n'en êtes pas fort content, à ce que je vois.

M. MIGAUD.

Trouves-tu que j'aie sujet de l'être?

LISETTE.

Il me semble que non, franchement.

M. MIGAUD.

Comment faut-il que j'explique tout ceci?

LISETTE.

Pour peu que vous ayez d'intelligence, vous entendez bien ce que cela signifie.

M. MIGAUD.

Je m'y perds, plus je l'examine.

LISETTE.

Il me ſemble pourtant que cela n'eſt pas bien difficile à comprendre.

M. MIGAUD.

Aide-moi, je te prie, à le pénétrer.

LISETTE.

Vous aimez Madame Patin ma Maîtreſſe, & vous avez cru juſqu'ici que Madame Patin vous aimoit?

M. MIGAUD.

Nos affaires ſont aſſez avancées pour me le faire préſumer; & ce qui me ſurprend, c'eſt qu'aux termes où nous en ſommes, elle prenne des airs ſi bruſques.

LISETTE.

Cela ſeroit auſſi un peu ſurprenant, ſi vous ne la connoiſſiez pas; mais, vous ſavez ce qu'il en faut croire.

M. MIGAUD.

Sans le reſpect que j'ai pour elle, je croirois...

LISETTE.

Eh, laiſſez-là le reſpect, Monſieur, & dites librement que vous la croyez un peu folle. Je me connois trop bien en gens pour vous en dédire.

M. MIGAUD.

Ecoute, Liſette, puiſque tu me parles franchement, je t'avouerai de bonne foi que le caractere de Madame Patin m'a toûjours fait peur, & que ſans certains intérêts de mon Fils, je n'aurois jamais ſongé à l'épouſer. M. Serrefort, comme tu ſais, appréhende que ſa Belle-ſœur ne diſſipe les grands biens que ſon Mari lui a laiſſés

en mourant ; & c'eſt pour s'aſſurer cette ſucceſſion, qu'en donnant Lucile à mon Fils, il ne conſent a ce mariage qu'à condition que j'épouſerai Madame Patin.

LISETTE.

Et vous aurez la complaiſance de vouloir bien ſouſcrire à cette condition ?

M MIGAUD.

J'aſſure par-là plus de quarante mille livres de rente à ma famille.

LISETTE.

Cela vaut bien que vous vous expoſiez à enrager le reſte de vos jours.

M. MIGAUD.

J'aurai moins à ſouffrir que tu ne penſes ; & je ſuis, graces au Ciel, d'une profeſſion & d'un caractere à mettre une femme à la raiſon.

LISETTE.

Commencez donc dès à préſent à y mettre Madame Patin ; car, je vous avertis que ſi vous attendez pour la rendre ſage que vous ſoyez ſon Mari; vous courez riſque de la voir mourir folle.

M. MIGAUD.

Que me dis-tu, là ?

LISETTE.

Je me ſuis ſenti de l'inclination à vous rendre ſervice ; & il me ſemble que Monſieur votre Fils, qui eſt un garçon ſi ſage & ſi honnête, fera bien un meilleur uſage de quarante mille livres de rente, à qui vous en voulez, que le petit Fat à qui Madame Patin les deſtine.

M. MIGAUD.

Explique-moi cette Enigme-là? Ta maîtresse auroit-elle changé de pensée?

LISETTE.

Elle s'est mis la Cour en tête; & pour y paroître avec éclat, elle prétend épouser le Chevalier de Ville-Fontaine.

M. MIGAUD.

Cela ne se peut pas.

LISETTE.

Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

M. MIGAUD.

Le Chevalier de Ville-Fontaine! Tu te moques, mon Enfant, cet homme-là n'est point fait pour épouser. C'est un Aventurier qui n'en a pas le tems, un jeune extravagant qui n'a pas cent pistoles de revenu, qu'on ne connoît à la Cour que par le ridicule qu'il s'y donne, & qui n'a pour tout mérite que celui de boire, & de prendre du tabac.

LISETTE.

Eh bien, Monsieur: boire, & prendre du tabac, c'est ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plupart des jeunes gens.

M. MIGAUD.

Je ne saurois croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Non, ne le croyez pas; mais avertissez-en toûjours M. Serrefort par précaution, & prenez vos mesures comme si vous en étiez persuadé; la suite vous convaincra du reste. Voici notre Cheva-

lier, adieu. Ne perdez point de tems, & comptez que ce n'eſt pas peu que je me mêle de vos affaires.

M. MIGAUD.

L'étrange choſe que la tête d'une femme !

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

BOnjour, ma pauvre Liſette. Ah, ah, tu as du deſſein aujourd hui. Te voilà plus parée que de coutume, & toûjours plus belle que tout ce que j'ai vu de plus beau. Quel charmant embonpoint !

LISETTE.

Eſt-ce à moi que vous parlez, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Et à qui donc ?

LISETTE.

J'ai cru que c'étoit un compliment pour quelque Dame, que vous répétiez comme une leçon. Madame vous a attendu long-tems, Monſieur.

LE CHEVALIER.

En vérité, tu es une des plus aimables Filles que je connoiſſe. Mais qui te fait tes manteaux ? Je veux mettre ton Ouvriere en crédit. Par ma foi, voilà le plus galant négligé qu'on ait jamais vu. Comme elle ſe coëffe, la friponne !

LISETTE.

Vous voulez bien, Monfieur, que j'aille dire à Madame que vous êtes ici. Elle n'eſt qu'à dix pas, chez une de ſes amies.

LE CHEVALIER.

Attends, attends, Liſette : un moment plus ou moins ne fera rien à la choſe.

LISETTE.

Pardonnez-moi, Monſieur, je ſerai bien aiſe qu'on l'avertiſſe de votre impatience ; auſſi-bien, voilà Criſpin qui a quelque choſe à vous dire.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

AH, vous voilà, Monſieur, je vous cherchois par-tout pour vous dire que la Baronne...

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tais-toi. Ne vois-tu pas où nous ſommes ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, mais la Baronne...

LE CHEVALIER.

Eh, ventrebleu, maraud, ne t'ai-je pas dit que quand je ſuis chez une femme, je ne veux point que tu me viennes parler d'aucune autre ?

CRISPIN.

Cela eſt vrai. Mais, Monſieur, cette Baronne...

LE CHEVALIER.

Mais, Monſieur le fat, taiſez-vous, encore une fois ; & ne venez point gâter une affaire qui eſt peut-être la meilleure qui me puiſſe arriver.

CRISPIN.

Oh, oh ! Quoi, Monſieur ! La Maîtreſſe du logis parle-t-elle de mariage ? ſongez-vous à l'épouſer ? L'aimez-vous ?

LE CHEVALIER.

Moi, l'aimer ? Pauvre ſot !

CRISPIN.

De quelle affaire parlez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Je l'épouſerai ſi je veux ; mais, je la hais comme la peſte, & ce ne ſeroit pas elle que j'épouſerois.

CRISPIN.

Non ? Le diable m'emporte, ſi je vous entends.

LE CHEVALIER.

Ce ſeroit quarante mille livres de rente qu'elle poſſéde, dont je pourrois être amoureux.

CRISPIN.

C'eſt-à-dire, que ce ſont les quarante mille livres de rente que vous épouſeriez en l'épouſant ?

LE CHEVALIER.

Et quoi donc ? Si j'avois à aimer, ce ne ſeroit pas Madame Patin, Dieu me damne.

CRISPIN.

Ce ne ſeroit pas auſſi la vieille Baronne ; car, vous lui promettez tous les huit jours de l'épou-

ſer dans la ſemaine, & il y a près d'un an que vous l'amuſez.

LE CHEVALIER.

Si la Baronne avoit gagné ſes Procès, je la préférerois à Madame Patin; & quoiqu'elle ait quinze ou vingt années davantage, les Procès gagnés lui donneroient quinze ou vingt mille livres de rente plus que n'a Madame Patin.

CRISPIN.

C'eſt-à-dire, que s'il en venoit encore quelqu' autre plus riche que ces deux-là, vous prendriez parti avec la derniere ?

LE CHEVALIER.

Je les ménagerai toutes, autant qu'il s'en préſentera, le plus long-tems que je pourrai, & je me déterminerai pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

CRISPIN.

Et pour accommoder les miennes, j'ai envie d'en prendre quelqu'une de celles que vous ne voudrez point; car, entre nous, Monſieur, je n'aime point les Soubrettes, voyez-vous. A propos d'aimer, je crois que vous n'aimez rien, vous, que votre profit.

LE CHEVALIER.

Je ne ſais ſi je n'aimerois point une petite Brune, qui eſt la plus charmante du monde; & ſi elle étoit auſſi riche qu'elle voudroit me le faire croire, je n'héſiterois point à lui ſacrifier toutes les autres.

CRISPIN.

Quelle petite Brune? Comment l'appellez-vous ?

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu encore ſavoir ſon nom.

CRISPIN.

Je m'étonnois auſſi ; car, il n'y a point de petite Brune ſur mon mémoire.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt que depuis quatre jours que je la vois tous les ſoirs aux Tuilleries. Je lui ai fait croire qu'on m'appelloit le Marquis des Guerets. Parbleu, c'eſt une conquête auſſi difficile que j'en connoiſſe. Je ne ſuis pourtant pas mal auprès d'elle.

CRISPIN.

En quatre jours ! Voilà une conquête bien difficile, vous avez raiſon.

LE CHEVALIER.

Elle a un Pere extrêmement bizarre, à ce qu'elle m'a dit ; & ce n'eſt que ſous le prétexte d'aller voir une certaine Tante, qu'elle trouve moyen de venir les ſoirs à la promenade.

CRISPIN.

Toute jeune, & toute petite perſonne qu'elle eſt, elle ment déjà à la perfection, n'eſt-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Elle a de l'eſprit au-delà de l'imagination. Une vivacité... La charmante petite créature !

CRISPIN.

Diable !

LE CHEVALIER.

Ne m'en parle plus, Criſpin, ne m'en parle plus ; je t'en prie. Vois-tu, j'ai des entêtemens de fortune, & je craindrois de me faire

avec cette petite personne, une affaire de cœur qui me meneroit peut-être trop loin.

CRISPIN.

Vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Songeons au solide, mon ami, nous donnerons ensuite dans la bagatelle.

CRISPIN.

C'est bien dit. Or ça, je vois bien que c'est la Dame d'ici qui est la meilleure à ménager, & je m'en vais renvoyer Madame la Baronne avec ses présens.

LE CHEVALIER.

Comment, que parles-tu de présens?

CRISPIN.

C'est ce que je vous ai voulu dire d'abord, que Madame la Baronne vous attend chez vous avec des présens; mais, je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER.

Attends, attends un peu. Et qu'est-ce que c'est que ces présens?

CRISPIN.

Hé, Monsieur, c'est, par exemple, un fort beau carrosse qu'elle a fait mettre sous une de vos remises, deux gros chevaux dans votre écurie, un Cocher & un gros Barbet qui ont amené tout cela, & que je vais renvoyer, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Non, non, demeure. Cette pauvre femme! Elle m'aime dans le fond, & je ne veux pas la fâcher.

CRISPIN.

Vous avez raiſon, mais vous ne ſongez pas que Madame Patin...

LE CHEVALIER.

Je ſonge que Madame Patin aime le grand air & le grand équipage. Le carroſſe eſt beau?

CRISPIN.

Il eſt des plus beaux qui ſe portent.

LE CHEVALIER.

Cette pauvre Baronne! Et les chevaux?

CRISPIN.

Les chevaux ſont des chevaux qui ont l'air aiſé. Vous n'en avez jamais encore eu comme ceux-là.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme! Va, va-t-en lui dire que je la remercie, & que j'aurai l'honneur de la voir cette après-dînée.

CRISPIN.

Oh, ſans vous il n'y a rien à faire; & je m'en vais gager qu'elle emmenera les chevaux, le carroſſe & le barbet, ſi vous ne venez les recevoir vous-même; & encore faut-il vous depêcher, car elle a des affaires, & il me ſemble qu'elle m'a dit qu'un de ſes Procès ſe jugeoit demain ſans faute.

LE CHEVALIER.

Hé bien, dis-lui ſeulement que je la verrai aujourd'hui ſans y manquer.

CRISPIN.

Vous lui avez manqué vingt fois de parole. Voulez-vous qu'elle ſe fie à la mienne?

LE CHEVALIER.

Voilà Madame Patin. Va vîte faire ce que je dis.

CRISPIN.

Parbleu, vous viendrez, puiſque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maraud, & laiſſe-moi ſortir honnêtement d'avec celle-ci.

SCENE VIII.

Mde. PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

Mde. PATIN.

Je vous fais attendre, Monſieur le Chevalier; mais, vous me devez ſavoir bon gré de ne me pas trouver chez moi. Comme je n'y veux être que pour vous, je ſuis bien aiſe de me dérober aux importunités de quelques gens qui ſe croient en droit de me parler à toute heure, & à qui mes gens n'oſent fermer la porte au nez, quoique je leur aie commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER.

On eſt trop payé, Madame, du chagrin d'avoir attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment, & j'attendrai toûjours volontiers, quand je ſerai ſûr de ne pas attendre inutilement.

Mde. PATIN.

Qu'il eſt obligeant, & qu'il dit les choſes de bonne grace! Au moins, Monſieur le Chevalier, Liſette m'a rendu compte de votre honnêteté; vous ne vouliez pas qu'elle me vint avertir, de peur de me détourner; mais, j'aurois été bien fâchée contre elle.

LE CHEVALIER.

Je craignois de donner du chagrin à la compagnie que vous venez de quitter.

Mde. PATIN.

Il n'y avoit que des femmes, au moins, & vous n'avez point de Rivaux à craindre.

CRISPIN, *bas au Chevalier.*

Le carroſſe s'ennuiera ſous la remiſe.

LE CHEVALIER.

Paix.

Mde. PATIN.

Que dit Criſpin?

CRISPIN.

Rien, Madame.

Mde. PATIN.

Paſſons dans mon cabinet, nous y ferons mieux qu'ici.

CRISPIN, *bas au Chevalier.*

Les chevaux s'impatienteront, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Te tairas-tu?

Mde. PATIN.

Allons, Monſieur le Chevalier.

CRISPIN.

Adieu, l'équipage.

Mde. PATIN.

A qui en a-t-il ? Que parle-t-il d'équipage ?

LE CHEVALIER.

Je ne fais, Madame, ce qu'il marmote entre ses dents, de carrosse, de chevaux, d'équipage. C'est mon Sellier qui m'attend, n'est-ce pas ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

M'a-t-on amené ces deux chevaux neufs ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, & ils vous attendent, comme je vous ai dit.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame, c'est un nouveau carrosse que je me donne. Je fais que je vous fais plaisir de me bien mettre en équipage; & je meurs d'impatience de voir si vous devez être contente de celui-ci.

Mde. PATIN.

Je vais le voir avec vous; & puisque c'est pour me plaire que vous faites cette dépense, je ferai bien aise d'être la premiere à vous en dire mon sentiment. Allons.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame! songez de grace...

Mde. PATIN.

A quoi, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Hé, Madame!

Mde. PATIN.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Que diroit on, Madame, dans le monde, des petits soins qu'on vous verroit prendre? Cela seul suffiroit pour découvrir ce que nous avons intérêt de cacher; & je serois au désespoir que quelques soupçons nous attirassent de chagrinantes remontrances de votre famille & de la mienne.

CRISPIN.

Assurément, Madame, & il ne seroit pas honnête que mon Maître essayat son carrosse devant vous. La femme de son Sellier est une causeuse.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, il y a des suites à craindre que je prévois, & que je ne saurois vous dire. Adieu, Madame, je reviendrai dans un instant, si vous voulez me le permettre...

Mde. PATIN.

Adieu donc, Chevalier. Ne tardez pas, je vous prie, & passez chez votre Notaire pour ce que vous savez.

SCENE IX.

Mde. PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Ma foi, Madame, ce n'étoit pas la peine de quitter le jeu pour être sacrifiée par Monsieur le Chevalier, à l'impatience de voir son carrosse.

Mde. PATIN.

Que tu es folle, Lisette! Je lui fais bon gré

de cette impatience. C'eſt pour me faire plaiſir qu'il a fait faire ce carroſſe. Je gage qu'il a fait mettre des Chiffres.

LISETTE.

Je ne ſais ; mais, je crains bien que ce M. le Chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la Cour, & les jeunes gens ſur-tout, ſont d'étranges perſonnages. Celui-ci, encore qu'il ſoit votre Amant, vous voyez avec quelle bruſquerie il vous quitte, pour aller voir un carroſſe neuf. S'il eſt jamais votre Mari, il ſe levera d'auprès de vous dès quatre heures du matin, pour voir panſer ſes chevaux. Le beau régal pour une femme !

Mde. PATIN.

Tu ne ſais ce que tu dis.

LISETTE.

Vous m'en direz des nouvelles.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. SERREFORT, LISETTE.

LISETTE.

AU moins, Monſieur, dites-lui bien que vous êtes entré malgré moi : elle n'y veut pas être, comme je vous dis, & vous me feriez quereller infailliblement.

M. SERREFORT.

Ne te mets pas en peine, je la chapitrerai de maniere qu'elle n'aura pas la hardiesse de quereller de plus de huit jours. L'extravagante! Elle se fait de belles affaires! S'il faut malheureusement que celle-ci éclate à la Cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque grosse taxe.

LISETTE.

De quelle affaire parlez-vous-là?

M. SERREFORT.

Est-ce que tu n'étois pas avec elle ce matin, quand elle a eu bruit avec cette Femme de qualité?

LISETTE.

Vous savez déjà cette aventure?

M. SERREFORT.

Je l'ai sue un quart d'heure après qu'elle est arrivée; & comme on achevoit de me la conter, M. Migaud est venu m'avertir du dessein où elle est d'épouser un certain Chevalier de Ville-Fontaine.

LISETTE.

Franchement, Monsieur, vous avez-là une belle-sœur qui vous donnera de la peine à la réduire, je doute que vous en veniez à bout.

M. SERREFORT.

J'y brûlerai mes livres.

LISETTE.

Sur-tout ne manquez pas de crier bien fort, & de prendre un ton d'autorité avec elle; car, voyez-vous, quoiqu'elle vous méprise quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous

voit, & elle n'ose pas vous contredire en face.

M. SERREFORT.

Laisse-moi faire.

LISETTE.

La voici.

SCENE II.

M. SERREFORT, Mde. PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur a voulu demeurer malgré moi, Madame.

Mde. PATIN.

Ah! Monsieur Serrefort, quel dessein vous amene? Vous m'auriez fait plaisir de me souffrir seule aujourd'hui; mais, puisque vous voilà, finissons, je vous en prie. De quoi s'agit-il?

M. SERREFORT.

Qu'est-ce donc, Madame ma belle-sœur, de quel ton le prenez-vous là, s'il vous plait? Ecoutez, vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point; & sans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

Mde. PATIN.

Un fauteuil, Lisette. Je prévois que Monsieur va m'endormir.

M. SERREFORT.

Non, Madame; & si vous êtes sage, ce que

j'ai à vous dire vous réveillera terriblement, au contraire.

Mde. PATIN.

Ne prêchez donc pas long-tems, je vous prie.

M. SERREFORT.

Si vous pouviez profiter de mes ſermons, il ne vous arriveroit pas tous les jours de nouvelles affaires, qui vous perdront entierement à la fin.

Mde. PATIN.

Ah, ah, vous vous intéreſſez étrangement à ma conduite!

M. SERREFORT.

Et qui s'y intéreſſera, ſi je ne le fais pas? Vous êtes la Tante de ma fille, veuve de Maître Paul Patin mon frere, & je ne veux point que l'on diſe dans le monde que la veuve de mon frere, la tante de ma fille, eſt une folle achevée.

Mde. PATIN.

Comment, une folle? Vous perdez le reſpect, Monſieur Serrefort; & il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus entendre des ſottiſes, à quoi je ne ſais point répondre.

M. SERREFORT.

Hé! ventrebleu, Madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manieres & de vos airs de grandeur, ſur-tout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

Mde. PATIN.

Vous devriez, Monſieur Serrefort, ne me point reprocher des choſes où je ne ſuis expoſée que parce qu'on me croit votre belle-ſœur; mais

voilà qui eſt fait, M. Serrefort; je ferai afficher que je ne la ſuis plus depuis mon veuvage, je vous renonce pour mon beau-frere, Monſieut Serrefort; & puiſque juſqu'ici mes dépenſes, la nobleſſe de mes manieres, & tout ce que je fais tous les jours, n'ont pu me corriger du défaut d'avoir été la femme d'un Partiſan, je prétends...

M. SERREFORT.

Hé! têtebleu, Madame Patin, c'eſt le plus bel endroit de votre vie que le nom de Patin; & ſans l'économie & la conduite du pauvre défunt, vous ne feriez guere en état de prendre des airs ſi ridicules. Je voudrois bien ſavoir...

Mde. PATIN.

Courage, courage, Monſieur Serrefort, vous faites bien de jouer de votre reſte.

M. SERREFORT.

Je voudrois bien ſavoir, vous dis-je, ſi vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon carroſſe; mais, doublé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordeliere, un cocher maigre, vêtu de brun, un petit laquais ſeulement pour ouvrir la portiere, & des chevaux modeſtes, que de promener par la Ville ce ſomptueux équipage qui fait demander qui vous êtes, ces chevaux fringans qui éclabouſſent les gens de pied, & tout cet attirail, enfin, qui vous fait ordinairement mépriſer des gens de qualité, envier de vos égaux, & maudire par la canaille. Vous devriez, Madame Patin, retrancher tout ce faſte qui vous environne.

LISETTE, *à Madame Patin, qui touſſe, crache & ſe mouche.*

Mais, Monſieur... Qu'avez-vous, Madame?

Mde. PATIN.

Je prends haleine. Monſieur ne va-t-il pas paſſer au ſecond point?

M. SERREFORT.

Non, Madame, & j'en reviens toûjours à l'équipage.

Mde. PATIN.

Le fatigant homme!

M. SERREFORT.

Que faites-vous entre autres choſes, de ce cocher à barbe retrouſſée? Quand ce ſeroit celui de la Reine de Saba...

LISETTE.

Mais, eſt-ce que vous voudriez, Monſieur, que Madame allat faire la barbe à ſon cocher?

M. SERREFORT.

Non; mais, qu'elle en prenne un autre.

Mde. PATIN.

Oh bien, Monſieur, en un mot comme en mille, je prétends vivre à ma maniere, je ne veux point de vos conſeils, & me moque de vos remontrances. Je ſuis veuve, Dieu merci. Je ne dépends de perſonne que de moi-même. Vous venez ici me moriginer, comme ſi vous aviez quelque droit ſur ma conduite, c'eſt tout ce que je pourrois ſouffrir à un mari.

M. SERREFORT.

Quand M. Migaud ſera le vôtre, il fera comme il l'entendra, Madame; car, je crois que vous

ne manquerez pas de parole; & si vous aimez tant la dépense, ce mariage au moins vous donnera quelque titre qui rendra vos grands airs plus supportables.

Mde. PATIN.

Oui, Monsieur, quand Monsieur Migaud sera mon mari, je prendrai ses leçons pourvu qu'il ne suive pas les vôtres. Il s'accommodera de mes manieres, ou je me ferai aux siennes. Est-ce fait? avez vous tout dit? Sortez-vous, ou voulez-vous que je sorte?

M. SERREFORT.

Non, Madame, demeurez, je ne me mêlerai plus de vos affaires, je vous assure; mais qu'une tête bien sensée en ait au plutôt la conduite, & que ce double mariage, que nous avons résolu, se termine avant la fin de la semaine, je vous prie.

Mde. PATIN.

Ne vous mettez pas en peine.

SCENE III.

Mde. PATIN, LISETTE.

LISETTE.

VOilà un sot homme, de ne pas dire d'abord les cho es. Il étoit bien besoin de tout ce préambule, pour en venir à l'affaire de M. Migaud. Que ne s'expliquoit-il dès en entrant, vous lui auriez

auriez dit oui tout aussitôt, & il ne m'auroit pas tant ennuiée.

Mde. PATIN.

Hé! ne faut-il pas bien qu'il me fatigue? il semble qu'il ne soit fait que pour cela.

LISETTE.

Franchement, Madame, il m'ennuie quelquefois, pour le moins autant que vous.

Mde. PATIN.

Que je le hais! Je ne serai point satisfaite, qu'il ne lui soit arrivé quelque aventure désespérante.

LISETTE.

Il le mérite bien; & quand vous serez une fois la Belle-mere de sa fille, vous aurez bien des occasions de le désespérer.

Mde. PATIN.

La Belle-mere de sa fille, moi? Tu n'y songes pas, Lisette. Ne t'ai-je pas tantôt fait confidence de l'affaire du Chevalier?

LISETTE.

Ah! par ma foi, Madame, je vous demande pardon. Je ne m'en souvenois pas, & je croyois que vous l'aviez oublié, à cause de ce que vous venez de dire à M. Serrefort.

Mde. PATIN.

Que tu es bête, ma pauvre Lisette! J'aurois promis à M. Serrefort tout ce qu'il auroit voulu pour après demain.

LISETTE.

Oui, Madame?

Mde. PATIN.

Oui, vraiment; car, dès demain je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

LISETTE.

Cela eſt bien adroit.

Mde. PATIN.

Nous avons pris, le Chevalier & moi, toutes les meſures qu'il faut pour nous marier cette nuit à cinq heures du matin.

LISETTE.

Vous avez des précautions admirables. Mais, voici votre petite niece bien échauffée.

Mde. PATIN.

Quoi, je ſerai toûjours obſédée ou par le pere ou par la fille? La mere ne viendra-t-elle point encore?

SCENE IV.

Mde. PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

J'Attendois avec impatience que mon pere ſortit, ma tante, pour vous dire une nouvelle qui vous ſera voir que je ſuis autant dans vos intérêts, que mon pere vous eſt contraire.

Mde. PATIN.

Que vous ſoyez dans mes intérêts, ou qu'il n'y ſoit pas; c'eſt pour moi la même choſe.

LUCILE.

Oh! ma tante, je crois que vous ne ferez pourtant pas fâchée de favoir ce qu'on a dit à mon pere.

Mde. PATIN.

Et qu'a-t-on pu dire à votre pere?

LUCILE.

Que vous vouliez époufer un homme de la Cour, & il a réfolu je ne fais combien de chofes pour vous en empêcher.

Mde. PATIN.

Et qui peut avoir dit cette nouvelle, Lifette?

LISETTE.

Je ne fais, Madame. Le Chevalier a caufé, peut-être. Les Chevaliers font de grands caufeurs ordinairement.

LUCILE.

Le moyen de rompre fes mefures; c'eft de faire vos affaires tout doucement, ma tante, & de vous marier en cachette.

Mde. PATIN.

Je fais ce qu'il faut que je faffe. Les gens qui ont dit cette nouvelle font des bêtes, & votre pere auffi.

LUCILE.

Je vous demande pardon, ma tante; mais j'ai une démangeaifon furieufe de vous voir Femme de qualité.

Mde. PATIN.

Vous aurez bientôt ce plaifir-là, & je vous confeille par avance de commencer de bonne heure à garder avec moi certain refpect où vous

devez être, & où vous auriez peut-être peine à vous accoutumer dans la suite.

LUCILE.

Comment donc, ma tante?

Mde. PATIN.

Défaites-vous sur-tout de *ma tante*, & servez-vous du mot de *Madame*, je vous prie, ou demeurez chez votre pere.

LUCILE.

Mais, ma tante, puisque vous êtes ma tante, pourquoi faut-il que je vous appelle autrement?

Mde. PATIN.

C'est, qu'étant femme de qualité, & vous ne l'étant pas, je ne pourrois pas honnêtement être votre tante, sans déroger en quelque façon.

LUCILE.

Oh, que cela ne vous embarrasse pas, ma tante; je deviendrai bientôt aussi Femme de qualité.

Mde. PATIN.

Que dites-vous?

LUCILE.

Il ne tiendra qu'à moi d'être pour le moins aussi grande Dame que vous.

Mde. PATIN.

Plait-il?

LUCILE.

Je connois un Seigneur tout des plus jolis, que j'ai vu plusieurs fois aux Tuilleries, qui m'épousera dès que je voudrai. Ne vous mettez pas en peine.

Mde. PATIN.

Ah, ah! Et comment s'appelle-t-il, ce Seigneur?

LUCILE.

On l'appelle Monsieur le Marquis des Guerets. Il est fort riche, & fort de qualité ; car il me l'a dit.

Mde. PATIN.

Vraiment, je suis bien aise, ma niece, que malgré la mauvaise éducation que votre pere vous a donnée, vous preniez des sentimens dignes de l'honneur que je vous fais de vouloir être votre parente. Voilà de quoi vous avez profité à me voir, & vous m'avez cette obligation.

LUCILE.

Il faut que je vous en aie encore une autre, ma tante.

Mde. PATIN.

Que faut-il faire ?

LUCILE.

Vous marier au plutôt, s'il vous plait, avec ce Monsieur que vous aimez, afin que cela m'autorise à épouser celui que j'aime aussi, & que quand mon Pere voudra me quereller, je puisse lui répondre : *Je n'ai pas fait pis que ma Tante.*

LISETTE.

Vous avez raison. C'est une terrible chose que l'exemple.

LUCILE.

Mais il faudroit que ma tante se dépêchat, car M. le Marquis des Guerets, qui m'aime, a furieusement d'impatience.

Mde. PATIN.

Oh bien, ma Niece, puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions, je veux bien vous faire

une confidence que je n'ai encore faite à personne qu'à vous. Je me marie demain, à cinq heures du matin.

LUCILE.

A cinq heures du matin!

Mde. PATIN.

Oui, ma Niece, à cinq heures. Si l'exemple vous encourage, c'est à vous de voir à quoi vous vous déterminez.

LUCILE.

Je vais écrire à mon amant, & lui mander qu'il prenne toutes ses précautions, afin que nous nous dépêchions aussi. Adieu, ma tante.

Mde. PATIN.

Adieu, ma Niece.

SCENE V.

Mde. PATIN, LISETTE.

Mde. PATIN.

AH, Lisette, que voilà bien de quoi me venger de M. Serrefort! Sa fille est entêtée d'un homme de Cour, un homme de Cour la veut épouser, & elle meurt d'être épousée. Si le Pere & la Mere en pouvoient mourir de chagrin, nous serions débarrassés de deux ennuyeux personnages.

LISETTE.

Mais, Madame, est-ce que vous donnerez les mains aux desseins de votre Niece?

Mde. PATIN.

Assurément, & je n'ai garde de manquer une si belle occasion de désespérer M. Serrefort.

LISETTE.

Cela est bien charitable, vraiment. Mais voici le Chevalier.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, Mde. PATIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

HÉ bien, Madame, n'ai-je pas fait diligence ?

Mde. PATIN.

Quelque peu que vous ayez tardé, Chevalier, je trouve les momens bien longs quand je ne vous vois point, & mon impatience...

LE CHEVALIER.

Jugez de la mienne par la vôtre, Madame; faites-moi, je vous prie, la justice de croire que je ne vis qu'autant que je suis auprès de vous.

Mde. PATIN.

Cela est tout-à-fait obligeant.

LISETTE, *bas.*

Je crains la conversation qu'ils vont avoir ensemble, & je voudrois bien que quelqu'un vint les interrompre.

Mde. PATIN.

Lisette, dites là-bas que je n'y veux être pour

perſonne, & mettez-nous, je vous prie, cette après-dinée à couvert des importuns.

LISETTE.

Oui, Madame. (*bas en s'en allant.*) S'il n'en vient point, j'en irai chercher moi-même.

SCENE VII.

Mde. PATIN, LE CHEVALIER.

Mde. PATIN.

HÉ bien, Chevalier, êtes-vous bien content de votre équipage?

LE CHEVALIER.

Il marchera ce ſoir; s'il eſt de votre goût, Madame, il ne lui manquera aucune choſe pour être parfaitement du mien.

Mde. PATIN.

Puiſque cela eſt, je l'admire par avance, & je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait mettre vos Armes?

LE CHEVALIER.

Non, Madame.

Mde. PATIN.

Des Chiffres? Je l'ai deviné dès tantôt.

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame, je ne ſais ce que le Peintre s'eſt aviſé d'y mettre.

Mde. PATIN.

Allez, allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER.

Quoi, Madame?

Mde. PATIN.

Le Chiffre doit être fort beau, l'N & l'U font un assemblage fort agréable.

LE CHEVALIER.

Comment donc, Madame?

Mde. PATIN.

Comme je m'appelle Nanette, l'N y domine apparemment?

LE CHEVALIER.

Madame.

Mde. PATIN.

Vous faites le discret, Chevalier; mais, vous êtes un badin, & dans les termes où nous en sommes, toutes ces façons-là ne sont pas permises.

LE CHEVALIER, *bas.*

J'enrage; le chiffre du carrosse est apparemment celui de la Baronne.

Mde. PATIN.

Avez-vous passé chez le Notaire?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame. Je ne l'ai point trouvé, & je lui ai laissé un billet.



SCENE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, Mde. PATIN, LISETTE.

LISETTE, *repoussant la Baronne.*

MAis, Madame...

LA BARONNE.

Vous êtes une sotte, ma mie, votre Maîtresse y est toûjours pour moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mal obéie, Madame, & voici quelqu'un qui vous demande.

Mde. PATIN.

Ah, juste Ciel! C'est une importune Plaideuse, dont nous ne serons débarrassés d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER, *bas.*

Comment, morbleu, c'est ma Baronne! Voici bien un autre embarras. Par où diantre me tirer d'intrigue.

LISETTE.

Il nous a été impossible de faire tête à Madame, & le Portier ni moi n'avons pu lui persuader que vous n'y étiez pas.

Mde. PATIN.

Et pourquoi lui dire que je n'y suis pas? Est-ce pour des personnes comme elle qu'on n'y veut pas être? Je vous demande pardon, Madame,

LA BARONNE.

Je vous le disois bien, ma mie, vous êtes une bête, comme vous voyez. Ah, ah, M. le Chevalier, que faites vous ici?

LE CHEVALIER.

Mais vous, Madame, par quelle aventure...

Mde. PATIN, *à Lisette.*

Le Chevalier connoît la Baronne!

LA BARONNE.

Je venois ici, Madame, pour solliciter encore vos recommandations pour mon Procès; mais, je ne m'attendois pas d'y trouver Monsieur le Chevalier. Qu'y vient-il faire, Madame?

Mde. PATIN, *bas à Lisette.*

Elle y prend un grand intérêt. (*haut.*) Madame, je ne sais...

LE CHEVALIER, *à Mde. Patin.*

Ah, Madame! regardez, je vous prie, les affaires de Madame la Baronne, comme les miennes propres, vous ne me sauriez faire plus de plaisir. (*à la Baronne.*) vous voyez comme je m'intéresse pour vous, Madame.

Mde. PATIN, *bas.*

Voilà un brouillamini où je ne comprends rien.

LA BARONNE, *bas.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

Mde. PATIN.

En vérité, Madame, je ne comprends point d'où vient votre curiosité sur le chapitre de M. le Chevalier, ni par quel motif...

LA BARONNE.

Comment, Madame, par quel motif?

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Hé, Madame, de grace, (*à Madame Patin.*) que tout ceci ne vous étonne point. Madame eſt une perſonne de qualité, (c'eſt ma Couſine germaine) qui m'eſtime cent fois plus que je ne mérite, (je ſuis ſon héritier) elle a pour moi quelque bonté. (ne parlez pas de notre mariage.) J'en ai toute la reconnoiſſance imaginable. (Elle y mettroit obſtacle.) Et comme elle a de certaines vues pour mon établiſſement & pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des meſures contraires aux ſiennes.

LA BARONNE.

Oui, Madame, voilà par quel motif...

Mde. PATIN.

Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE.

Vous vous moquez, Madame. Mais, dites-moi ſeulement, je vous prie, quel commerce Monſieur le Chevalier...

Mde. PATIN.

Commerce, Madame! Qu'eſt-ce que cela veut dire, commerce ?

LE CHEVALIER.

Comment, Madame la Baronne? Ignorez-vous que la maiſon de Madame eſt le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illuſtre à Paris? (C'eſt une ridicule) que pour être en réputation dans le monde, il faut être connu d'elle ? (Ne lui dites rien de notre deſſein.) Que ſa bienveillance pour moi eſt ce qui fait tout mon mérite? (C'eſt une babillarde qui le diroit.) Et qu'enfin je fais tout

mon bonheur de lui plaire, & que c'est ce qui m'amene ici ?

Mde. PATIN.

Oui, Madame, voilà tout le commerce que nous avons ensemble.

LA BARONNE.

Pardonnez moi, Madame.

LE CHEVALIER.

Hé ! de grace, Mesdames, n'entrez point dans des éclaircissemens qui ne sont bons à rien. Soyez amies pour l'amour de moi, je vous en conjure; & que celle de vous deux qui m'estime le plus, embrasse l'autre la premiere.

(*La Baronne & Madame Patin courent s'embrasser avec empressement.*)

LA BARONNE.

Madame, je suis votre servante.

Mde. PATIN.

C'est moi qui suis la vôtre, Madame.

LE CHEVALIER.

Parlons, parlons de votre Procès, Madame, je vous prie.

Mde. PATIN.

Au moins, je n'ai pas attendu vos recommandations, Monsieur le Chevalier, pour parler de l'affaire de Madame; mais, on trouve sa cause fort mauvaise.

LA BARONNE.

Madame, on a menti, je la maintiens bonne, demandez à M. le Chevalier, il la sait sur le bout de son doigt. Contez, contez-la un peu à Madame.

LE CHEVALIER.

Vous avez tant d'affaires, Madame, que je ne sais pas de laquelle il est question. Je sais seulement qu'elles sont toutes aussi claires que le jour, & accompagnées de certaines circonstances dont je ne me souviens pas bien; mais, qui sont les plus justes du monde, sans contredit.

LA BARONNE.

Je vous en fais juge vous même, Madame, écoutez seulement. C'est un Procès intenté dès avant la bataille de Pavie. Mon Bisaïeul y commandoit un Régiment; il fut tué à cette bataille. Ah! s'il étoit encore au monde, je serois bien sûre de gagner ma cause. N'est-il pas vrai, Mr. le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Je crois que oui, Madame.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, Madame... [*Elle voit rire Lisette:*] qu'avez-vous à rire, ma mie? Vous avez-là une chambriere bien impertinente, Madame. Elle ne fait pas la révérence quand je parle de mes Ayeux.

LISETTE.

Je vous demande pardon, Madame; mais, je n'ai pas l'honneur de les connoître.

LA BARONNE.

N'étoit la considération de votre Maîtresse...

Mde. PATIN.

Laissez-nous, Lisette. Revenons à votre Procès, Madame, & finissons, je vous prie.

LA BARONNE.

Je ne sais où j'en suis, Madame. Remettez-moi un peu, Monsieur le Chevalier.

SCENE IX.

Mde. PATIN, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Lisette, dis un peu à mon Maitre qu'il vienne me parler, j'ai quelque chose à lui dire.

LISETTE, *s'en allant.*

Va lui dire toi-même.

LA BARONNE.

Ah! m'y voilà, voici le fait. J'ai un Moulin à vent, Madame, il est à moi ce moulin à vent, on m'empêche de le faire tourner. Je demande la paisible possession de mon Moulin; cela n'est-il pas juste?

Mde. PATIN.

Hé! ne l'avez-vous pas, Madame?

LA BARONNE.

Hé non, je ne l'ai pas. Il y a environ cent cinquante ans, oui, il y a environ cent cinquante ans que le Grand-pere de ma Partie fit planter proche de ma maison un Bois qui fait à présent tout l'ornement de la sienne.

LE CHEVALIER *bas.*

Crispin me fait signe. Qu'est-ce que cela veut dire?

LA BARONNE.

Cela veut dire qu'il fit planter ce Bois par malice, pour me boucher la vue, & qu'il prévoyoit bien qu'avec le tems, ce Bois deviendroit haute futaie.

Mde. PATIN.

Vous croyez, Madame, qu'il a fait planter ce Bois par malice ?

LA BARONNE.

Affurément, Madame; & moi, pour lui faire piece par repréfailles, j'ai fait relever un vieux Moulin abandonné.

CRISPIN, *au Chevalier.*

J'ai à vous parler.

LA BARONNE.

Et comme ce Moulin eft plus ancien que le Bois de ma Partie, & que ce Bois... Ecoutez bien ceci, s'il vous plait, & que ce Bois...

Mde. PATIN.

En vérité, Madame, je ne comprends rien dans les affaires; mais, je parlerai encore de la vôtre à M. Migaud, je vous affure.

LA BARONNE.

Oh! je vous prie, Madame, j'ai là-bas mon carroffe. Allons enfemble chez lui tout-à-l'heure, s'il vous plait.

Mde. PATIN.

Je ne puis fortir d'aujourd'hui, Madame.

LA BARONNE.

Mais, mon Procès fe juge demain, Madame.

LE CHEVALIER *bas.*

Prenons cette occafion aux cheveux. (*haut.*) Eh, Madame,

Madame, je vous conjure de mener Madame la Baronne chez Monſieur Migaud. (*bas.*) Si vous ne l'emmenez d'ici, nous ne nous en déferons d'aujourd'hui.

Mde. PATIN.

Vous m'attendrez donc ici, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

Mde. PATIN.

Allons, Madame, puiſque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Allez, Meſdames.

LA BARONNE.

Ne venez-vous pas avec nous, Monſieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Diſpenſez-m'en, je vous prie, Madame, je ne ſais point parler de Procès.

LA BARONNE, *au Chevalier.*

Que je vous retrouve donc chez moi.

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerai pas.

Mde. PATIN.

Venez-vous, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, Madame, je vous ſuis.



SCENE X.

LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

QUe veut Crifpin à fon Maître? Obfervons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER.

Les voilà parties, Dieu merci. Ah! mon pauvre garçon, qu'il faut d'efprit pour fe retirer d'une méchante affaire! Mais, que me veux-tu? Qu'as-tu à me dire? d'où vient ton empreffement?

CRISPIN.

Je ne fais, Monfieur.

LE CHEVALIER.

Comment! tu ne fais, Maraud?

CRISPIN.

Monfieur, Monfieur, ne vous fâchez pas. J'ai une Lettre qui vous expliquera toutes chofes. Le porteur m'a dit que ce n'étoit point de la bagatelle, & qu'il y alloit de votre fortune.

LE CHEVALIER.

Voyons-donc, donne-la moi. C'eft cela?

CRISPIN.

Non, Monfieur.

LE CHEVALIER.

Qu'eft-ce donc?

CRISPIN.

C'eft la lifte de vos maitreffes, que nous fimes

l'autre jour, Jeanneton & moi, à la porte des Tuilleries.

LE CHEVALIER.

Le fat! Veux-tu déchirer ces sottises-là?

CRISPIN.

Dieu m'en garde, Monsieur. Quand vous reprendrez du goût pour la bagatelle, vous serez bien-aise, peut-être, de relire ce petit Mémoire.

LE CHEVALIER.

Donne donc la Lettre.

CRISPIN.

La voici.

LE CHEVALIER.

Voyons.

CRISPIN.

Non, non, ce sont les vers que vous fites faire l'autre jour pour la Baronne, par ce misérable Poëte à qui vous donnates ce vieux justaucorps, qui vous avoit tant servi à la chasse.

LE CHEVALIER.

Je n'aurai donc la Lettre d'aujourd'hui?

CRISPIN.

Pardonnez moi, Monsieur, la voici. Elle vous est adressée sous le nom de M. le Marquis des Guerets. Comme vous m'avez fait confidence de ce nom, je n'ai pas manqué à la recevoir.

LE CHEVALIER.

C'est ma petite Brune des Tuilleries. Lisons.

LETTRE.

Vous avez témoigné tant d'envie de me connoître, que je me suis résolue à satisfaire votre curiosité. Je vous attends dans les Tuilleries, où

j'ai mille choses à vous dire. Ne manquez pas de vous y rendre. Adieu.

CRISPIN.

Le Porteur m'a menti, Monsieur, ce Billet-là sent la bagatelle.

LE CHEVALIER.

Pas tant bagatelle, Crispin, je cours trouver la petite Brune.

CRISPIN.

Et Madame Patin, que vous avez promis d'attendre?

LE CHEVALIER.

Tu as raison, mais il n'importe. Je serai de retour avant elle. En tous cas, il faut lui écrire. N'as-tu pas-là ces vers que j'envoyai à la Baronne?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, les voilà.

LE CHEVALIER.

Donne, ils serviront pour Madame Patin.

CRISPIN.

Mais, Monsieur, vous les allez rendre bien circulaires. Vous les avez déjà fait servir à plus de huit personnes différentes.

LE CHEVALIER.

Bon! qu'est-ce que cela fait? S'il falloit de nouveaux Vers pour toutes celles à qui l'on écrit...

CRISPIN.

Diable, votre Garderobe seroit bientôt dégarnie de Justaucorps.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Rien, écrivez feulement. Si le Poëte a vendu ces vers autant de fois que vous les avez envoyés, il n'y a point de Filles de bonne maifon qui n'en doivent avoir.

LE CHEVALIER.

Tiens, attends Madame Patin, & tu lui donneras mes Tablettes.

CRISPIN.

Mais, Monfieur, vos Tablettes font-elles fages au moins ?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire ?

CRISPIN.

N'y a-t-il point dedans quelques chanfons un peu libertines ?

LE CHEVALIER.

Comment ?

CRISPIN.

Quelques adreffes fcandaleufes ?

LE CHEVALIER.

Que tu es extravagant ! Je n'ai ces Tablettes que d'hier ! ce fut la Baronne qui me les donna.

CRISPIN.

C'eft que les Tablettes de vos pareils font ordinairement de mauvais livres, & il y auroit confcience... mais voici Lifette qui nous écoute, je crois.

LE CHEVALIER.

Je la croyois avec Madame Patin. Na-t-elle rien entendu ?

CRISPIN.

Ma foi, je ne sais ; mais puisque la voici, je vais lui laisser ces Tablettes ; elle les donnera à sa Maîtresse.

LE CHEVALIER.

Non, demeure ici, je veux que tu les donnes toi-même.

CRISPIN.

Ma foi, Monsieur, je serois bien-aise d'aller voir un peu ce que c'est que votre petite Brune. Je suis curieux, voyez-vous.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, Marousle. Ma pauvre Lisette, je viens de me souvenir que j'ai une affaire de conséquence, qui ne me permet pas d'attendre. Si ta Maîtresse revient avant moi, donne-lui ces Tablettes, je t'en prie.

LISETTE.

C'est assez, Monsieur, je n'y manquerai pas.

CRISPIN.

Tu n'as que faire de les ouvrir, il n'y a encore rien de drôle ; & mon Maître ne les a que depuis peu.

LISETTE.

Hé ! va, va, je n'ai point de curiosité ; & j'en sais plus que toutes les tablettes du monde n'en pourroient apprendre.



SCENE XI.

LISETTE *seule.*

TOut ceci ne réjouira pas mal Madame Patin, & j'ai entendu de certaines choses ... Mais, qu'est-ce que ce papier? Ah! ah! *Liste des Maîtresses de mon Maître, avec leurs noms, demeures & qualités* ... Vraiment, voilà un surcroît de réjouissance pour venir plus à propos, pour confirmer ce que j'ai à lui dire & pour la détromper de son Chevalier. Profitons de cette occasion, & donnons-lui ce petit régal aussitôt qu'elle sera revenue.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M.r MIGAUD, LISETTE.

LISETTE.

NOn, Monsieur, Madame Patin n'est pas seule entêtée d'un homme de Cour; Lucile sa Niece, & votre prétendue Bru, suit l'exemple de sa Tante. Elle donne dans les gens du bel air, & traite un Mariage *incognito* avec un

Galant du caractere du Chevalier; elle en eſt éperdument amoureuſe.

M. MIGAUD.

Ouais, voilà une étrange Famille; & il faut être bien ennemi de ſon repos, pour vouloir épouſer & la Tante & la Niece.

LISETTE.

Oui, mais quarante bonnes mille livres de rente ſont quelque choſe de bon, & cela fait paſſer ſur bien de petites choſes.

M. MIGAUD.

Tu as raiſon, cet entêtement où eſt Madame Patin pour ce Chevalier, m'embarraſſe un peu, je te l'avoue, à cauſe des quarante mille livres de rente.

LISETTE.

Toute la queſtion eſt de lui faire perdre cet entêtement; car, après cela, vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raiſon.

M. MIGAUD.

D'accord; mais je crains que mon Fils ne vienne pas ſi facilement à bout de Lucile.

LISETTE.

Oh! pour Lucile, dès que Monſieur Serrefort ſaura la choſe, il la mettra ſur le bon pied, je vous en réponds. Il n'y a ſeulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naiſſante; elle n'eſt encore guere avancée, Dieu merci; & pourvu qu'on faſſe diligence, il n'y a rien, ce me ſemble, à riſquer pour Monſieur votre Fils.

M. MIGAUD.

Oh! ma pauvre Liſette, ce ſont les ſuites

qui me paroissent à craindre. Une jeune Femme, dont on force les volontés, tombe souvent dans de terribles irrégularités; sur-tout quand son Mari a du foible pour elle, & qu'elle a du penchant pour un autre.

LISETTE.

Ce n'est pas à moi de disputer contre vous sur ces sortes de choses, & vous devez mieux savoir ce qui en est; mais, en tout cas, vous êtes un bon pere de famille, & vous aurez l'œil à tout. Ne songeons présentement qu'à guérir Madame Patin de son entêtement, c'est le principal, comme je vous ai dit, & j'ai en main de quoi lui donner de furieux soupçons de son Chevalier. Elle est prompte à prendre la chevre, & elle y fera réflexion, je m'assure.

M. MIGAUD.

Et pour confirmer ces soupçons, je vais mêler adroitement le Chevalier dans une affaire dont je viens donner avis à ta Maîtresse. Il est bon de lui brouiller la cervelle de plusieurs manieres, & de plusieurs choses.

LISETTE.

La voici, je l'entends. Retirez-vous un moment, je lui dirai que vous êtes là.



SCENE II.

Mde. PATIN, M. MIGAUD, LISETTE.

Mde. PATIN.

OU' eſt le Chevalier, Liſette? Qu'a-t-il dit en mon abſence? qu'a-t-il fait?

LISETTE.

Il a fait haut le pied, Madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

Mde. PATIN.

Quoi! je ne ſors que pour l'obliger, il me promet de m'attendre, & je ne le trouve pas?

LISETTE.

Bon, Madame, eſt ce que les gens comme Monſieur le Chevalier ſont faits pour attendre, & peuvent-ils demeurer en place? cela eſt bon des gens raiſonnables, comme Monſieur, par exemple, qui veut vous parler, & qui n'a point voulu ſortir que vous ne fuſſiez rentrée.

Mde. PATIN, *bas*

J'aimerois bien mieux que celui là ſe fut impatienté que l'autre. (*haut*) Je viens de chez vous, Monſieur; & cela eſt fort mal, de ne vous y être pas trouvé.

M. MIGAUD.

Je vous aurois attendu, Madame, ſi j'avois pu prévoir l'honneur que vous m'avez fait; mais j'ai paſſé chez une Marquiſe...

Mde. PATIN.

Chez une Marquiſe, Monſieur, chez une Marquiſe! Quand on aura affaire à vous, il faudra vous aller chercher chez des Marquiſes? Il me ſemble que des perſonnes comme vous, devouées au Public, ne doivent être que chez eux ou au Palais, occupées uniquement à leurs affaires, ou à celles de leurs Parties.

M. MIGAUD.

Nos affaires & celles de nos Parties ne nous occupent pas toûjours. Nous préférons ſouvent celles de nos amis, & je veux bien vous avouer que quelques avis qu'on m'a donnés ſur quelque choſe qui vous regarde, m'ont fait remettre à deux ou trois jours le Jugement de ce Procès dont vous m'avez écrit.

Mde. PATIN.

C'eſt pour la même affaire que j'allois chez vous; mais, quels avis, Monſieur, vous a-t-on donné, où vous preniez tant d'intérêt?

M. MIGAUD.

Puiſque l'affaire vous touche, il n'eſt pas extraordinaire que je m'y trouve intéreſſé. Vous avez eu quelque démêlé de carroſſe à carroſſe, avec une Marquiſe qu'on nomme Dorimene.

Mde. PATIN.

Ah! ah! qui vous a conté cette hiſtoire? Vous connoiſſez cette Marquiſe là, Monſieur?

M. MIGAUD.

Oui, Madame.

Mde. PATIN.

Et c'eſt de chez elle que vous venez?

M. MIGAUD.

Oui, Madame.

Mde. PATIN.

Hé bien, Monſieur, vous n'avez qu'a y retourner, s'il vous plait. C'eſt une bonne impertinente que votre Marquiſe Dorimene, & je vous trouve bien plaiſant d'aller chez elle, & de me le venir dire à mon nez, vous-même.

M. MIGAUD.

Je ne lui ai rendu viſite que pour vous obliger, Madame; je la connois. Elle eſt d'une humeur violente; elle ſe croit offenſée, & elle eſt femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

Mde. PATIN.

Plait-il, Monſieur? Que voulez-vous dire? Hé! ſont-ce des femmes comme moi qu'on barbouille?

M. MIGAUD.

Hé! Madame, il n'eſt rien plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules, & même aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous feriez au-deſſus de tout cela, vous voulez bien que je vous diſe qu'il y a de certaines choſes que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

Mde. PATIN.

Et qu'ai-je à craindre, s'il vous plait?

M. MIGAUD.

Tout, Madame. Vous avez l'ame parfaitement belle; vous êtes la perſonne du monde la plus magnifique, & cela vous fait des jaloux. Votre magnificence eſt ſoutenue d'un fort gros bien,

que mille gens enragent de vous voir posséder si tranquillement. On pourroit troubler cette paisible jouissance par quelque recherche; & ces sortes de recherches sont ordinairement suivies d'une chûte presque infaillible.

Mde. PATIN.

Oh! pour cela, Monsieur, je ne crains point que votre Marquise me fasse tomber aussi facilement qu'elle a fait reculer mon carrosse.

M. MIGAUD.

Je me suis servi déjà du petit pouvoir que j'ai auprès d'elle pour l'obliger à se taire.

Mde. PATIN.

Qu'elle parle, qu'elle parle, je ne serai pas muette.

M. MIGAUD.

Je le crois; mais elle est une de ces parleuses qui disent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ai trouvée dans le dessein de faire une étrange éclat. Son courroux a un peu perdu de sa violence à ma priere, mais je ne l'ai que suspendu; c'est à vous, Madame, de l'étouffer tout-à-fait.

Mde. PATIN.

Mais encore! que faudroit-il que je fisse pour cela?

M. MIGAUD.

Il faudroit lui rendre visite, lui faire quelques civilités.

Mde. PATIN.

Moi! lui rendre visite? lui faire des civilités! moi, moi!

M. MIGAUD.

Faites-lui donc au moins parler par quelque personne qui puiſſe la perſuader mieux que je n'ai fait. La choſe eſt de conſéquence, Madame.

Mde. PATIN.

Mais je ne connois point les amis de cette femme-là, & je ne veux point me donner de peine pour les connoître.

M. MIGAUD.

Cela n'eſt point ſi difficile; & ſi l'on pouvoit ſeulement trouver quelque habitude auprès d'un certain Chevalier de Ville-Fontaine . . .

Mde. PATIN.

Le Chevalier de Ville-Fontaine, dites-vous?

M. MIGAUD.

Oui, Madame; c'eſt un homme qui la gouverne abſolument.

Mde. PATIN.

Ce Chevalier eſt amoureux de cette Marquiſe?

M. MIGAUD.

Non pas, Madame, c'eſt la Marquiſe qui eſt amoureuſe du Chevalier, & le Chevalier a la bonté de ſouffrir qu'elle l'aime, parce qu'il y trouve ſon compte.

Mde. PATIN.

Liſette, qu'eſt-ceci?

M. MIGAUD.

Faites parler à cet homme-là, Madame; il n'eſt pas que quelque femme de vos amies ne ſoit des ſiennes, & il a la réputation de connoître bien des Dames.

Mde. PATIN.

J'aurai soin de m'en informer.

M. MIGAUD.

Il y en a cinq ou six entr-autres avec qui il a quelque espèce d'engagement, pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai oui dire.

Mde. PATIN.

Ma pauvre Lisette!

M. MIGAUD.

C'est un caractere d'homme fort particulier. Il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou six commerces avec autant de Belles. Il leur promet tour à tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou moins affaire d'argent. L'une a soin de son équipage, l'autre lui fournit de quoi jouer, celle-ci arrête les parties de son Tailleur, celle-là paye ses meubles & son appartement; & toutes ses Maîtresses sont comme autant de Fermes, qui lui font un gros revenu.

Mde. PATIN.

Voilà, comme vous dites, un étrange caractere, & je ne sais s'il n'y a point de risque à connoître un homme comme celui-là. Cela ne fait point d'honneur dans le monde.

M. MIGAUD.

C'est pourtant le seul qui peut appaiser la Marquise; & vous épargner les démarches qui vous font tant de répugnance. Adieu, Madame. Ne négligez point cette affaire, je vous en conjure: elle est plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.

SCENE III.

Mde. PATIN, LISETTE.

LISETTE.

CE Monsieur Migaud regarde toûjours vos affaires comme les siennes. Le pauvre homme! il s'attend à devenir votre Epoux au premier jour.

Mde. PATIN.

Seroit-il possible, Lisette, que le Chevalier fut fourbe au point qu'il a voulu me le persuader?

LISETTE.

Bon, Madame, fourbe; cela ne s'appelle point fourberie, en terme de Cour, à ce que j'ai oui dire, c'est gentillesse, tout au plus.

Mde. PATIN.

Monsieur Migaud ne fait point que je le connois.

LISETTE.

Il n'y a pas d'apparence.

Mde. PATIN.

Et ce qu'il m'en a dit, est assûrément sans dessein.

LISETTE.

Vraiment, s'il vous avoit cru de ses amies, il n'en auroit pas parlé si librement.

Mde. PATIN.

Ah, Lisette, le Chevalier me trompe assurément, & je suis peut-être une de ces cinq ou six à qui il promet tour-à-tour.

LISETTE.

Voilà des Tablettes qu'il ma chargée de vous donner, & je n'ai pas voulu vous les rendre en présence de Monfieur Migaud.

Mde. PATIN.

Tu as bien fait. Que veut-il que je faffe de ces Tablettes?

LISETTE.

Il a écrit quelque chofe deffus, & ce font peut-être les raifons qui l'ont empêché de vous attendre.

Mde. PATIN.

Voyons. Ah! ah! vraiment le Chevalier n'eft point fi coupable. Il n'eft forti, apparemment, que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

LISETTE.

Comment donc, Madame?

Mde. PATIN.

Ce font des Vers les plus tendres du monde; & fi fon cœur les a dictés, j'ai bien lieu d'en être contente. Monfieur Migaud eft un medifant, le Chevalier eft honnête homme.

LISETTE.

Oui, Madame, affurément, & pour moi, je furerois quafi qu'il vous aime.

Mde. PATIN.

Il m'en a fait lui-même un million de fermens.

LISETTE.

Ne vous dis-je pas?

Mde. PATIN.

Quel papier as-tu là?

LISETTE.

C'eſt un papier que j'ai trouvé ici. Il faut que ce ſoit ce fou de Criſpin qui l'ait laiſſé tomber de ſa poche. Il y a quelque choſe de tout-à-fait drôle, Madame, & je l'ai gardé pour vous en donner le divertiſſement.

Mde. PATIN.

Voyons ce que c'eſt. (*Liſte des Maîtreſſes de mon Maître, avec leurs noms, demeures & qualités.*) Et vous croyez, Liſette, que cela doit me divertir?

LISETTE.

Oui, Madame. Liſez ſeulement le reſte, cela vous donnera du plaiſir, je vous en réponds.

Mde. PATIN.

Ce commencement ne m'en fait point du tout. (*Dorimene la médiſante, rue des Mauvaiſes Paroles.*) Dorimene! Dorimene! Ah! voilà ma Marquiſe juſtement, Monſieur Migaud avoit raiſon, le Chevalier eſt un ſcélérat. Un ſiege, je n'en puis plus.

LISETTE.

Madame, Madame. Oh! par ma foi, je ne croyois pas que vous vous fâcheriez de ces petites bagatelles. N'achevez pas, Madame, puiſque vous êtes ſi ſenſible.

Mde. PATIN.

Non, non, je veux connoître toutes ſes intrigues, pour le haïr mortellement.

LISETTE.

Si vous êtes dans ce deſſein-là, vous n'avez qu'à continuer.

Mde. PATIN.

La sotte Comtesse, rue Bétisy, à l'Hôtel de Picardie. Le traitre !

La magnifique Marchande, rue des cinq Diamans, à la Folie des Bourgeoises. Que je me veux de mal de l'avoir aimé !

Lucinde la coquette, en Cour, au grand Commun. Que je le hais !

Silvanire la précieuse, rue Montorgueil. Je le deteste !

Mademoiselle du Hasard, rue des bons Enfans, au Repentir. C'est un monstre !

La grosse Marquise au teint luisant, rue du Plâtre, proche les Enfans rouges. C'en est fait, je ne le veux plus voir.

LISETTE.

Mais, Madame...

Mde. PATIN.

Non, je ne le veux plus voir, résolument.

LISETTE.

Je crois que je l'entends.

Mde. PATIN.

Où vas-tu ?

LISETTE.

Je cours au-devant de lui, pour lui donner son congé de votre part.

Mde. PATIN.

Non, non, Lisette, laisse-le venir. Je veux le confondre, & voir avec quelle effronterie il soutiendra toute cette affaire.

LISETTE.

Le voici.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, Mde. PATIN, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *au Chevalier.*

La Baronne vous attend, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Nous avons du tems pour tout. Ah! vous voilà, Madame. Que j'avois d'impatience de vous revoir!

Mde. PATIN.

De quel quartier venez-vous, Monſieur? De la rue Montorgueil? Des Enfans rouges? Eſt-ce la magnifique Marchande que vous venez de quitter?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire, Madame?

Mde. PATIN.

Ce que je veux dire, perfide!

CRISPIN.

Haie, haie.

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point du tout, je vous aſſure.

Mde. PATIN.

Criſpin m'entendra mieux. Approchez, Monſieur Criſpin, approchez.

CRISPIN.

Madame.

Mde. PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connoiſſez-vous cette écriture?

CRISPIN.

Madame... Je vais faire une petite commiſſion que mon Maître m'a donnée, je reviens tout-à-l'heure.

Mde. PATIN.

Non, non, il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous, vous-même, Madame. Qu'eſt-ce que ce papier, je vous prie?

Mde. PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moi.

CRISPIN.

Monſieur.

LE CHEVALIER.

Veux-tu parler, maraud?

CRISPIN.

Monſieur, c'eſt la liſte de vos Maîtreſſes, que Madame a achetée au Palais.

LE CHEVALIER.

La liſte de mes Maîtreſſes!

Mde. PATIN.

Ah, ſcélérat!

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces ſottiſes-là, marouſle?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit, Monſieur, que c'étoit l'autre jour, en badinant avec Jeanneton.

Mde. PATIN.

Quelle eſt-elle, Jeanneton ?

LISETTE.

C'eſt une des Maîtreſſes de Monſieur Criſpin, apparemment.

CRISPIN.

Non, le diable m'emporte. C'eſt cette Marchande de bouquets qui eſt à la porte des Tuileries.

Mde. PATIN.

Qui ? cette malheureuſe ?

CRISPIN.

Comment, Madame ! c'eſt une des plus jolies créatures que nous ayons. Il faut ſavoir auſſi comme elle eſt employée, & combien de femmes des plus huppées ſont ravies d'avoir cette Jeanneton-là dans leurs intérêts. Oh diable, c'eſt une illuſtre, vous dis-je, & qui ménage elle ſeule plus d'intrigues, que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année.

Mde. PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois & de Jeanneton ?

CRISPIN.

C'eſt pour vous dire, Madame, que cette Jeanneton eſt une des amies de mon Maître, & que comme je la trouve drôle, je ſuis de ſes amis ; & que l'autre jour, comme je vous ai dit, nous nous mimes à griffonner enſemble cette liſte, & nous forgeames des noms, des qualités & des demeures, qui ne ſont que dans l'imagination de Jeanneton & dans la mienne.

Mde. PATIN.

Fort bien, voilà ton Maître pleinement justifié. C'est un nom en l'air que celui de Dorimene, je ne la connois pas, & tout cela n'est qu'un jeu d'esprit de M. Crispin? N'est-il pas vrai, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je connois Dorimene, & peut-être toutes celles qui sont sur ce papier. Il y en a même, je crois, beaucoup d'oubliées; mais, ce ne sont point mes Maîtresses; & puisque M. Crispin s'est diverti à mes dépens, & que cette liste vous irrite si fort contre moi, je prétends que ce soit lui qui me justifie...

CRISPIN.

Moi, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, coquin. Donnez-vous la peine de lire, Madame: & vous, Monsieur le marousle, à chaque article expliquez à Madame les raisons qui me faisoient voir toutes ces femmes-là.

CRISPIN.

Voilà une bonne diable de commission. Monsieur, vous expliqueriez mieux que moi...

LE CHEVALIER.

Non, non, votre imagination a fait la sottise, il faut que ce soit votre bouche qui la répare. Parlez, faquin, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN.

Mais, que diable voulez-vous que je dise, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Lifez, lifez feulement, Madame.

Mde. PATIN.

Ma pauvre Lifette, il le prend fur un ton qui me fait croire qu'il n'eft point coupable.

LISETTE.

Et c'eft ce ton-là qui me le faira croire plus fcélérat.

LE CHEVALIER.

Hé bien, Madame, que ne l'interrogez-vous? Qui vous retient?

Mde. PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah! je m'expofe à tout, Madame, & je n'ai rien à craindre.

Mde. PATIN.

Ah! Chevalier, que n'êtes-vous innocent! mais, je tâche envain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-moi, chez cette comteffe qui demeure à l'Hôtel de Picardie? Quel charme, quel mérite vous attire chez elle?

LE CHEVALIER, *à Crifpin.*

Eclaircis Madame.

CRISPIN.

Vous voyez que ce n'eft pas moi qu'elle interroge.

LE CHEVALIER.

Répondras-tu?

CRISPIN.

Que dirai-je?

LE CHEVALIER.

Si tu ne parles...

CRISPIN, *à Madame Patin.*

Cette Comtesse là est une folle, & c'est par une espece de sympathie que mon Maître... Que diable, vous me ferez dire quelque sottise, & puis vous vous fâcherez contre moi.

Mde. PATIN.

La sympathie est admirable. Et cette Mademoiselle du Hasard, est-ce par sympathie qu'il lui rend visite, ou pour se faire honneur dans le monde ?

CRISPIN.

Hé, fi ! Madame, il ne la va jamais voir qu'en sortant de chez Rousseau. Quand il est un peu en train sur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez elle pour se divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou?

CRISPIN.

Non, Monsieur, vous me dites de parler, & je parle, comme vous voyez.

Mde. PATIN.

L'heure est fort bonne & fort commode. Et la Marquise au teint luisant, quel engagement a-t-il avec elle ?

CRISPIN.

Ah, Madame ! il ne voit cette Marquise que par admiration !

Mde. PATIN.

Comment, par admiration?

CRISPIN.

Oui, Madame. Il y a quarante ans qu'elle en avoit trente, & elle n'en a présentement que trente deux tout au plus. C'est une merveille au moins d'avoir trouvé le secret de vieillir si doucement.

Mde. PATIN.

Ah, Chevalier ! votre Laquais est bien instruit.

CRISPIN.

Madame, je vous dis les choses en conscience.

Mde. PATIN.

Il n'importe, je veux bien vous croire innocent, puisque vous tâchez de le paroître ; & je vous aurois, je crois, pardonné, si je vous avois trouvé coupable.

LE CHEEVALIER.

Non, non, Madame, non, je ne prétends point abuser de votre indulgence. Punissez-moi, si je suis criminel. Voyez, examinez toute ma conduite. Les apparences sont terriblement contre moi, je vous l'avoue. Depuis deux mois entiers je me refuse à toutes les parties de plaisir qu'on me propose ; je n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire ; je le jure à tout moment ; je surmonte, pour vous le persuader, l'aversion naturelle que les jeunes gens du siecle ont pour le mariage ; je renonce à toutes les compagnies ; je romps vingt commerces des plus agréables. Je désespére peut-être les plus aimables personnes de France. Tout cela, Madame, est bien scélérat ; je suis un perfide, il est vrai :

mais, en vérité, Madame, ce n'étoit point à vous de vous en plaindre.

Mde. PATIN.

Ah! Chevalier, que vous êtes méchant! Je ſens bien que vous me trompez, & je ne puis m'empêcher d'être trompée.

LISETTE.

Voilà le plus impudent petit ſcélérat que j'aie jamais vu.

SCENE V.

Mde. PATIN, LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE, LA BRIE.

LA BRIE.

MOnſieur Guillemin, Madame, un Notaire, demande à vous parler.

LE CHEVALIER.

Ah! il faut le renvoyer, Madame, s'il vous plait. je lui avois dit de venir, comme nous en étions demeurés d'accord; mais nous n'avons pas maintenant l'eſprit aſſez libre, l'un & l'autre, pour ſonger à des affaires ſi ſérieuſes. Dis-lui que je le verrai demain matin.

Mde. PATIN.

Non, qu'il entre, au contraire. Je ſerai bien aiſe, Chevalier, de vous confondre à force de tendreſſe. Je veux vous croire aveuglément, je m'abandonne à votre bonne foi. Si vous êtes aſſez perfide pour en abuſer, vous en ſerez d'autant plus coupable.

SCENE VI.

Mde. PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LISETTE, CRISPIN.

Mde. PATIN.

APprochez, Monſieur, approchez.

LE CHEVALIER.

Non, Monſieur Guillemin, retournez chez vous, je vous prie. Je vous avois averti ce matin pour un Contrat de Mariage, mais je ne prevois pas que la choſe ſe faſſe. Madame a changé de penſée, je ſuis devenu en un moment le plus ſcélérat de tous les hommes; & parce que j'ai la réputation d'être trop aimé, je lui parois indigne de l'être.

GUILLEMIN.

Comment donc, Madame? Vous avez des ſentimens bien étranges.

Mde. PATIN.

Paſſez, paſſez dans mon cabinet, Monſieur Guillemin; Monſieur deviendra raiſonnable. Venez, Monſieur l'emporté, venez voir comme on vous croit indigne de la tendreſſe qu'on a pour vous.

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je ne veux point entrer dans toutes ces petites diſcuſſions.

Mde. PATIN.

Mais il faut bien que nous convenions enſemble.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt juſtement ce que j'appréhende, & ce que je veux éviter. Je ne trouve rien de plus fatigant pour moi que des conventions, des articles... Que voudriez-vous que j'allaſſe faire avec Monſieur dans votre cabinet? Quoi, vous dire qu'un jeune homme de qualité n'épouſe guere une Veuve de Financier ſans quelque avantage conſidérable; que tout l'amour que j'ai pour vous ne me mettroit point à couvert des reproches qu'on me pourroit faire dans le monde, & qu'enfin, pour me juſtifier aux yeux de tous mes amis, il faudroit que vous paruſſiez m'avoir acheté de tout votre bien? Non, Madame, je ne ſaurois dire ces choſes-là, cela n'eſt point de mon caractere, & j'aimerois mieux être mort, que d'en avoir jamais parlé.

GUILLEMIN.

Oh, Madame, Monſieur le Chevalier ſait trop bien ſon vivre. Mais auſſi, Monſieur, Madame n'ignore pas comme on fait les choſes; elle vous aime, & ce ſera l'amour qui dreſſera lui-même les articles.

Mde. PATIN.

Ah, Monſieur Guillemin, que je vous ſuis obligée de lui parler comme vous faites! Oui, Monſieur le Chevalier, ſi une donation de tout mon bien peut ſervir à vous témoigner ma tendreſſe, e ſuis au déſeſpoir de n'en avoir pas mille fois davantage, pour vous prouver mille fois plus d'amour.

GUILLEMIN.

Voilà ce qui s'appelle aimer, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Hé bien, Monſieur Guillemin, puiſque Madame le veut, paſſez dans ſon cabinet avec elle, dreſſez le Contrat comme il lui plaira; elle me paroît ſi raiſonnable, que je ſignerai tout aveuglément.

GUILLEMIN.

Peut-on voir un Gentilhomme plus déſintéreſſé?

Mde. PATIN.

Hé, venez, Monſieur le Chevalier, venez vous-même, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Diſpenſez-m'en, Madame, je vous prie; je ne veux point que ma préſence vous engage à plus que vous ne voudrez.

GUILLEMIN.

Hé, Madame, donnez-lui cette ſatisfaction.

SCENE VII.

Mde. PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LA BRIE, CRISPIN, LISETTE.

LA BRIE.

MAdame, voilà Mademoiſelle votre Niece qui vous demande.

Mde. PATIN.

Hé bien, allez donc, Chevalier: auſſi-bien il

ne faut pas qu'elle vous voie. Mais, revenez au plus vîte, au moins, j'en ferai bientôt débarraſſée.

LE CHEVALIER.

Je ne vous quitte que pour un moment.

Mde. PATIN.

Vous rencontreriez ma Niece par-là, ſortez par le petit eſcalier.

LE CHEVALIER, *à Criſpin.*

Courons vîte chez la Baronne.

Mde. PATIN.

Faites entrer ma Niece.

LA BRIE.

La voilà, Madame.

SCENE VIII.

Mde. PATIN, LISETTE, LUCILE, M. GUILLEMIN.

LUCILE.

MA Tante, je viens vous dire... Qui eſt ce Monſieur-là?

Mde. PATIN.

C'eſt un honnête Notaire, qui vient pour faire mon Contrat de mariage.

LUCILE.

Ah! ma Tante, qu'il en faſſe un auſſi pour moi. J'ai vu le Monſieur dont je vous ai parlé; & vous ne ſauriez croire avec quelle joie il a reçu

la propofition que je lui ai faite. Il étoit ravi, rien ne lui a paru difficile, fes fouhaits vont au-delà des miens, il a encore plus d'impatience que moi, & je venois vous en avertir.

Mde. PATIN.

Hé bien, ma Niece, je vais achever mon affaire avec Monfieur, & nous fongerons enfuite à la vôtre.

LISETTE, *bas.*

Et moi, j'aurai foin de les empêcher toutes deux de réuffir. Il eft tems que la chofe éclate, & il n'y a plus de momens à perdre.

SCENE IX.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

MA pauvre Lifette, tu vois la Fille du monde la plus contente; la joie où je fuis ne peut s'égaler.

LISETTE.

Vous n'avez pas la mine de la garder longtems, & fi votre Pere vient à favoir...

LUCILE.

Mon pere m'a toûjours recommandé de plaire à ma Tante, & il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a pas de meilleur moyen d'obeir à l'un, & de gagner les bonnes graces de l'autre.

LISETTE.

LISETTE.

Hé, oui, oui, voilà un fort joli raisonnement. Mais quand on vous a tant prêché de plaire à votre Tante, c'étoit afin qu'elle épousat M. Migaud, & qu'elle vous fit son héritiere; mais en se mariant à un homme de Cour, elle vous frustre de tout son bien.

LUCILE.

Oui, & moi en me mariant aussi à un homme de Cour, qui est un fort gros Seigneur, je n'ai que faire du bien de ma Tante.

LISETTE.

Et croyez-vous qu'un homme de Cour puisse être riche au tems ou nous sommes? Les Courtisans mal-aises ne s'enrichissent point, & ceux qui sont le plus à leur aise, ne sont pas difficiles à ruiner.

LUCILE.

Va, va, Lisette, le bien n'est pas ce qui me touche le plus; & pourvu qu'on m'aime, c'est assez.

LISETTE.

Hé, qui vous répondra qu'on vous aime? Ces jeunes Seigneurs d'aujourd'hui sont de grands frippons en matiere d'amour.

LUCILE.

Ah! celui-ci n'est pas comme les autres. Il jure si amoureusement, & il a tant d'esprit, qu'il est impossible qu'il ne soit pas un fort honnête homme. Il fait des Vers, au moins.

LISETTE.

Ah! puisqu'il fait des vers, il n'y a rien à dire.

LUCILE.

J'ai ici un *In-promptu* qu'il a fait pour moi. Ecoute, Lisette, & juge par-là de sa tendresse & de sa sincérité.

LISETTE.

Voyons.

SCENE X.

LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LA BARONNE.

Le Chevalier n'est point venu chez moi, je ne suis guere contente de l'avoir trouvé tantôt ici.

LISETTE, *à Lucile.*

Vous avez toute la mine d'avoir perdu votre *In-promptu.*

LUCILE.

Non, le voilà: tiens, lis-le toi-même.

LA BARONNE.

Ah! ah! voici la Chambriere avec une petite fille que je ne connois point. Que font-elles là? Ecoutons.

LISETTE, *lit.*

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé;
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LA BARONNE.

Qu'entends-je? Voilà, je crois, les vers que le Chevalier a faits pour moi.

LUCILE.

Hé bien, qu'en dis-tu?

LA BARONNE, *arrachant les Vers des mains de Lisette.*

Vous êtes bien curieuse, ma mie, & je vous trouve bien impertinente de lire ainsi des papiers qu'on a perdus chez vous. Rendez-moi mes Vers, je vous prie, &...

LUCILE.

Comment donc, Madame, qu'est-ce que cela signifie? Qui est cette folle, Lisette?

LA BARONNE.

Quelle petite insolente est-ce là!

LISETTE.

Par ma foi, cela est tout-à fait drôle.

LUCILE.

Rendez-moi ce papier, Madame.

LA BARONNE.

Comment donc, que je vous rende ce papier? Vous êtes une plaisante petite créature, de vouloir avoir malgré moi des Vers qui m'appartiennent.

LUCILE.

Des Vers qui vous appartiennent! Je vous trouve admirable, Madame, & vous êtes bien en âge qu'on fasse des Vers pour vous. C'est pour moi qu'ils ont été faits, & vous ferez fort bien de me les rendre.

LA BARONNE.

Qui eſt cette petite ridicule, ma mie ?

LISETTE.

Ah, ah, Madame, ſervez-vous de termes moins offenſans, c'eſt la Niece de Madame.

LA BARONNE.

Quand ce ſeroit Madame elle-même, je la trouverois fort impertinente de dérober des Vers qui n'ont jamais été faits que pour moi.

LISETTE.

Oh! pour cela, entre vous le débat, s'il vous plait.

LUCILE.

Cela eſt bien impudent à une femme de votre âge.

LISETTE.

Mademoiſelle ?

LA BARONNE.

Cela eſt bien inſolent à une petite fille comme vous.

LISETTE.

Ah, Madame!

LUCILE.

Donnez-moi mes Vers, encore une fois.

LA BARONNE.

Taiſez-vous, petite ſotte, & ne m'échauffez pas les oreilles.



SCENE XI.

Mde. PATIN, LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

AH! par ma foi, ceci passe la raillerie; & vous faites bien de venir mettre le holà entre deux Dames qui s'alloient couper la gorge.

Mde. PATIN.

Qu'est-ce donc, qu'avez-vous, Madame? Que vous a-t'on fait, ma Niece?

LUCILE.

Faites-moi rendre mes Vers, ma Tante; ou Madame s'en repentira.

LA BARONNE.

Châtiez l'insolence de votre Niece, ou je la châtierai moi-même.

Mde. PATIN.

Doucement, doucement, Madame, s'il vous plait. Mais, quel est votre différend?

LUCILE

Comment, ma Tante, je montre à Lisette des Vers qui ont été faits pour moi par la personne que vous savez, & cette Madame vient les arracher, en disant qu'ils sont faits pour elle?

Mde. PATIN.

Hé bien, pourquoi s'emporter de cette sorte? La modération ne doit-elle pas être le partage

d'une jeune fille, & quoique vous ſoyez perſuadée que la raiſon eſt pour vous, faut il pour cela faire la harangere comme vous faites?

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce à dire, la raiſon eſt pour elle? Je ſoutiens, moi, que ces Vers ſont à moi, & qu'elle a menti, quand elle s'en veut faire honneur.

Mde. PATIN.

Et quand cela ſeroit, Madame, eſt-il bien ſéant à votre âge d'en venir à ces extrêmités, & ne devriez-vous pas rougir de clabauder de la ſorte pour de méchans Vers?

LUCILE.

De méchans Vers, ma Tante? Ils ſont les plus jolis du monde. Liſez-les ſeulement, & vous verrez bien qu'ils ſont faits tout exprès pour moi.

Mde. PATIN.

Voyons donc, Madame, s'il vous plait.

LA BARONNE.

Non, Madame, je ne les rendrai point. Je vais vous les dire par cœur, & vous connoîtrez bien par-là que votre Niece ne fait ce qu'elle dit.

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je ſuis enflammé;
Mais je ſens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en ſuis aimé.

LUCILE.

Hé bien, ma Tante? *Le charmant objet*....

Mde. PATIN.

Hé bien, ma Niece, vous avez le front de ſoutenir que ces Vers-là ſont faits pour vous?

LUCILE.

Oui, ma Tante.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, Madame, que je ne vous fais point d'imposture, & que votre Niece n'a pas raison.

Mde. PATIN.

Vous êtes toutes deux bien étranges, & nous sommes toutes trois bien dupes. Tenez, Madame.

LA BARONNE.

Ah! ce sont les Tablettes que je donnai hier au Chevalier.

Mde. PATIN.

C'est aussi lui qui me les a laissées.

LISETTE.

Voilà un fort bon incident.

LUCILE.

Oh bien, je ne connois point votre Chevalier; mais, j'ai vu faire les Vers moi-même, & je vous ferai bien voir que je dis vrai. Adieu.

LA BARONNE.

Je vais chercher le Chevalier, Madame, & je le dévisagerai, si je le trouve.

SCENE XII.

Mde. PATIN, LISETTE.

Mde. PATIN.

AH! Lisette, que je suis malheureuse! Le Chevalier est un perfide qui trompoit la Baronne & moi, & c'est assurément lui-même qui cherche à tromper cette petite fille.

LISETTE.

Il en tromperoit mille autres sans scrupule ; Madame. C'est le plus bel endroit de sa vie que de tromper.

Mde. PATIN.

Je suis bien heureuse de n'avoir point encore signé le Contrat. Allons renvoyer le Notaire. Courons chez M Serrefort, pour conclure notre mariage avec M. Migaud, afin que je n'entende plus parler de ce petit scélérat de Chevalier; & s'il vient ici, dites au portier qu'on ne le laisse point entrer.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

MA foi, Monsieur, je n'y comprends rien ; & il y a là-dessous quelque chose que nous n'entendons ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Tout cela ne me surprend point, Crispin.

CRISPIN.

Parbleu, cela est violent au moins, & je ne sais comment l'entend Madame Patin; mais peu s'en est fallu que son portier ne nous ait fermé la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Le portier est un maraud qui ne sait ce qu'il fait.

CRISPIN.

Oh, Monsieur, ce portier-là n'est point Suisse, & il nous a parlé comme un homme. Avouez-moi franchement la chose. Vous avez fait quelque bagatelle, & Madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER.

Ma foi, mon pauvre ami, tu l'as deviné.

CRISPIN.

Il ne faut pas être grand sorcier pour deviner cela; & dès qu'il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire à coup sûr que c'est la suite de quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Maraud!

CRISPIN.

Là, là, Monsieur, ne vous fâchez point, & dites-moi un peu de quelle espece est celle-ci.

LE CHEVALIER.

Ces Vers de la Baronne, donnés à Madame Patin, sont la cause de tout le désordre.

CRISPIN.

Hé bien, morbleu, ne vous l'avois-je pas bien dit? La Baronne & elle se sont expliquées.

LE CHEVALIER.

Il s'en est encore trouvé une troisieme qu'elle ne m'a pas nommée qu'en la traitant de petite étourdie; il faut que ce soit ma petite Brune.

CRISPIN.

Comment diable? est-ce qu'elle avoit aussi les mêmes Vers?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment, & il y a plus de quinze jours que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN.

Mais, Monsieur, (car, il n'y a personne dans ce logis, & nous pouvons parler en assurance de vos fredaines) de qui savez-vous cette aventure, s'il vous plait?

LE CHEVALIER.

De la Baronne elle-même, que j'ai trouvée dans une colere épouvantable contre moi.

CRISPIN.

Cent diables, vous avez passé un mauvais quart-d'heure; & sauf correction, Madame la Baronne est la plus méchante carogne qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER.

D'accord; mais, nous savons, Dieu merci, l'art de la mettre à la raison.

CRISPIN.

Vous êtes un fort habile homme.

LE CHEVALIER.

Il n'a pas fallu grande habileté pour cela. Elle crioit comme une enragée, & j'ai crié cent fois plus haut qu'elle; car, il est bon quelquefois de faire le fier avec les Dames.

CRISPIN.

Le fier?

LE CHEVALIER.

Oui, le fier, & quand j'ai vu sa fureur un peu diminuée, je me suis justifié le mieux qu'il m'a été possible.

CRISPIN.

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour de l'argent comptant?

LE CHEVALIER.

Non, elle s'est emportée plus fort que jamais: & je n'ai point trouvé d'autre moyen de la réduire, que de prendre un air de mépris pour elle, qui l'a piquée jusqu'au vif.

CRISPIN.

Et cet air de mépris a réussi?

LE CHEVALIER.

A merveille, & nous sommes meilleurs amis que nous n'avons été.

CRISPIN.

La pauvre femme! Mais, ne craignez-vous rien, lorsqu'elle saura votre mariage avec Madame Patin?

LE CHEVALIER.

Et que voudrois-tu que je craignisse?

CRISPIN.

Que sais-je? Une femme diablesse est quelquefois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire un lievre aussi sûrement qu'un homme, comme vous savez, & elle ne craindra peut-être pas plus de tuer un homme que de tirer un lievre.

LE CHEVALIER.

Nous l'adoucirons; & comme elle ne veut qu'un mari, pour la consoler de m'avoir perdu, je te la ferai épouser si le cœur t'en dit.

CRISPIN.

Hé là, Monsieur, ne raillons point, elle ne perdroit peut-être pas au change, je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Je l'entends bien ainsi, vraiment; & si certain dessein que j'ai dans la tête pouvoit réussir, je te donnerois à choisir d'elle, où de Madame Patin.

CRISPIN.

De Madame Patin? Ah, ah, voici quelque chose d'assez drôle.

LE CHEVALIER.

Ah! mon pauvre garçon!

CRISPIN.

Ouais...

LE CHEVALIER.

Je crois que je suis amoureux, Crispin, moi qui ne croyois pas pouvoir l'être.

CRISPIN.

Amoureux! & de qui?

LE CHEVALIER.

De cette petite Créature dont je t'ai parlé.

CRISPIN.

De la petite Brune?

LE CHEVALIER.

D'elle-même.

CRISPIN.

Oh, pour cela, le diable m'emporte si je vous comprends Que venez-vous donc faire chez Madame Patin?

LE CHEVALIER.

La ménager, comme la Baronne, & il faut que dans cette affaire, l'une ou l'autre me rende un service considérable.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à le leur propoſer, elles le feront de grand cœur, aſſurément.

LE CHEVALIER.

Elles le feront ſans penſer le faire.

CRISPIN.

Mais encore, de quelle maniere ?

LE CHEVALIER.

Ma petite Brune, à ce que j'ai pu ſavoir, eſt une héritiere conſidérable, mais, d'une naiſſance peu proportionnée à un ſi gros bien.

CRISPIN.

Ce n'eſt pas-là une raiſon qui vous embarraſſe.

LE CHEVALIER.

Au contraire, c'eſt ce qui m'a fait prendre la réſolution de l'enlever. Sa famille, après cela, ſera trop heureuſe que je l'épouſe. Je ſerai en lieu de ſûreté cependant, & je ne l'épouſerai point qu'on ne lui faſſe de grands avantages.

CRISPIN.

Hé, à quoi la Baronne & Madame Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire ?

LE CHEVALIER.

Quoi, tu ne vois pas cela tout d'abord ?

CRISPIN.

Non.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis pas en argent comptant, comme tu ſais, & je veux que mes deux vieilles m'en fourniſſent à l'envi l'une de l'autre, & facilitent ainſi la conquête de ma jeune Maîtreſſe.

CRISPIN.

Tudieu! c'eſt le bien prendre. Vous entendez les affaires à merveille. Mais, je vois venir Madame Patin.

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tu vas voir le manege que je vais faire avec celle-ci. Ah! palſambleu, laiſſe-moi rire, Criſpin, laiſſe-moi rire quand j'en devrois être malade, il m'eſt impoſſible de m'en empêcher.

CRISPIN.

Il faut que je me mette de la partie.

SCENE II.

Mde. PATIN, LE CHEVALIER. LISETTE, CRISPIN.

Mde. PATIN.

AH, ah, Monſieur, vous voilà de bien bonne humeur, & je ne ſais vraiment pas quel ſujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame; mais, je ſuis encore tout rempli de la plus plaiſante choſe du monde. Vous vous ſouvenez des Vers que je vous ai tantôt donnés?

Mde. PATIN.

Oui, oui, je m'en ſouviens & vous vous en ſouviendrez auſſi, je vous aſſure.

LE CHEVALIER.

Si je m'en ſouviendrai, Madame? ils ſont cauſe d'un incident dont j'ai penſé mourir à force de rire, & je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaiſant.

Mde. PATIN.

Où en eſt donc le plaiſant, Monſieur?

LISETTE.

Voici quelque piece nouvelle.

LE CHEVALIER.

Le plaiſant! le plaiſant, Madame, eſt que quatre ou cinq godelureaux ſe ſont fait honneur de mes Vers. Comme vous les avez applaudis, je les ai crus bons, & je n'ai pu m'empêcher de les dire à quelques perſonnes. Je vous en demande pardon, Madame, c'eſt le foible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de génie. On les a retenus, on en a fait des copies, & en moins de deux heures ils ſont devenus Vaudevilles.

CRISPIN, *bas.*

L'excellent fourbe que voilà!

LISETTE, *bas.*

Où veut-il la mener avec ſes Vaudevilles?

Mde. PATIN, *à Liſette.*

Ecoutons ce qu'il veut dire, il ne m'en fera plus ſi facilement accroire. (*au Chevalier.*) Hé bien, Monſieur, vous êtes bien content de voir ainſi courir vos ouvrages?

LE CHEVALIER.

N'en êtes-vous pas ravie, Madame? Car enfin, puiſqu'ils ſont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moi-même.

Mde. PATIN.

Ah, ſcélérat!

LE CHEVALIER.

Notre Baronne au reſte n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Têtebleu, Madame, que c'eſt une incommode parente que cette Baronne, & qu'elle me vend cher les eſpérances de ſa ſucceſſion!

LISETTE, *à Madame Patin.*

Le frippon! la Baronne eſt ſa parente, comme je la ſuis du grand Mogol.

Mde. PATIN.

Ecoutons juſqu'à la fin.

LE CHEVALIER.

Vous ne ſauriez croire juſqu'où vont les folles viſions de cette vieille, & les folies qu'elle feroit dans le monde, pour peu que mes manieres répondiſſent aux ſiennes.

CRISPIN, *bas.*

Cet homme-là vaut ſon peſant d'or.

LE CHEVALIER.

J'ai paſſé chez elle pour lui parler de quelque argent qu'elle m'a prêté, & que je lui veux rendre, s'il vous plait, Madame, pour en être débarraſſé tout-à-fait.

CRISPIN.

Le Royal fourbe!

LE CHEVALIER.

Je lui ai dit vos Vers par maniere de converſation. Elle les a trouvés admirables. Elle me les a fait répéter juſqu'à trois fois, & j'ai été tout étonné que la vieille ſurannée les ſavoit par cœur.

cœur. Elle eſt ſortie tout auſſitôt, & s'en eſt allée apparemment de maiſon en maiſon, chez toutes ſes amies, faire parade de ces Vers, & dire que je les avois faits pour elle.

Mde. PATIN.

S'il diſoit vrai, Liſette?

LISETTE.

Que vous êtes bonne, Madame! Et j'annonce, quand il diroit vrai pour la Baronne, comment ſe tireroit-il d'affaire pour votre Niece?

CRISPIN.

Oh, patience, s'il demeure court, je veux qu'on me pende.

LE CHEVALIER.

Mais, voici bien le plus plaiſant, Madame. J'ai paſſé aux Tuilleries, où j'ai rencontré cinq ou ſix beaux eſprits. Oui, Madame, cinq ou ſix, & il ne faut point que cela vous étonne. Nous vivons dans un ſiecle où les beaux eſprits ſont tout-à-fait communs au moins.

Mde. PATIN.

Hé bien, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Hé bien, Madame! ils m'ont conté que le Marquis des Guerets avoit donné les Vers en queſtion à une petite Griſette; que l'Abbé du Terrier les avoit envoyés à une de ſes Amies; que le Chevalier Richard s'en étoit fait honneur pour ſa Maîtreſſe, & que deux de ces pauvres Femmes s'étoient malheureuſement pour elles trouvées avec la Baronne, où il s'étoit paſſé une Scene des plus divertiſſantes.

Mde. PATIN.

Ce sont de bons sots, Monsieur, que vos beaux esprits, de plaisanter de cette aventure-là.

LISETTE.

Bon, elle prend la chose comme il faut.

LE CHEVALIER.

Comment, Madame? Vous n'entrez donc point dans le ridicule de ces trois Femmes, qui se veulent battre pour un Madrigal; & la bonne foi de ces deux pauvres abusées, & la folie de notre Baronne, ne vous font point pâmer de rire?

Mde. PATIN, *à Lisette.*

Je creve, & je ne sais si je me dois fâcher ou non.

LISETTE.

Eh, merci de ma vie, pouvez-vous faire mieux, en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là?

LE CHEVALIER.

Vous ne riez point, Madame?

CRISPIN.

Tu ne ris point, Lisette?

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, Madame, il vous fâche que des Vers faits pour vous soient dans les mains de tout le monde. Je suis un indiscret, je l'avoue, de les avoir rendus publics, je vous demande à genoux mille pardons de cette faute, Madame; & je vous jure que l'air que j'ai fait sur ces malheureux Vers n'aura pas la même destinée, & que vous serez la seule qui l'entendrez.

Mde. PATIN.

Vous avez fait un air ſur ces paroles, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, & je vous conjure de l'écouter. Il eſt tout plein d'une tendreſſe que mon cœur ne ſent que pour vous ; & je jugerai bien par le plaiſir que vous aurez à l'entendre, des ſentimens où vous êtes à préſent pour moi.

LISETTE.

Le double chien la va tromper en muſique.

LE CHEVALIER, *après avoir chanté tout l air dont il répète quelque endroit.*

Avez-vous remarqué, Madame, l'agrément de ce petit paſſage? (*Il chante.*) Sentez-vous bien toute la tendreſſe qu'il y a dans celui-ci ? (*Il chante.*) Ne m'avouerez-vous pas que celui-là eſt bien paſſionné ? (*Il chante encore.*) Vous ne dites rien ? Ah ! Madame, vous ne m'aimez plus, puiſque vous êtes inſenſible au chromatique dont cet air eſt tout rempli.

Mde. PATIN.

Ah ! méchant petit homme, à quel chagrin m'avez-vous expoſée !

LE CHEVALIER.

Comment donc, Madame ?

Mde. PATIN.

J'étois une des Actrices de cette Scene que vous trouvez ſi plaiſante.

CRISPIN.

Vous, Madame ?

Mde. PATIN.

Moi même, & c'eſt en cet endroit qu'elle s'eſt paſſée entre la petite griſette, la Baronne & moi.

LE CHEVALIER.

Ah, pour le coup, il y a pour en mourir, Madame Oui, je ſens bien qu'à me dire que vous me haïſſez autant que je le mérite, Faites-le, Madame, je vous en conjure, & donnez-moi le plaiſir de vous convaincre que je vous aime, en expirant de douleur de vous avoir offenſée.

Mde. PATIN.

Levez-vous, levez-vous, Monſieur le Chevalier.

CRISPIN.

La pauvre Femme!

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, que je mérite peu...

Mde. PATIN.

Ah! petit cruel, à quelle extrêmité avez-vous penſé porter mon dépit! Savez-vous bien, ingrat, qu il ne s'en faut preſque rien que je ne ſois la femme de M. Migaud?

LE CHEVALIER.

Si cela eſt, Madame, j'irai déchirer ſa robe entre les bras même de la Juſtice, & je me ferai la plus ſanglante affaire...

Mde. PATIN.

Non, non, Chevalier, laiſſez-le en repos, le pauvre homme ne ſera que trop malheureux de ne me point avoir; mais je vous avoue qu'il m'auroit, ſi j'avois trouvé mon Beau-frere chez lui; heureuſement il n'y étoit pas.

LE CHEVALIER.

Ah! je respire. Je viens donc de l'échapper belle, Madame?

Mde. PATIN.

Vous vous en seriez consolé avec la Baronne.

LE CHEVALIER.

Eh, fi! Madame, ne me parlez point de cela, je vous prie. Je ne songe uniquement, je vous jure, qu'à lui donner mille pistoles que je lui dois, & qu'il faut que je lui paye incessamment: Madame, je vous en conjure.

Mde. PATIN.

Si vous êtes bien véritablement dans ce dessein, j'ai de l'argent, Chevalier, venez dans mon cabinet.

SCENE III.

Mde. PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN, LA BRIE.

LA BRIE.

Voilà Monsieur Serrefort qui monte.

Mde. PATIN.

Ah, bon Dieu! comment ferons-nous? Allez attendre chez votre Notaire, & me laissez Crispin pour vous faire avertir quand je serai seule.

LE CHEVALIER.

Demeure ici, Crispin, & attends ici l'ordre de Madame.

CRISPIN.

Me donnera-t-elle les mille piſtoles?

LE CHEVALIER.

Tais-toi, Marouſle.

Mde. PATIN.

Sauvez-vous par le petit eſcalier, comme tantôt.

LE CHEVALIER.

Adieu, Madame.

Mde. PATIN.

Tiens-toi ſur ce petit degré par où ſort ton Maître.

SCENE IV.

M. SERREFORT, Mde. PATIN, LISETTE.

M. SERREFORT.

ON m'a dit que vous aviez paſſé chez moi, Madame, & que vous m'y aviez demandé.

Mde. PATIN.

On vous a dit vrai, Monſieur; mais je n'avois nullement recommandé qu'on vous dit de venir ici.

M. SERREFORT.

Cela ne fait rien, Madame, & je ſuis bien-aiſe de ſavoir ce que vous me vouliez, outre que j'ai de mon côté quelque choſe à vous communiquer touchant l'affaire de ce matin.

Mde. PATIN.

Quelle affaire, Monſieur? l'affaire de ce ma-

tin? Ne m'avez-vous pas promis de me laisser en repos, & de ne vous en plus mêler?

M. SERREFORT.

Oui, Madame, mais on nous a fait parler à M. Migaud & à moi, pour le différend que vous avez eu avec cette Marquise.

Mde. PATIN.

Hé bien, Monsieur, pour peu d'avance qu'elle fasse, je verrai ce que j'aurai à faire.

M. SERREFORT.

Comment, Madame, des avances? C'est à vous à en faire, s'il vous plait; & il n'y a point à hésiter même.

Mde. PATIN.

Je ferois des avances, moi qui suis offensée? Ah, vraiment, on voit bien que vous ne savez u ere les affaires du point d'honneur.

M. SERREFORT, *tirant un papier de sa poche.*

Voilà des articles d'accommodement que j'ai dressés. Vous verrez par-là si je sais ce que c'est.

Mde. PATIN.

Des articles! des articles! Ah! voyons un peu ces articles, je vous prie. Cela est trop plaisant, des articles! Vous vous êtes fait mon Plénipotentiaire, à ce que je vois.

M. SERREFORT.

Voici ce que c'est, Madame.

Mde. PATIN.

Ecoutons ces articles. Ce sont des articles, Lisette.

M. SERREFORT, *lit.*

Premierement, il faudra que vous vous rendiez au logis de la Marquiſe, modeſtement vêtue.

Mde. PATIN.

Modeſtement!

M. SERREFORT.

Oui, Madame, modeſtement: En robe, cependant, mais avec une queue plus courte que celle que vous portez d'ordinaire.

Mde. PATIN.

Oh, pour l'article de la queue, je ſuis déjà ſa très-humble ſervante, & je ne rognerois pas deux doigts de ma queue, pour toutes les Marquiſes de la terre.

M. SERREFOTR.

Arrivée chez la Marquiſe, vous la demanderez au Laquais qui ſera de garde.

Mde. PATIN.

Un Laquais de garde, Monſieur! un Laquais de garde! Il ſemble que vous parliez de quelque Officier.

M. SERREFORT, *continuant à lire.*

Et pendant que le dit Laquais ira avertir ſa Maîtreſſe que vous êtes dans l'antichambre, vous y demeurerez debout, & ſans murmurer, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Madame la Marquiſe de vous faire entrer.

Mde. PATIN.

Non, Monſieur Serre ort, non; pour demeurer dans l'antichambre, je n'en ferai rien, debout ſur-tout. Ce ne ſera pas ſans murmurer; cela ne ſe pourroit.

M. SERREFORT.

Il faudra bien que cela soit, pourtant. (*Il lit.*) Quand la Marquise sera visible ...

Mde. PATIN.

Hé, fi! Monsieur, ce n'est pas la peine d'achever.

M. SERREFORT.

Oui, Madame; mais savez-vous bien que vous n'avez point d'autre expédient pour sortir d'affaire, & que ce sont ici les dernieres paroles qu'elle nous a fait porter par son Ecuyer ?

Mde. PATIN.

Par son Ecuyer, Monsieur, par son Ecuyer! Oh, vraiment, il faut attendre à faire cet accommodement, que j'aie un Ecuyer comme elle; & quand nous agirons d'Ecuyer à Ecuyer, il ne faudra peut-être pas tant de cérémonie.

M. SERREFORT.

Comment donc, Madame, un Ecuyer! Etes-vous femme à Ecuyer, s'il vous plait, & ne songez-vous pas ...

Mde. PATIN.

Tenez, Monsieur, point de contestation, je vous prie. Je n'aime pas les disputes; & pour peu que vous m'obstiniez, vous me ferez prendre des Pages.

M. SERREFORT.

Ah, je vois ce que c'est, votre entêtement continue, il est désormais impossible de vous en corriger; & vos manieres me confirment à tout moment les avis qu'on m'a donnés.

Mde. PATIN.

Comment donc, Monsieur, quels avis? avez-

vous des Efpions pour examiner ma conduite?

M. SERREFORT.

Morbleu, Madame, j'en fais plus que je n'en voudrois favoir.

Mde. PATIN.

Hé bien, Monfieur, tâchez de l'oublier.

M. SERREFORT.

Mais, vous ne nous manquerez pas de parole impunément; & il ne fera pas dit que vous aurez jetté ma fille dans le même déréglement d'efprit où vous êtes, & que fon pere l'ait fouffert fans reffentiment.

Mde. PATIN.

Quel difcours eft-ce là? Que voulez-vous dire? fuis je une déréglée, s'il vous plait? Ecoutez, M. Serrefort, vous me ferez raifon des termes offenfans dont vous vous fervez, prenez-y garde, je vous en avertis.

M. SERREFORT.

Ecoutez, Madame Patin, il n'y a qu'un mot qui ferve. Je fuis bien informé que vous voulez époufer un gueux de Chevalier, qui fe moquera de vous dès le lendemain de vos noces. Je fais de bonne part que ma fille s'entête de quelque efpece de Marquis plus gueux peut-être que votre Chevalier. M. Migaud fait tout cela comme moi; mais, nous ne demeurerons pas les bras croifes ni l'un ni l'autre, & nous vous rendrons raifonnable malgré vous-même.

Mde. PATIN.

Oh bien, M. Serrefort, je vous en défie. Songez à le devenir, M. Serrefort; & ne mettez

pas ici les pieds, que vous ne vous ſoyez rendu plus ſage.

M. SERREFORT.

Oh, ventrebleu, Madame, j'y viendrai jour & nuit, de moment en moment; & je vais ſi bien aſſieger votre maiſon & la mienne, qu'il n'y entrera perſonne à qui je ne faſſe ſauter les fenêtres, pour peu qu'il ait l'air d'un Marquis, ou d'un Chevalier.

Mde. PATIN.

Et pour moi, qui ne ſuis pas ſi méchante que vous, je vous prierai de deſcendre l'eſcalier tout au plus vîte, & de ne pas regarder derriere vous.

M. SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

Mde. PATIN.

Adieu, Monſieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles, Madame Patin.

Mde. PATIN.

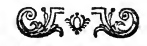
Je n'en veux point apprendre, Monſieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

Mde. PATIN.

Adieu, Monſieur Serrefort.



SCENE V.

Mde. PATIN, LISETTE.

Mde. PATIN.

HÉ, bon Dieu! quelle rage cet homme a-t-il contre moi? Quel acharnement à me persécuter, Lisette! A-t-on jamais rien vu de plus étrange?

LISETTE.

Oh, pour cela, il devient de jour en jour plus insupportable.

Mde. PATIN.

N'est-il pas vrai?

LISETTE.

Parceque Monsieur le Chevalier est un jeune homme assez mal dans ses affaires, & que M. Serrefort prévoit qu'en l'épousant vous allez faire un mauvais marché, il veut vous empêcher de le conclure; cela est bien impertinent, Madame.

Mde. PATIN.

Tout ce qu'il fera, ne servira de rien.

LISETTE.

Bon; quand vous avez résolu quelque chose, il faut que cela passe.

Mde. PATIN.

Tout ce que je crains, c'est que le Chevalier ne vienne à connoître M. Serrefort, & qu'il ne se dégoûte en me voyant si mal apparentée. Crispin!

SCENE VI.

Mde. PATIN, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

PLait-il, Madame ?

Mde. PATIN.

Va dire à ton maître que pour de certaines raisons, je ne le puis voir que sur les dix heures, & qu'il ne manque pas de venir à cette heure là.

CRISPIN.

N'avez-vous que cela à lui faire savoir, Madame ?

Mde. PATIN.

Non ; va vîte, j'ai peur qu'il ne s'impatiente.

CRISPIN.

Il me semble, Madame, qu'il feroit à propos qu'il rendît au plutôt à Madame la Baronne ces milles pistoles dont il vous a parlé.

Mde. PATIN.

J'aurai soin de les lui tenir toutes prêtes.

CRISPIN.

J'aurois soin de les lui porter, si vous vouliez.

Mde. PATIN.

Dis-lui bien que je vais penser à lui juqu'à ce que je le voie.

CRISPIN.

Je lui dirai, Madame.

SCENE VII.

CRISPIN *seul.*

OH çà, puisque je n'ai point d'argent à porter à mon Maître, ce que j'ai à lui dire n'est point si pressé. Réfléchissons un peu sur l'état présent de nos affaires. Voilà M. le Chevalier de Ville-fontaine en train d'attraper mille pistoles à Madame Patin, & autant à la vieille Baronne; il n'y a pas grand mal à ces deux articles. Mais c'est pour enlever une petite Fille; il y a quelque chose à dire à celui-là. La Justice se mêlera infailliblement de cette affaire, & il lui faudra quelqu'un à pendre. M. le Chevalier se tirera d'intrigue, & vous verrez que je serai pendu pour la forme. Cela ne vaudroit pas le diable, & je crois que le plus sûr est de ne me point mêler de tout cela, & de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que sait-on? Il m'arrivera peut-être d'un autre côté quelque bonne fortune, à quoi je ne m'attends pas. S'il étoit vrai que Madame la Baronne ne voulut qu'un Mari, je serois son fait aussi-bien qu'un autre; elle pourroit bien m'épouser par dépit. Il arrive tous les jours des choses moins faisables que celle-là, & je ne serois pas le premier Laquais qui auroit coupé l'herbe sous le pied à son Maître. Allons faire savoir au mien ce que

Madame Patin m'a dit de lui dire; & ſelon la part qu'il me fera des milles piſtoles, je verrai ce que j'aurai à faire.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. SERREFORT, LISETTE.

M. SERREFORT.

Ne crains rien, ma pauvre Liſette, ne crains rien. Madame Patin ne ſaura pas que l'avis eſt venu de toi.

LISETTE.

Au moins, Monſieur, vous ſavez bien que ma petite fortune dépend d'elle en quelque façon; & ſi ce n'étoit que vous donnez des commiſſions à mon Pere, à mon Couſin, & à celui qui veut m'épouſer, je ne trahirois pas ma Maîtreſſe pour vous faire plaiſir.

M. SERREFORT.

Comment? Sais-tu bien que c'eſt le plus grand ſervice que tu lui puiſſes rendre, que de détourner ce mariage?

LISETTE.

J'ai toûjours travaillé pour cela, autant qu'il m'étoit poſſible. Dans les commencemens j'ai cru qu'elle ſe moquoit; mais quand j'ai vu que c'étoit tout de bon, j'ai couru vous avertir.

M. SERREFORT.

Tu as parfaitement bien fait.

LISETTE.

La partie eſt faite pour cinq heures du matin. Madame eſt dans ſon cabinet, qui compte de l'argent dont Monſieur le Chevalier lui a dit avoir affaire; & il viendra ici dans une petite demi-heure, avec ſon Notaire; c'eſt l'ordre de Madame.

M. SERREFORT.

La malheureuſe!

LISETTE.

Ils ſeront bien ſurpris tous deux, de vous voir à leurs noces ſans en avoir été prié.

M. SERREFORT.

Ils ne s'y attendent guere.

LISETTE.

Vous n'êtes pas le ſeul obſtacle que j'ai préparé à leurs deſſeins.

M. SERREFORT.

Comment donc? qu'as-tu fait encore?

LISETTE.

Il y a une vieille Plaideuſe de par le monde, qui eſt auſſi amoureuſe du Chevalier que Madame votre Belle-ſœur, pour le moins. Je l'ai fait avertir par un Solliciteur de Procès, qui eſt mon compere, de tout ce qui ſe prépare ici, & je répondrois bien qu'elle ne manquera pas de ſe trouver aux fiançailles.

M. SERREFORT.

Cela eſt fort bien imaginé.

LISETTE.

LISETTE.

Pour vous, il faut, s'il vous plait, que vous demeuriez quelque tems caché dans ma chambre, & je vous avertirai quand ils feront avec le Notaire.

M. SERREFORT.

C'eft bien dit. Oh, ventrebleu, ma pendarde de Belle-fœur n'eft pas encore où elle s'imagine.

LISETTE.

Elle fait de grands projets pour votre fatisfaction, & il ne tiendra pas à elle que Mademoifelle votre Fille ne fuive l'exemple qu'elle prétend lui donner. J'en ai déjà dit tantôt un mot à M. Migaud.

M. SERREFORT.

Ah! la double enragée! C'eft donc elle qui a donné à ma fille la connoiffance d'un petit Godelureau que j'ai trouvé chez moi un moment avant que tu vinffes?

LISETTE.

Non; mais c'eft elle qui lui confeille de vous donner un gendre à fa fantaifie, fans fe mettre en peine qu'il foit à la vôtre.

M. SERREFORT.

La miférable!

LISETTE.

Et je ne répondrois pas trop que Mademoifelle Lucile n'eut un fort grand penchant à fuivre les bons confeils de fa Tante.

M. SERREFORT.

J'y donnerai bon ordre. C'eft une pefte dans une Famille Bourgeoife qu'une Madame Patin.

LISETTE.

Je crois que je l'entends. Voilà la clef de ma chambre, allez vous y enfermer au plus vîte, & tâchez de ne vous point ennuyer. (*bas*) Monsieur Serrefort verra peut-être ce soir plus d'incidens qu'il ne s'imagine.

SCENE II.

Mde. PATIN, LISETTE.

Mde. PATIN.

LE Chevalier n'est point encore venu, Lisette? N'a-t-il pas envoyé?

LISETTE.

Non, Madame.

Mde. PATIN.

Je suis dans une étrange impatience.

LISETTE.

Il n'est pas tems de vous impatienter encore, Madame. Neuf heures viennent de sonner, & vous avez fait dire à Monsieur le Chevalier de ne venir ici qu'à dix.

Mde. PATIN.

Ce vilain Monsieur Serrefort est cause de cela. Sans cet animal, le Chevalier seroit ici à l'heure qu'il est, & il n'auroit pas le tems de me faire quelque perfidie.

LISETTE.

Oh, par ma foi, Madame, je ne m'accom-

moderois guere, pour moi, d'un homme comme Monſieur le Chevalier, qu'il faudroit garder à vue. Hé, mort de ma vie, vous êtes toûjours ſur des épines.

Mde. PATIN.

Quand nous ſerons une fois mariés, Liſette, je ne craindrai pas tant; mais juſques-là le Chevalier me paroît ſi aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enleve.

LISETTE, *bas.*

Le beau joyau pour en être ſi fort épriſe!

Mde. PATIN.

N'a-t-on point eu de nouvelles de ma Niece?

LISETTE.

Non, Madame.

Mde. PATIN.

Je voudrois bien qu'elle fut ici avec ſon Amant, & qu'on les put marier auſſi cette nuit.

LISETTE.

Oui, Madame?

Mde. PATIN.

Oui, vraiment; & je ne ſais ce qui me fera le plus de plaiſir, d'épouſer le Chevalier, ou de déſeſpérer Monſieur Serrefort.

LISETTE.

La bonne perſonne!

Mde. PATIN.

Il ſe mangeroit les pouces de rage. Mais qu'eſt-ce que ceci? La Baronne à l'heure qu'il eſt! Hé, grand Dieu! n'en ſerai-je jamais défaite?

SCENE III.

LA BARONNE, Mde. PATIN, LISETTE, JASMIN.

LA BARONNE.

BOn soir, Madame.

Mde. PATIN.

Madame, je suis votre servante.

LISETTE, *bas.*

Bon, voici déjà la Baronne.

LA BARONNE.

Vous voilà bien seule, Madame; où est donc Monsieur le Chevalier?

Mde. PATIN.

Monsieur le Chevalier, Madame? Monsieur le Chevalier n'est pas toûjours chez mòi; & si c'est lui que vous cherchez...

LA BARONNE.

Non pas, Madame, & ce n'est qu'à vous que j'ai affaire.

Mde. PATIN.

Au moins, Madame, il n'est pas heure de solliciter.

LA BARONNE.

Oh, vraiment, ma pauvre Madame, ce ne sont pas mes Procès qui m'occupent à présent, & j'ai bien autre chose en tête. (*à Lisette.*) Oh, ça, ça, détalez, s'il vous plait, ma mie, & allez voir là-dehors si j'y suis.

Mde. PATIN.

Comment donc? que veut-elle dire? Lisette, ne me quittez pas.

LA BARONNE.

Poltrone, vous avez peur.

Mde. PATIN.

Quel est votre dessein, Madame?

LA BARONNE.

Approchez, Jasmin, approchez.

Mde. PATIN.

Ah! bon Dieu, des épées! Madame, venez-vous ici pour m'assassiner?

LISETTE.

Vraiment, cela passe raillerie, Madame.

LA BARONNE.

Otez-vous de-là, vous, ma mie, que je ne vous donne sur les oreilles. Et vous, Madame, choisissez de ces deux épées laquelle vous voulez.

Mde. PATIN.

Moi, Madame, prendre une épée! Hé, pour quoi, s'il vous plait?

LA BARONNE.

Pour me tuer, si vous le pouvez.

Mde. PATIN.

Moi, je ne veux tuer personne.

LA BARONNE.

Mais, je vous veux tuer, moi.

Mde. PATIN

Hé, bon Dieu! que vous ai-je fait pour vous donner de si méchantes intentions?

LA BARONNE.

Ce que vous m'avez fait, Madame? ce que vous m'avez fait?

Mde. PATIN.

Lisette, prenez garde à moi.

LISETTE.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Allons, allons, point tant de raisonnemens, ma bonne amie. Vous m'enlevez le Chevalier, il est à moi, ce Chevalier, aussi-bien que mon moulin, & c'est une grace que je vous fais de vouloir bien voir à qui il demeurera.

Mde. PATIN.

Quoi! Madame, c'est Monsieur le Chevalier qui vous fait tourner la cervelle?

LA BARONNE.

Oui, Madame, & il faut me le céder, ou mourir.

LISETTE.

Voilà une vigoureuse femme, au moins.

LA BARONNE.

Voyez, renoncez à toutes les prétentions que vous avez sur lui, & je vous donne la vie.

Mde. PATIN.

Quelle étrange femme, Lisette! & comment pouvoir m'en débarrasser?

LA BARONNE.

Oh! jour de Dieu, c'est trop barguigner. Allons, Madame, point de quartier.

Mde. PATIN.

Ah! je suis morte. Au voleur, à l'aide, on m'assassine.

LISETTE.

Madame, vous n'y songez pas. Grace, grace, Madame.

LA BARONNE.

Ame baſſe!

Mde. PATIN.

Holà, Jaſmin, la Brie, la fleur, la Jonquille, la Penſée, mes Laquais, mon Portier, mon Cocher, holà.

LISETTE.

Hé, paix, Madame! Quel vacarme faites-vous là?

LE COCHER.

Qu'eſt-ce qui gnia, Madame? Morguene à qui en avez vous? Comme vous gueulez!

Mde. PATIN.

Ah! mes enfans, jettez-moi Madame par les fenêtres, je vous en prie.

LA BARONNE.

Merci de ma vie, le premier qui avance, je lui donnerai de ces deux épées dans le ventre.

Mde. PATIN.

Hé bien, là, Madame la Baronne, deſcendez par la montée, on vous le permet; mais dépêchez-vous.

LA BARONNE.

Malheureuſe petite Bourgeoiſe! refuſer l'honneur de ſe meſurer avec une Baronne!

LISETTE.

Ne faites pas de bruit davantage, Madame.

LA BARONNE.

Elle veut devenir femme de qualité, & elle n'oſeroit tirer l'épée! Merci de ma vie, je m'en vais chercher le Chevalier, & s'il ne change de ſentiment, ce ſera à moi qu'il aura affaire.

LISETTE.

Hé, Madame.

SCENE IV.

Mde. PATIN, LISETTE.

Mde. PATIN.

HÉ, laiſſe-la faire, Liſette; J'aime bien mieux qu'elle aille le chercher, que non pas qu'elle l'attende chez moi.

LISETTE.

Vous avez raiſon; mais, Madame, entre vous & moi, je crains bien que cette Baronne-là ne vous joue quelque mauvais tour.

Mde. PATIN.

Va, va, il n'y a rien à craindre, & quand le Chevalier ſera mon mari, il me mettra à couvert des emportemens de cette folle. Elle eſt furieuſement emportée, oui; & je crois que ſi je n'avois pas appellé du ſecours, elle nous auroit fait un mauvais parti à l'une & à l'autre.

LISETTE.

Je le crois, vraiment. Et ſavez-vous bien, Madame, qu'il n'y a rien au monde de ſi dangereux qu'une vieille amoureuſe? Je m'étonne que vous ayiez été ſi pacifique.

Mde. PATIN.

J'ai eu peur d'abord, je te l'avoue.

LISETTE.

On en prendroit à moins.

Mde. PATIN.

Et je n'en ſuis pas encore bien remiſe.

SCENE V.

Mde. PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

AH! ma Tante, je viens d'avoir une belle frayeur.

Mde. PATIN.

Elle a rencontré la Baronne.

LUCILE.

Je viens implorer votre protection, ma Tante, & vous demander un asyle contre la violence & les injustices de mon pere.

Mde. PATIN.

Comment donc, ma Niece, que vous a-t-il fait?

LISETTE, *bas.*

Qu'est-ce que ceci?

LUCILE.

Ah! ma Tante, qu'on est malheureuse d'être fille d'un pere comme celui-là!

Mde. PATIN.

Mais encore, qu'y a-t-il de nouveau? Qu'est-il arrivé?

LUCILE.

Hé, ne le devinez-vous pas, ma Tante? il a trouvé au logis ce Monsieur qui m'aime. Marton, la Fille de chambre de ma mere, l'avoit fait entrer par la porte du Jardin.

Mde. PATIN.

Hé bien, ma Niece, qu'a fait votre pere ?

LUCILE.

Il m'a donné deux soufflets, ma Tante, & il a traité ce pauvre garçon de la maniere la plus incivile.

LISETTE.

Cela est bien malhonnête.

Mde. PATIN.

Il ne l'a pas frappé, peut-être ?

LUCILE.

Je crois qu'il n'a pas osé; mais, ce qui me fâche le plus, c'est que mon pere m'a donné ces deux soufflets devant lui.

Mde. PATIN.

Le brutal !

LUCILE.

Cela me tient au cœur, voyez-vous, & j'ai bien résolu de m'en venger.

Mde. PATIN.

Hé bien, ma Niece, qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

LUCILE.

J'aurois besoin d'un bon conseil, ma Tante.

Mde. PATIN.

Mais encore ?

LUCILE.

Ce Monsieur m'a priée de trouver bon qu'il m'enlevat. Conseillez-moi d'y consentir, ma Tante, vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

Mde. PATIN.

Si je vous le conseillerai, ma Niece ! Il ne faut

pas manquer cette affaire faute de résolution. Où est-il à présent?

LUCILE.

Il est allé prendre deux mille pistoles chez son Intendant, & il doit se rendre dans son carrosse à la place des Victoires, où j'ai laissé Marton pour l'attendre, & pour me venir dire quand il y sera.

LISETTE, *bas.*

La partie n'est pas mal liée; mais, il ne sera pourtant pas difficile à M. Serrefort de la rompre.

Mde. PATIN.

Voici ce qu'il y a à faire, ma Niece. Dès que votre amant sera au rendez-vous, il faut qu'il vienne ici, je serai bien aise de le voir; je ferai mettre six chevaux à mon carrosse, & vous irez ensemble à une maison de campagne, où je répondrois bien qu'on n'ira pas vous chercher.

LUCILE.

Ah! ma bonne Tante, que je vous ai d'obligation! Mais, il faudroit envoyer quelqu'un dire à Marton de l'amener.

Mde. PATIN.

Envoyez-y un Laquais, Lisette.

LISETTE.

Oui, Madame. (*bas.*) je vais l'envoyer chez Monsieur Migaud, la fête ne seroit pas bonne sans lui.

LUCILE.

Au moins, ma Tante, ce n'est que par votre conseil que je me laisse enlever; & je me garderois bien de m'engager dans une démarche comme

celle-là, si vous n'étiez la premiere à l'approuver.

Mde. PATIN.

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de mes leçons, vous n'aurez rien à vous reprocher.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CRISPIN, Mde. PATIN, LUCILE.

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

DEs que j'aurai les mille pistoles, je ne ferai pas grand séjour chez Madame Patin.

LUCILE, *au Chevalier.*

Ah! Monsieur, vous voilà? Qui vous a déjà dit que j'étois ici?

LE CHEVALIER.

Ah! Crispin, quel incident! c'est ma petite Brune.

CRISPIN.

Comment, morbleu, la petite Brune!

LUCILE.

Voilà ma Tante, Monsieur, dont je vous ai toûjours dit tant de bien.

LE CHEVALIER.

Sa Tante?

CRISPIN.

Haie, haie, haie; ceci ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, j'ai l'honneur...

Mde. PATIN.

Qu'est-ce que cela signifie, ma Niece?

LUCILE.

Monsieur est la personne dont je vous ai parlé.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, j'avois prié Mademoiselle votre Niece de...

Mde. PATIN.

Quoi, Monsieur! Il est donc vrai que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes?

LUCILE.

Ah! ma Tante, que dites-vous là? Vous me trahissez, ma Tante: vous me dites de le faire venir, & vous le querellez quand il est venu.

Mde. PATIN.

Ah! ma pauvre Niece, quelle aventure!

LE CHEVALIER.

Crispin?

CRISPIN.

L'affaire est épineuse.

LUCILE.

Je n'y comprends rien, ma Tante, e vérités.

Mde. PATIN.

Scélérat!

LUCILE.

Mais, ma Tante...

CRISPIN.

Sortons d'ici, Monsieur, c'est le plus sûr.

Mde. PATIN.

Voir constamment disposer toutes choses pour m'épouser, & se proposer le même jour d'enlever ma Niece?

LUCILE.

Quoi, ma Tante...

Mde. PATIN.

Oui, mon enfant, voilà l'oncle que je voulois vous donner.

LUCILE.

Ah, perfide!

CRISPIN.

Monſieur, encore une fois, ſortons.

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

CRISPIN.

Oh, parbleu, je voudrois bien pour la rareté du fait qu'il ſe tirat d'intrigue.

LUCILE.

Que vous avois-je fait, Monſieur, pour me vouloir tromper ſi cruellement?

Mde. PATIN.

Pourquoi nous choiſiſſois-tu l'une & l'autre pour l'objet de tes perfidies?

LUCILE.

Répondez, Monſieur, répondez.

Mde. PATIN.

Parle, parle, perfide.

LE CHEVALIER.

Hé, que diantre voulez-vous que je vous diſe, Meſdames. Quand je me donnerois à tous les diables, pourrois-je vous perſuader que ce que vous voyez n'eſt pas? Mais, à prendre les choſes au pied de la lettre, ſuis-je ſi coupable que vous l'imaginez, & eſt-ce ma faute ſi nous nous rencontrons tous les trois ici?

Mde. PATIN.

Tu crois tourner cette affaire en plaiſanterie.

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante point, Madame, le diable m'emporte, & je vous parle de mon plus grand sérieux. Pouvois-je deviner que vous êtes la Tante de Mademoiselle, & que Mademoiselle est votre Niece ?

CRISPIN.

Diable ! si nous avions su cela, nous aurions pris d'autres mesures.

LE CHEVALIER.

Si vous ne vous étiez point connues, vous ne vous seriez point fait de confidence l'une à l'autre, & nous n'aurions point à présent l'éclaircissement qui vous met si fort en colere.

LUCILE.

Hé, seriez-vous pour cela moins coupable ? En serions-nous moins trompées ? & pouvez-vous jamais vous laver d'un procédé si malhonnête ?

LE CHEVALIER.

Mettez-vous à ma place, de grace, & voyez si j'ai tort. J'ai de la qualité, de l'ambition, & peu de bien. Une veuve des plus aimables, & qui m'aime tendrement, me tend les bras. Irai-je faire le Héros de Roman, & refuserai-je quarante mille livres de rente qu'elle me jette à la tête ?

Mde. PATIN.

Hé, pourquoi donc, perfide, puisque tu trouves avec moi tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma Niece ?

LE CHEVALIER.

Oh, pour cela, Madame, regardez-là bien. Sa vue vous en dira plus que je ne pourrois vous en dire.

CRISPIN.

Je commence à croire qu'il en ſortira à ſon honneur; quand les Dames querellent long-tems, elles ont envie de ſe raccommoder.

LE CHEVALIER

Je trouve en mon chemin une jeune perſonne, toute des plus belles & des mieux faites. Je ne lui ſuis pas indifférent. Peut-on être inſenſible, Madame, & ſe trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puiſſent réſiſter à tant de charmes?

CRISPIN.

Il aura raiſon, à la fin.

Mde. PATIN, *à Lucile.*

Ah! petite coquette, ce ſont vos minauderies qui m'ont enlevé le cœur du Chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE.

Oui, ma Tante! il n'aimeroit que moi ſans vos quarante mille livres de rente. C'eſt moi qui ne vous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER.

Oh! Meſdames, il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle; & s'il eſt vrai que vous m'aimez autant qu'il m'eſt doux de le croire, que celle qui a le plus d'envie de me le perſuader, faſſe un effort ſur elle-même, & me céde à l'autre. Je vous aſſure que l'infortunée qui ne m'aura point, ne ſera pas la plus malheureuſe.

Mde. PATIN.

Je t'aime à la fureur, ſcélérat, mais j'aimerois mieux que ma Niece fut morte, que de la voir jamais à toi.

LUCILE.

Je défie tout le monde ensemble d'aimer autant que je vous aime; mais, pour vous voir le mari de ma tante, c'est ce que je ne souffrirai jamais.

CRISPIN.

Voilà l'affaire dans sa crise.

LUCILE.

Ah! ma Tante, voilà mon pere que j'entends.

Mde. PATIN.

Cachez-vous vîte, Monsieur le Chevalier.

SCENE VII.

M. SERREFORT, Mde. PATIN, LUCILE, LE CHEVALIER, CRISPIN.

M. SERREFORT, *au Chevalier.*

Non, non, Monsieur, il n'est pas besoin de vous cacher. Ah, ah, Madame ma Belle-sœur, c'est donc là ce Monsieur le Chevalier que vous voulez épouser?

Mde. PATIN.

Oui, Monsieur, & c'est ce même Chevalier que Mademoiselle votre fille court aux Tuileries, & qui sans moi seroit peut-être votre Gendre à l'heure qu'il est.

M. SERREFORT.

Que vois-je! C'est le même homme que j'a trouvé chez moi!

LE CHEVALIER.

Nous sommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

M. SERREFORT.

Quoi ! Monsieur, en même jour vouloir épouser ma sœur & ma Fille ? C'est avoir bien la rage d'épouser pour me persécuter !

LE CHEVALIER.

Moi, Monsieur, au contraire ; & pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantagez de ces deux Dames celle que vous haïssez, & j'en ferai ma femme tout aussi-tôt.

M. SERREFORT.

Qu'est ce à dire cela ? Oh, je ne prétends pas que vous épousiez ni l'une ni l'autre.

SCENE VIII. & Derniere.

M. MIGAUD, M. SERREFORT, Mde. PATIN, LE CHEVALIER, LUCILE, CRISPIN, LISETTE.

M. MIGAUD, *à Mde. Patin.*

UN de vos Laquais, Madame, vient de m'avertir avec empressement que vous me vouliez parler de quelque chose, je n'ai point perdu de tems.

Mde. PATIN.

Oui, Monsieur, il semble que mon Laquais ait deviné ma pensée, & vous venez tout à propos profiter de mon dépit.

M. MIGAUD.

Comment donc, Madame?

Mde. PATIN.

Voilà ma main, Monſieur; & dès demain je vous épouſe, pourvu qu'en même tems Monſieur votre Fils épouſe ma Niece.

M. MIGAUD.

Ah, Madame, que cette condition me fait plaiſir!

M. SERREFORT.

C'eſt moi qui vous réponds de cet article, & ma fille, je crois, n'aura pas l'audace de réſiſter à mes volontés.

LUCILE.

Dans le déſeſpoir où je ſuis, mon pere, je ferai tout ce que vous voudrez.

Mde. PATIN, *au Chevalier.*

Tu n'épouſeras pas ma Niece, perfide!

LUCILE, *au Chavalier.*

Vous ne ſerez jamais le mari de ma Tante, pourtant.

CRISPIN.

Adieu donc, Meſdames, juſqu'au revoir. Hé bien, Monſieur, ne ferez-vous pas quelque petit air ſur cette aventure-là? Une chanſon à propos raccommode quelquefois bien les choſes, comme vous ſavez.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que les mille piſtoles de Madame Patin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la Baronne, & continuons de la ménager juſqu'à ce qu'il me vienne quelque meilleure fortune.

Fin du Onzieme Volume.

TABLE
DES PIECES CONTENUES
Dans ce Onzieme Volume.

